B-VII
45

F. C.
5824

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

Dans lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue ; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulieres & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

MAI 1788.

209770
4. 3. 27

A PARIS,

CHEZ JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire, rue des Mathurins, N°. 7.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

THE INJURED DAUGTHER,
Or, the Hiſtory of Miſſ Maria Beaumont.

LA FILLE MALTRAITÉE,
Ou Hiſtoire de Miſſ Marie Beaumont.

2 Volumes, Londres 1768.

LETTRE PREMIERE.
Miſſ Maria Beaumont, à Miſſ Lucy Bladon.

NON, Lucy, je ne peux plus y tenir, réellement je ſerai tentée de m'échaper,

Il n'y a pas moyen de supporter l'ennuyeuse, l'insipide vie que je vais probablement mener dans cette triste habitation : triste, non par elle-même, ni par son voisinage. Je leur rends justice ; l'un & l'autre ne sont pas sans agrémens. Mais que m'importent ces beautés, s'il faut que je sois éternellement tourmentée par la prudence, la sagacité, la sagesse & les sermons de l'insupportable vieille ? —— Arrêtez, allez-vous me dire ; —— vous avez raison ; j'oublois qu'elle est, me dit-on, ma mere, ou du moins la femme de mon pere.

L'heureux choix ! —— pauvre cher homme ! il a réellement montré un goût exquis dans cette seconde union. Plût au ciel, ma chere, que je fusse encore sous la protection de ma respectable tante ! quel changement ! —— & pourquoi y ai-je consenti ? Cependant les ordres d'un pere. —— Il n'y avoit pas moyen de résister ; vous le savez.

Ai-je besoin de vous dire que je suis de la plus mauvaise humeur du monde ? ou aurez-vous bien assez de pénétration pour en juger par mon style ? Fatiguée, ma

chere, ennuyée à mourir par cet important personnage, — si occupée, si soigneuse, excessivement bonne ménagere; en vérité elle est insupportable; pauvre innocente que j'étois! j'avois la vanité de me croire en plusieurs choses un peu au dessus des femmes ordinaires; & je me trouve ici la plus inutile personne du monde; je ne suis bonne absolument à rien: pas une idée de frugalité, de ménage, d'économie, — il est douteux que je sache faire un pâté ou un pudding (& entre nous je ne sais trop si j'en viendrois à bout.) Mais suis-je donc pour cela parfaitement inutile? Ne suis-je bonne comme une meuble précieux qu'à orner un appartement? — Après tout je connois plus d'une belle qui lui seroit obligée de ce compliment.

Je viens à l'instant de quitter la bruyante ménagere occupée à gronder sa pauvre femme de chambre. Il est clair qu'il y a quelque chose de perdu. Dieu sait ce que c'est. Mais un sermon sur la propreté, le soin, l'attention dans les affaires d'une maison n'est jamais de trop; ma belle-mere, puisqu'il faut l'appeller

ainſi, eſt de ceux qui prêchent à propos & hors de propos. Le matin, à midi, le ſoir, tout lui eſt bon. Jamais domeſtiques ne furent grondés plus régulierement ; il n'y a point d'horloge plus exact ; c'eſt chaque jour ſon premier & ſon dernier ouvrage. — Et cependant, Lucie, le croiriez-vous ? jamais femme au monde ne fut ſi mal ſervie. En dépit de ſa peine, de ſes ſoins infatigables, en dépit de tous ſes efforts pour gouverner ſes gens avec prudence, pour les reprendre avec douceur, elle eſt entourée d'une troupe de créatures qui mettroient à bout la patience de cinquante Job. Auſſi eſt-ce le ſujet de ſes plaintes continuelles. On nous entretient mon pere & moi de graves lamentations dans tous les momens de relâche que peut donner le ſoin de cette pénible réformation. Pauvre femme ! réellement je la plains & je voudrois qu'il plût au ciel de la retirer de ce monde pervers & fatiguant, ou du moins de cette maiſon. Mais, hélas ! il ne faut pas l'eſpérer. Elle eſt ſaine & bien portante ; ne penſe à rien moins, je vous en réponds.

qu'à faire un pareil voyage. Et quant à sa demeure actuelle, toute fâcheuse qu'elle lui semble, elle est trop sage pour s'en éloigner. Elle régne ici, ma chere, & y régnera encore long-tems, ou je suis trompée.

Mon pere qui dans mon enfance avoit continué de prendre plaisir au petit babil de sa Maria, semble aujourd'hui avoir perdu jusqu'à la derniere étincelle de cette affection que je croyois retrouver en lui. Ce n'est plus le même homme; ou j'ai bien oublié ce qu'il étoit. — Il est vrai que je ne l'ai pas vu depuis plusieurs années. Cependant, je m'en souviens bien, il étoit indulgent & tendre. Hélas! il n'est plus ni l'un ni l'autre; ni sa fille, ni rien de ce qu'il voit chez lui ne paroît lui donner aucune satisfaction. Mais on ne doit pas s'en étonner. Car, il faut l'avouer, son aimable compagne fait tout ce qui dépend d'elle pour lui rendre sa maison insupportable. — Ah, Lucie, comment un homme pour le seul plaisir d'ajouter à sa fortune quelques mille livres de rente, peut-il s'ex-

poſer à une pareille vie de diſcorde, de chagrin & d'ennui ? Sûrement il n'a point d'excuſe. N'avoit-il pas déja plus, infiniment plus qu'il ne pouvoit dépenſer ou que je ne déſirai jamais avoir ? Pourquoi donc acheter ce ſurcroit d'argent aux dépens du bonheur de ſa vie ? car c'eſt-là le prix dont il l'a payé ; & je crois qu'il s'en eſt depuis long-tems apperçu : mais il étoit trop tard. S'il a rempli ſon objet en acquérant dix mille livres ſterling, la bonne dame a rempli le ſien auſſi en ſatisfaiſant cet amour du pouvoir qui fait ſa paſſion dominante. Car elle régne avec une autorité deſpotique ſur lui & ſur les ſiens. C'eſt, ma chere, un monarque abſolu. Point de réſiſtance à ſa volonté, ſes ordres ſont irrévocables comme les décrets du deſtin.

Ma ſituation n'eſt-elle pas charmante ? & celle de mon pere, oh ! elle eſt délicieuſe avec une pareille compagne. Je prie le Ciel de la regarder en pitié. Je conçois à préſent que la moitié du monde inſulte & raille l'état du mariage : avec un pareil attelage, ce doit être

dans le fait un état de pénitence ; & je crains que trop de gens ne soient dans le même cas.

Tréve à vos railleries, m'allez-vous dire, & ne déchargez pas sur moi toute votre mauvaise humeur, ou si cette bonne dame doit être le sujet de votre lettre, donnez-m'en donc une idée moins confuse, & tâchez de me faire connoître ce merveilleux personnage.

Plût à Dieu, ma chere, que vous fussiez à ma place pour être à même de l'étudier autant qu'il vous plairoit ! mais comme je craindrois que l'épreuve ne fût trop difficile à soutenir, j'essayerai ce que je peux faire pour vous rendre service.

D'après ce que je vous ai dit, vous imaginez sans doute que c'est un modele d'industrie, une travailleuse éternelle, & que semblable à nos grands'meres, elle a décoré notre maison de mille ouvrages curieux, fruits de l'adresse & du travail de ses belles mains ; rien de tout cela, toute sa science économique se réduit en babil. —— Du matin jusqu'au soir elle parcourt sa maison du

haut en bas, un gros paquet de clefs dans sa main, & portant sur son visage l'air soucieux d'une personne fortement occupée. Elle ouvre un tiroir, elle en ferme un autre, elle sonne sa femme de chambre : — il faut sortir tous ses habits l'un après l'autre, replier celui-ci, suspendre celui-là de peur que le ver ne les attaque. Elle passe fort bien deux ou trois heures par jours à cette ridicule occupation qu'elle regarde comme le devoir essentiel d'une bonne ménagere.

» Si vous preniez, Miss, me dit-elle » quelquefois pendant que je la regarde » avec étonnement, autant de soin que » moi de vos affaires, votre pere ne » trouveroit pas la dépense de votre » garderobe aussi extravagante qu'il l'a » fait jusqu'ici. — Mais dans la vérité, » mon enfant, vous avez été singuliere- » ment mal élevée, prodigieusement » négligée dans tous les talens convena- » bles à une femme. Car, permettez moi » de vous le dire, ce n'est pas la moin- » dre partie de l'éducation d'une fille » de savoir gouverner une maison avec » prudence & économie. — Mais je

» trouve que sur cela mon pauvre M.
» Beaumont vous a laissée dans une igno-
» rance totale. Cependant j'espere que
» l'exemple & la bonne volonté pourront
» en partie réparer cette négligence. »

Pendant ces sages remontrances, Hannah n'est pas oubliée : on se plaint de sa maladresse dans les termes les plus touchans.

» Bon dieu, ma fille, on imagine-
» roit réellement que vous n'avez jamais
» vu une créature raisonnable jusqu'à ce
» que mon mauvais destin vous ait
» adressée à moi. — Si maussade, si
» gauche, si lente à tout ce qu'elle
» fait ! il faut une patience d'ange pour
» soutenir cela : — mais, pour l'amour
» de Dieu, défaites donc cela. — Si
» je n'avois pas le meilleur caractere
» qu'il y ait au monde je ne pourrois
» jamais m'accommoder du service d'une
» pareille créature. — Mais voilà notre
» sort à nous autres bonnes gens d'être
» ruinés par trop d'indulgence pour nos
» domestiques, & mal servis à cause de
» notre bonté même. — Voyez-la avec
» ses bras pendans qui ont l'air de se

» mouvoir à reſſort, — eſt-ce que tu
» dors, mon enfant? Faut-il donc que
» j'attende toute la journée ce qui auroit
» dû être fait en cinq minutes. — Bon
» Dieu! jamais maîtreſſe de maiſon fut-
» elle entourée d'une troupe d'animaux
» ſemblables? — Et pourtant je veille
» continuellement ſur eux. Jugez donc
» ce qui arriveroit ſi j'étois une de ces
» idoles, ou de ces étourdies dont le
» monde eſt plein? Ah! M. Beaumont
» peut bien benir le jour où j'ai con-
» ſenti à me charger de ce peſant far-
» deau. Dans quel bel état ſeroient au-
» jourd'hui ſes affaires, ſi j'avois refuſé
» ſa main! réellement je tremble d'y
» penſer. »

Il faut enſuite examiner tout le linge, qui peut-être a ſubi le même examen la ſemaine précédente; & l'ordre eſt donné à Hannah d'en parcourir ſoigneuſement toutes les piéces l'une après l'autre: tandis que Madame s'étend & pérore ſur ſes talens ſans nombre, la pauvre fille, la larme à l'œil, cherche avec grand ſoin ce qu'elle eſt bien ſure de ne point trouver; mais ſi le plus petit défaut ſe

rencontre, vous seriez étonnée de voir avec quel air d'importance elle tire du fil, des aiguilles de toute grandeur & de toute espece pour raccommoder un trou grand comme l'aile d'une mouche. — Mais elle aime à porter de tout cela sur elle ; une femme ne devroit jamais en être dépourvue & il n'y a que trop d'occasions de s'en servir dans une maison comme la sienne.

» Tenez, dit-elle, en présentant » l'aiguille à Hannah avec une gravité » merveilleuse, ne me faites pas là de » votre pitoyable ouvrage. Voyons si » vous pourrez raccommoder de la ma- » niere que j'ai pris tant de peine à vous » montrer. — Véritablement on feroit » mieux de faire les choses soi-même » que de perdre son tems à enseigner à » d'aussi gauches créatures. »

La bonne dame n'en fait pas plus pour cela. Malgré tous ses sermons sur l'ouvrage, je ne lui ai jamais vu une aiguille à la main, à moins que ce ne fût pour la donner à quelqu'une de ses pauvres femmes, avec un beau discours sur l'inestimable usage de ce meuble

précieux, & dans le fait, comment une femme avec tant de soins à prendre, tant d'affaires à traiter, trouveroit-elle un instant ou pour l'ouvrage ou pour tout autre amusement ? — Pauvre dame ! elle en a bien assez de faire travailler les autres sans s'occuper elle-même à autre chose qu'à donner des ordres. Cependant personne ne se plaît autant & ne réussit aussi bien à toute espece d'ouvrages des mains. Graces à Dieu : il n'y en a point qu'elle ne sache parfaitement. Mais hélas depuis qu'elle est devenue la femme du pauvre M. Beaumont, elle a trouvé autre chose à faire qu'à s'amuser à ce qui feroit cependant ses délices. — Elle oublie toutes ses inclinations ; ses goûts sont sacrifiés à l'intérêt de sa maison comme doivent l'être ceux de toute femme raisonnable. — La lecture aussi, — personne ne l'aime avec tant de passion, & n'a plus d'intelligence pour en profiter. Mais elle a été obligée d'y renoncer, son tems est trop précieux pour être employé à ce qu'elle aime le mieux au monde. Vous voyez, Maria, ajoute-t'elle, quoique personne n'ait une

bibliothéque mieux choisie que la mienne, je n'ouvre jamais un livre. — Il est vrai, pensai-je, c'est un fait inconteſtable; quoique je ne tombe pas d'accord de la raiſon que vous en donnez. Mais paſſons.

Hé bien Lucie? Eſt-ce là une femme de votre goût? Ne trouvez-vous pas que la Providence eut de grandes bontés pour M. Beaumont en lui envoyant une pareille compagne? — Je crois qu'il reſſent comme il le doit cette obligation.

Nous allâmes hier pour la premiere fois depuis mon arrivée faire une viſite chez un de nos voiſins, & je prie Dieu que ce ſoit la derniere, à moins que déſormais on ne me laiſſe aller ſeule, ou du moins ſans ma duégne. La jolie partie! le ſeul ſouvenir m'en donneroit des vapeurs. Cette viſite étoit promiſe depuis long-tems. Mais il ne faut pas s'en étonner, elle étoit dûe à une maiſon dans laquelle madame Beaumont n'imaginoit pas qu'on dût ſe formaliſer du retard. Elle ne regarde pas ces bonnes gens comme ſes égaux & croit en conſéquence pouvoir les traiter ſans cérémonie. Fort

peu de gens à la vérité lui semblent aller de pair avec elle, tant pour la fortune que pour mille autres avantages dont je vous ai fait connoître les principaux.

» Vous n'avez que faire, Miss, me » dit-elle, lorsque ce projet fut arrêté, » de mettre beaucoup de soin à votre » parure, — défaut pour lequel vous » avez un peu le penchant, soit dit en » passant. La propreté est toujours louable. Mais je condamne absolument » toutes les modes, sur-tout celles d'à- » présent. Je n'approuve pas trop non » plus que vous passiez tant d'heures à » votre toilette. Vous voyez que je suis » toujours habillée en quelques minutes : » & peu de gens, je crois, s'habillent » avec plus de goût ou de décence : — il » est vrai que j'ai pris cette habitude de » propreté depuis mon enfance ; & je » suis persuadée que c'est un des motifs » qui ont le plus engagé votre pere à » me rechercher. — Mais comme je vous » disois, vous n'avez pas besoin de met- » tre beaucoup de tems à vous habiller » aujourd'hui, nous n'allons faire qu'une

» visite du second ordre, visites qu'on » est pourtant obligé de faire de tems en » tems. »

Je la quittai, fort édifiée de ses sages conseils ; & en conséquence de son avis je pris un joli deshabillé, souvent plus avantageux, comme vous savez, que les ornemens les plus recherchés.

Malgré la promptitude si vantée de la bonne dame, — j'attendis long-tems avant qu'elle parût. Jugez de ma surprise en la voyant parée comme une mariée. — Elle avoit je parie fouillé dans tous ses tiroirs. Parfaitement indifférente sur la maniere dont nous étions vêtues l'une & l'autre, je ne me donnai pas la peine de chercher les motifs de ce caprice, & je n'y aurois pas fait attention sans l'instruction préliminaire qu'elle m'avoit donnée. La voiture étoit prête : nous partîmes. Le lieu de notre destination étoit à deux ou trois milles de la maison, alors commença une nouvelle scéne. Madame à chaque instant étoit prête à s'évanouir de frayeur. Elle tremblOit à la vue de la plus légere élévation, ou de la moindre apparence de mauvais chemin.

Dans le fait, la route étoit superbe. Mais elle s'est persuadée qu'elle est fort poltronne ; & il falloit bien soutenir ce caractere. Il est dangereux, comme vous savez, de se livrer à ces petites fantaisies. Je ne saurois jamais vous peindre l'extrémité de ce qu'elle appelloit son malheur. Cependant toutes ses mines étoient perdues pour moi, je la laissois froidement faire toutes ses grimaces, admirant avec une tranquillité affectée la beauté des sites & la variété des aspects que m'offroit, chemin faisant, la vue de la campagne. Il lui prit une fois envie de descendre & de marcher à pied; elle auroit parié que John vouloit lui rompre le col sans quoi sûrement il ne la meneroit pas de cette vîtesse horrible; le pauvre garçon avoit toujours été au pas. —— Enfin il fallut arrêter la voiture : elle ne pouvoit résister à sa crainte, tous ses gens étoient conjurés contre elle. Elle ne pouvoit se fier à aucun ; elle, la meilleure maîtresse du monde. — Réellement elle étoit la plus malheureuse des femmes.

Après un ennuyeux voyage nous

arrivâmes enfin chez M. Bellmour ; mais elle étoit alors si effrayée, si fatiguée, si tourmentée de ses craintes, en un mot de si mauvaise humeur, que j'eus pitié des braves gens destinés à l'honneur de sa compagnie.

» Bon dieu, Mistriss Bellmour, dit-» elle en entrant dans le sallon, dans » quel vilain pays écarté vous demeurez ; » en vérité il faut plus de courage que » je n'en ai pour venir vous voir. — » Comment se porte votre mari ? où est-» il ? sorti, je suppose, suivant sa cou-» tume ; jamais à la maison. »

Oui, dit Mistriss Bellmour, il est allé dîner chez M. Werton qui a chez lui quelques amis de Londres. Il a reçu cette invitation ce matin : mais je suis persuadée que s'il avoit sçu que vous dussiez nous faire l'honneur de venir, il l'auroit refusée.

Oh ! quant à cela, répondit-elle, ma visite est pour vous seulement ; je pense qu'il pourroit voir meilleure compagnie. Qu'espere-t-il gagner à lui faire sa cour ? — Mais tout est bon pourvu qu'on soit hors de chez soi.

Aimable familiarité, pensai-je en moi-même. Vous devez être un hôte tout-à-fait agréable. Je rougissois intérieurement de son impertinence d'autant que Mistriss Bellmour me parut aimable, & si j'en juge par ses regards, elle a l'ame sensible. Mais elle sembloit accoutumée à cette espece d'insolence & la recevoit d'un air indifférent, la mépriſant sans doute au fond de son cœur, & dans le fait comment pouvoit elle faire autrement?

Après ces premieres civilités, ma belle-mere commence le plus ridicule babil que vous puissiez imaginer, évitant tout ce qui pouvoit conduire à une conversation raisonnable, comme si parce que les gens à qui elle parloit étoient dans une position moins aisée que la sienne, ils devoient être dépourvus de sens commun. Elle fit mille questions à Mistriss Bellmour, non-seulement sur sa famille, mais sur tout le voisinage.

» Hé bien comment se porte madame
» une telle? combien a t'elle d'enfans?
» elle ne finira jamais de nourrir; ——
» elle est d'ailleurs si maussade, si mal-
» adroite; pourquoi de pareilles gens

» penſent-ils à ſe marier? cela n'étoit » bon qu'à remplir la paroiſſe de men- » dians. » — Puis vinrent les queſtions ſur la multiplication de ſes poulets, de ſes canards, de ſes oyes, &c. Enfin ma chere Lucie, elle étoit de toutes manieres ſi complétement ridicule, que j'étois ſur les épines. Je crois que lorſque j'aurai fait avec Miſtriſſ Bellmour une connoiſſance plus intime, je trouverai chez elle une ſociété agréable; elle me ſemble en état de parler d'autre choſe que de ſa baſſe-cour, quoiqu'elle n'en ait pas eu le moyen cette fois là, car elle avoit à peine le tems de répondre aux queſtions qu'on lui faiſoit. — C'étoit un vrai catéchiſme. — Vous jugez ſi j'étois fatiguée; la patience étoit prête à m'échapper : les inſtans me paroiſſoient des heures.

Enfin nous prîmes congé, & j'eus le plaiſir d'avoir une ſeconde édition des frayeurs de Madame; mais elles ne furent pas aſſez amuſantes pour que je vous en entretienne. Mon pere vint au-devant de nous à la porte; il avoit été voir ce même écuyer Werton pour qui

son aimable épouse avoit montré tant de mépris.

Elle commença sur le champ à lui raconter les accidens affreux qui avoient pensé nous arriver dans notre voyage, embellissant le tout avec son goût ordinaire : mon pere, soit pour lui épargner un recit aussi touchant ou qu'il ne fût pas trop persuadé de sa vérité, tâcha de l'interrompre en raillant sa frayeur, en disant que c'étoit le plus beau chemin de l'Angleterre.

Et avez-vous eu peur aussi, vous Maria? me dit-il, avec un ton plus obligeant qu'il ne m'avoit encore parlé depuis mon retour. Etes-vous aussi poltronne que votre mere? — Mais probablement : c'est une foiblesse à laquelle, vous autres femmes, vous êtes toutes assez sujettes.

J'allois lui répondre sur le même ton de plaisanterie, enchantée de le trouver de si bonne humeur; mais madame eut soin de m'en empêcher : craignant, je crois, de me voir regagner dans le cœur de mon pere la place qu'elle a pris beaucoup de peine à m'enlever. Car c'est

elle, & je n'en doute point, qui eſt cauſe du changement déſagréable que j'éprouve. Son fils eſt l'objet de tous ſes ſoins, c'eſt à lui qu'elle réſerve cette amitié que j'ai perdue. On dit qu'il doit venir dans peu de jours faire une viſite à ſa mere. La compagnie de tout autre cavalier me feroit ſans doute plaiſir en ce moment; mais j'en attends peu d'un fils de la bonne dame. Je préſume que pour peu qu'il reſſemble à ſa chere maman, il ſera mal reçu de votre amie. Je crois même qu'il ſera bien adroit s'il vient jamais à bout de vaincre les préjugés que j'ai déja contre lui.

Comme je vous l'ai dit, elle eut bientôt fait évanouir la bonne humeur de mon pere en paroiſſant fort choquée de ſa plaiſanterie. Il n'y eut pas un ſourire entre nous juſqu'au ſoir, je me retirai après ſouper auſſitôt que je pus le faire décemment, & je les laiſſai méditer enſemble.

Il ſeroit je crois aſſez à propos de vous donner la même liberté: ma lettre, j'en conviens, eſt d'une longueur déraiſonnable; mais je n'aurai pas déſormais

les mêmes raisons pour tomber dans le même excès. Je vous ai décrit au long ma situation & le caractere de ma nouvelle gouvernante. Délicieux l'un & l'autre, n'est-il pas vrai? Je crains presque d'avoir excité l'envie dans un cœur dont je suis bien sure qu'elle n'approcha jamais.

Adieu, ma chere, hâtez-vous de me féliciter. J'attends votre compliment avec un empressement que vous concevez sans peine; puisque votre correspondance est le seul plaisir que je puisse goûter ici, que ce soit, je vous prie, un motif de plus pour ne le point interrompre. Je compte sur votre exactitude comme sur votre amitié.

LETTRE II.

Miss Lucie Bladon à Miss Maria Beaumont.

RECEVEZ, mon amie, le compliment que vous me demandez d'une maniere si touchante;

touchante ; & croyez qu'il ne vient pas si mal à propos que vous le penſiez peut-être en m'invitant à le faire.

Vous êtes devenue tout-à-fait aveugle, Maria. Quoi vous ne prévoyez pas les ſuites de l'arrivée du *beau* que vous m'annoncez ; mais, bon ! votre tête eſt tellement remplie de la méchanceté de votre belle-mere que vous ne pouvez penſer à rien autre choſe. Pour moi qui n'a pas l'eſprit occupé d'objets auſſi agréables, j'ai fait à ce ſujet quelques réflexions & même quelques découvertes, ou je ſuis bien trompée. Voulez-vous, ma chere, en croire ma parole ? vous avez fait ſans le ſavoir, une eſpece de prophétie. Je vois dans ce *beau* qui vous arrive un amant & bientôt un mari pour une de mes bonnes amies. Y a t'il rien au monde de plus naturel que de ſuppoſer que cette femme que vous me peignez ſi prudente, ſi ſage, ſi économe, &c. &c. ſur-tout ſi tendrement épriſe de ſon fils, ait découvert en vous toutes les qualités propres à faire une excellente femme ? & qui mérite mieux un pareil tréſor que ſon fils bien aimé ?

— Tout cela, ma chere amie, me semble auſſi clair que le jour. Sa viſite, ſoyez-en sûre, n'eſt point un effet du hazard, — madame votre mere connoît trop bien ſes intérêts & ce qui peut y être utile. Votre fortune & vos eſpérances ne ſont pas des objets à négliger.

Elle régne, dites-vous, dans votre famille avec un empire deſpotique, & votre pere n'eſt plus le maître chez lui. — Pauvre homme! — je cherche dans mon cœur un peu de pitié pour lui & je vous l'avoue, je n'en trouve point. N'a-t-il pas mérité de recevoir cette récompenſe de ſes vues mercenaires? mais, ſi je ne peux le plaindre, je ne veux pourtant pas l'accuſer; & je me contenterai de vous dire tout bas, que c'eſt à ſon tour à préſent à *céder*, puiſque pendant la vie de votre aimable mere, il connoiſſoit à peine la ſignification de ce mot terrible. N'eſt-ce pas là l'uſage, ma chere? l'homme qui tyranniſe une femme d'un caractere doux & foible, rampera ſous le joug d'une *virago*, — c'eſt la loi du talion.

Mais, dites-moi donc, eſt-ce que

vous n'avez jamais penſé à ce mariage? j'admire votre défaut de pénétration, ma mere l'a deviné ſur le champ & a confirmé mes ſoupçons. — Mais après tout, pourquoi reſſembleroit-il à ſa mere? il n'y a pas de néceſſité que cela ſoit, ſon pere pouvoit être un brave & honnête homme quoiqu'il eût fait choix d'une pareille compagne, — témoin votre papa, vous n'oſeriez dire que celui-ci ne le ſoit pas; & s'il faut abſolument reſſembler à l'un ou à l'autre, ce qui, pour le dire en paſſant, n'eſt pas trop néceſſaire non plus, — pourquoi n'auroit-il pas pris les bonnes qualités de ſon pere au lieu des défauts de ſa mere? — Pour moi, j'eſpere apprendre que c'eſt un véritable Adonis pour la beauté — & quant aux perfections de l'eſprit, — je ne veux pas affoiblir ſon éloge par mes expreſſions. Je voudrois que vous puſſiez en attendant vous amuſer de cette idée, au lieu de nourrir des préventions qu'il ne faut jamais écouter en aucune occaſion. Tâchez, croyez-moi, de les ſurmonter. Car je vous le répéte ſérieuſement : ce mariage eſt sûrement

Projetté depuis long-tems. Rien n'eſt plus Probable, ni plus naturel.

Cette affaire arrangée, je veux vous dire combien je ſuis contente du portrait que vous me faites de votre importante belle-mere. C'eſt véritablement un caractere digne de la ſcene. Ce n'eſt pas pourtant que je ne connoiſſe bien des femmes de la même eſpece. Vous ſouvenez-vous de Miſtriſſ Billſon que vous avez vue ſouvent avec nous? A t'elle jamais parlé d'autre choſe en toute ſa vie que de ſes domeſtiques, & de tous les embarras qu'entraîne le ſoin d'une maiſon? Je crois qu'elle en changeoit tous les mois exprès pour fournir matiere à la ſeule eſpece de converſation qu'elle pût tenir. Vous concevez que cela donne beaucoup de variété. Cependant cette circonſtance même n'a jamais pu me la rendre aſſez ſupportable pour me permettre de reſter dix minutes avec elle ſans bailler à me démonter la machoire. Vous n'êtes pas moitié ſi à plaindre que moi, puiſque vous pouvez vous retirer dans votre appartement quand vous êtes fatiguée des ſermons; mais à quelqu'un

qui vous fait une visite il faut un peu d'égards. Vous allez sans doute envier mon bonheur quand je vous dirai que j'ai solemnellement promis d'aller prendre le thé chez cette babillarde. Hélas ! oui, ma chere, ainsi le veut mon étoile ; & j'ai préparé un flacon de sel pour cette occasion : car je m'attends à un accès de vapeurs. Ses filles pourtant sont aimables & jolies ; & il est assez probable que je rencontrerai là un ou deux hommes qui auront autant de pouvoir pour arrêter mes baillemens que le remede dont j'ai fait provision.

Adieu, ma chere, vous ne pouvez mettre à désirer ma lettre la moitié de l'impatience avec laquelle j'attendrai la vôtre, puisqu'elle m'apprendra, je l'espere, l'arrivée de votre époux futur, & qu'il surpasse même mes espérances. Fasse le Ciel que cela soit ainsi, si mes soupçons sont fondés !

Votre sincere amie.

LUCIE BLADON.

LETTRE III.

Miſſ Beaumont à Miſſ Lucie Bladon.

DITES-moi, je vous prie, ma chere, depuis quand êtes-vous douée du don de prophetie ? Je ne penſois gueres en liſant votre lettre que vous euſſiez à ce genre de mérite une prétention ſérieuſe, & pourtant la ſeule idée de ce que vous vous amuſiez à me prédire me faiſoit trembler. Jugez de ce que j'ai éprouvé en trouvant que vos conjectures étoient fondées. —— Il eſt sûr que je ne vous pardonnerai de ma vie pour m'avoir la premiere parlé de cet horrible projet. Je vous charge de toutes les conſéquences, & je crains que ce ne ſoit beaucoup dire ; car mon cœur me dit que je trouverai dans ces odieux amant un perſonnage fort différent de l'Adonis que vous m'annoncez. —— Ils m'ont miſe de ſi mauvaiſe humeur avec leur affreuſe propoſition que j'ai à peine la patience de vous raconter

comment j'ai eu connoissance de leur dessein. — Ne vous attendez pas que je vous dise la moitié des ridicules choses qu'on m'a dites à cette occasion. Pour rien au monde, je ne voudrois me donner la peine de les répéter. — Qu'il vous suffise donc de savoir qu'hier après dîner, lorsque les domestiques furent retirés, madame avec un air de douceur & de sérénité remarquable commença à parler de son fils, à s'étonner de ce qu'il n'étoit pas encore arrivé. — Je faisois à ce qu'elle disoit assez peu d'attention. Cette visite me déplaisoit uniquement à cause de l'idée que vous m'aviez suggérée. — Voyant mon indifférence, l'un & l'autre (car mon pere à ce que je vois avoit déja donné son consentement à tous les projets de sa femme) prirent la conversation de maniere à être sûrs de s'attirer mon attention. Enfin, ma chere, ils m'informerent de leurs desseins en *ma faveur*, comme ma belle-mere avoit la bonté de les appeller. Elle espéroit que je n'aurois point de répugnance à être présentée à son fils comme à quelqu'un qu'on desiroit unir de plus près à la

famille qu'il ne l'étoit déja par le mariage de sa mere. On parla beaucoup des avantages que devoit procurer cette union à toutes les parties. La convenance étoit évidente. Le bien de son fils & celui qui devoit m'appartenir un jour, sembloient faits exprès pour être réunis en un seul.

Plaisant argument, n'est-il pas vrai Lucie? — Si elle eût dit que nos cœurs fussent aussi formés l'un pour l'autre, cette raison eût pu être de quelque poids : mais elle sentoit, je crois, qu'il n'en est pas ainsi, car je remarquai qu'elle ne chercha point à s'étendre sur les qualités personnelles de son fils, & qu'elle ne dit pas un mot de celles de son esprit; preuve évidente selon moi qu'il n'en a d'aucune espece. Tout ce qu'elle dit pour établir l'à-propos de ce mariage étoit tiré de motifs bien différens, — motifs plus efficaces, sans doute, auprès d'elle que des rapports de sentimens & d'insinuation. Elle m'assura cependant que ce n'étoit pas un de ces *fats* de la ville, qui ne se marient que pour dissiper par leur libertinage & leur extravagance une fortune, qu'ils disent pourtant n'estimer

qu'à cause du cœur qu'ils reçoivent en même tems. Non, ce n'étoit point un homme de cette espece; élevé à la campagne, il étoit étranger à tous les vices qu'inspirent aux jeunes gens l'éducation de la ville. S'il n'étoit pas ce qu'on appelle si mal à propos dans le monde un joli cavalier, il avoit, selon elle un caractere infiniment préférable à ce vain titre. Elle ne jugea pas à propos de nous peindre ce caractere merveilleux; elle se contenta de répéter que s'il n'avoit pas les manieres des courtisans, il n'en avoit pas non plus les défauts. Elle s'étendit sur ce sujet avec une complaisance particuliere comme pour le graver dans ma tête. Dieu sait quelle créature ce sera! Mais il est évident que ce n'est pas un *fat*, suivant l'idée qu'elle a de ce mot. — Point de manieres de cour, — non, ma chere, je suis persuadée qu'il n'en a point. Car vous saurez que ce jeune homme, ayant perdu son pere dans son enfance, a passé toute sa jeunesse chez un vieil oncle fort riche qui l'aimoit si tendrement qu'il ne l'a jamais laissé sortir de dessous ses yeux. L'éducation étoit

peu nécessaire à l'héritier d'une fortune comme la sienne. — En conséquence il a été abandonné à lui-même, son oncle étant persuadé que la seule force de son génie en feroit un prodige de sagesse. — J'ai appris ces détails de ma femme-de-chambre qui les a souvent entendus raconter aux autres domestiques.

L'oncle, sans doute, est un esprit du premier ordre ; & vous en jugerez comme moi quand vous saurez qu'il fut pendant toute sa jeunesse un grand chasseur au renard ; & que, quelque soit sa tendresse pour son cher neveu, il n'auroit point de regret à sa vie, s'il le voyoit se casser le col dans cette noble & glorieuse occupation. Voilà tout ce que j'ai pu apprendre & ce que Sally a pu recueillir des nombreux discours tenus à ce sujet dans la maison depuis que le jeune homme y est attendu.

Aussitôt que la glace a été rompue, mon papa a jugé à propos de nous quitter, supposant qu'il laissoit en bonnes mains une cause dans laquelle son avocat avoit un si grand intérêt. Il m'a dit en partant que c'étoit de son consentement

qu'on me faiſoit cette propoſition, & m'a engagé à écouter ce que ma belle-mere avoit à me dire à ce ſujet; — à merveille, dis-je en moi-même; me voilà dans une jolie ſituation.

» Je vous ai ſans doute infiniment » d'obligation du ſoin que vous voulez » bien prendre de mon établiſſement, » dis-je au bout de quelque tems à la » chere dame, en interrompant une ha- » rangue que je craignois de ne voir » jamais finir. Mais il y a ce me ſemble » une circonſtance à laquelle vous n'avez » pas ſongé. — Dites-moi, je vous » prie, madame, croit-on que je doive » être abſolument paſſive en cette affaire » ſi importante pour moi? Oſerai-je vous » demander ce qui arriveroit ſi par hazard » (car enfin on ne peut pas commander » à ſon inclination) je ne trouvois pas » dans votre fils toutes les qualités que » je crois indiſpenſablement néceſſaires » à celui que je voudrois épouſer? — » Je ne doute nullement de ſon mérite. » Il peut en avoir beaucoup; mais il » ne s'enſuit pas de-là que je doive abſo- » lument trouver en lui l'homme à qui

» je souhaiterois donner mon cœur. —— » Certainement dans ce cas, je dois être » libre de le refuser sans offenser per- » sonne. —— J'imagine qu'il usera du » même privilege à mon égard, & avec » beaucoup de raison; —— ne puis-je » donc pas, par le même motif, réclamer » aussi le même droit?

» Des droits, Miss? sur ma parole les » jeunes personnes d'à présent ont des » façons de parler qu'autrefois leurs an- » cêtres auroient eu peine à compren- » dre. —— Une jeune fille parler de li- » berté dans un choix de cette nature! » fi! je rougis réellement de votre peu » de délicatesse. Est-il possible qu'une » personne de votre âge soit juge com- » pétent de ce qui convient ou ne con- » vient pas dans une affaire de cette » sorte? Je croyois que votre choix de- » voit être dirigé par l'expérience de » vos parens, & ne pas dépendre de » votre caprice & de vos fantaisies. —— » Tel étoit du moins l'usage en ma » jeunesse. »

Ah, ma bonne dame, fus-je tentée de lui dire, il y a un siecle de ce tems-là.

Mais ne me ſouciant pas de plaiſanter mal à propos, je me contentai d'ajouter quelques argumens plus raiſonnables, &, ce me ſemble, aſſez concluans pour prouver que, ſans bleſſer ni le devoir, ni la délicateſſe, je pouvois au moins reclamer une voix dans cette affaire; mais elle étoit déterminée à éviter toute diſpute ultérieure ſur un point qu'elle étoit réſolue à emporter. Se levant donc avec la colere & l'indignation peintes ſur tous ſes traits, elle me quitta en diſant que ſi mes objections étoient le ſeul obſtacle qu'elle dût avoir à rencontrer, elle s'en mettoit fort peu en peine.

Vous voyez, ma chere, que cela paſſe la plaiſanterie, — ſérieuſement je ſuis fort inquiéte. Car ſi je refuſe ſon fils, ce que je ferai ſûrement, ſon amour propre humilié ſera révolté. Elle fera tous ſes efforts pour ſe venger d'une maniere ou de l'autre; & je m'en rapporte à ſes ſoins pour en trouver l'occaſion. Je vois qu'elle a ce projet à cœur, & qu'elle ne négligera rien pour le faire réuſſir.

Mon pere, comme vous voyez, m'a abandonné à ſa conduite. Je ſuis tombée

là dans de belles mains, il faut en convenir. Il me reste une espérance, & c'est la seule. Le jeune homme peut avoir contre moi autant de préventions que j'en ai contre lui. Je peux ne pas convenir à son goût exquis; & dans ce cas je suis libre : car pour lui, soyez-en sûre, on ne contraindra pas son penchant, quelque violence qu'on veuille faire au mien. — Vous pouvez croire que je n'emploierai pas beaucoup d'art pour gagner ses bonnes graces.

Point du tout, allez-vous dire, qui sait si dès le premier regard il ne fera pas la conquête de votre cœur? Ne vous donnez pas tant d'airs avant d'avoir vu votre berger; & ne dédaignez pas ce que vous ne connoissez point.

Hé bien soit, ma chere. Je vais être humble autant qu'il vous plaira jusqu'à l'entrevue. Mais je vous le dis d'avance en dépit de tous vos reproches, si je ne trouve pas le fils tel qu'il puisse convenir à mon cœur, toutes les menaces de la mere ne m'intimideront point, & son projet échouera, je vous en réponds. La possession d'un royaume seroit pour

moi ſans charmes, ſi je ne le partageois avec l'homme que j'aurai choiſi. Cet homme, il eſt vrai, je ne le connois pas encore; mais je ſuis sûre pourtant que ce n'eſt pas là lui. Cependant juſqu'à ce que j'aie vu mon écuyer laiſſons-le en repos, — & ne parlons plus de lui juſqu'à ſon arrivée.

Mais ſur quel autre ſujet puis-je vous écrire, vous croyez bien que je ne peux penſer à rien autre choſe, quoique je paroiſſe traiter cette affaire avec légéreté. — Oh que maudit ſoit le jour où mon pere a fait ce malheureux choix! — vous voyez ce que devient votre prophétie : — qu'aviez-vous affaire auſſi d'exercer à ce ſujet votre prévoyance? — Je vous aſſure que votre ſagacité me déplaît beaucoup. Faites-en du moins uſage, puiſque vous êtes ſi habile, pour prévoir à cette affaire une heureuſe iſſue.

Adieu, ma chere amie; dans cet eſpoir, je veux bien encore me dire, votre amie.

MARIA BEAUMONT.

LETTRE IV.

A la même.

Ah ! m'exempte le Ciel d'un pareil mari ! Lucie c'eſt un véritable Hottentot. Je doute même qu'il y ait dans la Cafrerie un pareil original.

Point de manieres de courtiſans, dit ſa tendre mere. —— Oh ! non, il faut lui rendre juſtice : on ne peut lui reprocher rien de ſemblable. En honneur, malgré tout le chagrin que je prévois que me cauſera ce miſérable, je ne peux m'empêcher de rire quand je penſe à ſa figure & à ſon maintien. Je voudrois pour tout au monde pouvoir vous en envoyer un portrait fidele pris au moment où il arriva. Ce n'eſt pas au reſte qu'il ſoit bien encore à préſent aſſez ridicule & même beaucoup trop ſur-tout depuis qu'il fait l'amoureux & cherche à ſe faire valoir.

Je crois que madame ſa mere n'a pas trouvé ſon cher fils trop formé depuis

qu'elle l'avoit vu; car j'ai remarqué qu'elle l'observoit autant que moi; & j'imagine que malgré toute l'affection maternelle, elle commença à mal augurer de son projet. — Dieu sait ce qu'il étoit autrefois, s'il est aujourd'hui changé en mieux; — on est du moins sûr d'une chose; c'est qu'il ne peut devenir pis: c'est une consolation.

Je voudrois que vous eussiez pu le voir, lorsqu'il entra en sautant dans la chambre où nous étions à déjeuner, avec un chapeau de jockey, un perruque noire & ronde qui n'étoit pas moitié assez grande pour couvrir ses larges oreilles, un frac trop court de deux pouces, boutonné comme un porte-manteau, que croisoit en écharpe un large baudrier de cuir attaché avec une grande boucle de cuivre, destinée dans son origine à quelque harnois de carosse, des bottes crottées jusqu'aux genoux & pour couronner le tout, un fouet. — Ah, ma chere, vous n'avez jamais vu un pareil fouet, il achevoit la parure de mon Adonis. Cet épouventable fouet, à chaque mot que disoit son maître, étoit mis en mouvement

d'une maniere si terrible que je me levai vingt fois de mon siége, tremblant que dans ses jeux il ne vînt me saluer les épaules ; — aucun sifflet n'approcha jamais du son aigu qu'il tiroit de ses levres. Car, il faut que vous sachiez qu'à sa suite étoit entrée au moins une vingtaine de vilains chiens sales, dont le moindre auroit suffi pour me faire trembler. — Ils eurent bientôt renversé la table à thé en se disputant les rôties, tandis que nous étions occupés à recevoir leur aimable maître ; cela nous jetta tous dans la confusion que vous pouvez imaginer. Il tâcha alors de faire sortir ces animaux qui faisoient si peu de cérémonie. Mais ce ne fut pas une chose facile. Ils étoient trop occupés de leur proie pour faire attention à ses menaces. Aucun ne voulut sortir qu'ils n'eussent mangé tout le pain qui nous étoit préparé, & brisé, chemin faisant, tasses, jattes, écuelles & sous-coupes. Le voyage avoit éveillé leur appétit, & ils n'étoient nullement honteux, supposant que tout ce qu'ils trouvoient étoit préparé exprès pour eux. Jamais il n'y eut un bruit pareil à celui

que faisoient à la fois & le claquement du fouet, & les cris du maître & l'aboiement des chiens. J'essayai de me sauver tout doucement au milieu du tapage. Mais la ridicule créature jettant vers la porte ses yeux insignifiants, m'apperçut au moment où j'allais sortir.

Quoi donc, Miss, Miss, s'écria-t-il, sûrement vous n'avez pas peur; avez-vous peur Miss? Bon dieu! ce sont les plus innocentes créatures du monde. — Est-ce que votre papa n'a pas des chiens aussi bien que moi? — Vous ne craignez pas ceux-ci, les craignez-vous? Voyez, voyez comme ils sont doux. Ils ne voudroient pas vous faire mal pour rien au monde. Ils avoient seulement un peu faim les pauvres animaux; voilà tout. — J'ai reçu votre lettre, (dit-il, en se tournant vers sa mere, qui, je crois, auroit désiré que son fils eût fait sa première entrée avec un peu moins d'éclat) au sujet de Miss que voilà, & je suis parti tout de suite. J'ai dit à mon oncle tout ce dont il s'agissoit, il l'a beaucoup approuvé, & ainsi fais-je vraiement, si c'est là la jeune personne dont vous me

parlez. Jarni ! c'eſt un auſſi beau brin de fille que j'en ai vu depuis que je vous ai quittée, & ce n'eſt pas peu dire au moins ; car nous en avons beaucoup autour de chez mon oncle ; & j'aurois pu me marier vingt-fois ſi j'avois voulu. Mais j'ai penſé que je ferois auſſi bien d'attendre un peu, parce que vous m'aviez toujours promis de me chercher une femme quand il en ſeroit tems. J'eſpere que vous trouvez qu'il eſt tems à préſent, n'eſt-il pas vrai ma mere ? Pour moi je ſuis fort de cet avis, ſur-tout depuis que j'ai vu la jeune perſonne. — Ici un grand coup de fouet comme pour dire : ne ſuis-je pas tout à fait gentil ? S'approchant enſuite de moi avec une grimace ; que dites-vous, Miſſ ? vous ſemblez bien honteuſe, — peut-être que je ne vous plais pas ainſi ; mais laiſſez faire, quand je ſerai nettoyé & un peu paré vous verrez que je ſuis tout un autre perſonnage.

Cette penſée, je crois, le frappa en voyant que je l'obſervois avec des regards aſſez peu indulgens. Il eut, je penſe, aſſez de pénétration pour deviner

que je ne regardois pas mon époux futur avec de grandes marques de satisfaction, & parut un peu troublé de ce qu'il appelloit mon air honteux, n'ayant pas douté apparemment qu'il ne me trouvât d'aussi bonne composition que les vingtaines de jeunes femmes qu'il auroit pu avoir chez son oncle.

Mais, ma mere, dit l'imbecille, avec un air déconcerté, pourquoi donc paroît-elle si honteuse? est-ce que vous ne lui avez pas dit pourquoi je suis venu? ne lui avez-vous pas dit que je venois pour l'épouser seulement? il me semble qu'elle pourroit faire plus de politesses à quelqu'un qui vient exprès pour la voir. —— Mais peut-être n'est-elle pas accoutumée à voir des étrangers. —— Je connois nombre de gens qui ne les peuvent souffrir. —— N'est-ce que cela, Miss? Oh bien nous aurons bientôt fait connoissance, je ne suis pas honteux du tout, moi.

Oui, oui, dit sa mere, c'est là tout. Allez mon enfant, allez changer d'habit afin d'être prêt pour le dîner; pendant ce tems là nous allons, Maria & moi,

nous promener dans le bois, où vous viendrez nous rejoindre si vous voulez. Mais il ne faut pas mettre tant d'empressement dans vos premiers complimens. Pourquoi donc aller si vite ? Miss Beaumont n'est pas accoutumée à ces manieres bruyantes. — Mais je sais qu'elle a trop de bon sens pour ne pas attribuer votre conduite à la sincérité & à la naïveté de votre caractere, & sans doute elle saura apprécier ces bonnes qualités.

Voilà sûrement une jolie tournure, Lucie. Oh ! je ne serai pas sans doute assez aveugle pour mépriser tant de perfection. — A présent dites-moi, ma chere, ne vais-je pas être une bien heureuse créature? Un pareil amant, si simple, si naturel ! — Ce n'est pas là un de vos fats de la ville : n'enviez-vous pas mon bonheur? Pour moi je suis enchantée d'y penser. Nous ferons le plus joli couple qu'on ait jamais vu. Quel charmant maître de maison ! avec quelle grace, quelle élégance il en fera les honneurs ! — Nous serons la merveille du pays ; le modele à proposer à tous nos voisins. — J'ai déja regret aux comparaisons mor-

tifiantes auxquelles nous donnerons lieu. J'ai peur que cela ne faſſe ceſſer les mariages dans le pays. Car toutes les jeunes filles voudront avoir un berger auſſi naïf que le mien. Mais où en trouver un ſemblable? ni dans ce comté, ni dans la province voiſine, j'en ſuis perſuadée. Pauvres filles! elles me font pitié. Ce ſeroit, par exemple, un noble effort de généroſité d'en faire une loterie, afin que chacune pût courir la même chance & avoir un eſpoir égal d'obtenir *la perle* des hommes. — Voilà ce qu'on appelle une brillante & généreuſe idée! Lucie, ne ſeriez-vous pas tentée de hazarder une bagatelle à cette loterie? quelque ſoit la ſomme, ne ſera-ce pas une bagatelle en comparaiſon du lot que vous pouvez gagner? — Faites-moi ſavoir à ce ſujet votre intention, & comme vous êtes une de mes amies, je vous promets que vous ſerez à la tête des ſouſcripteurs.

Vous jugez bien que je n'ai point eu envie d'accompagner la chere dame à ſa promenade. J'ai prétexté un mal de tête & je me ſuis retirée dans ma chambre pour vous écrire ces détails ſur mon

Adonis, tandis que le pauvre homme eſt à ſe laver & à ſe parer *un peu*. — J'attends à tout moment qu'on vienne m'avertir pour le dîner ; & alors je verrois sûrement un tout autre perſonnage. Bon Dieu ! Lucie, quelle créature ! ſerois-je donc réellement réſervée à un pareil ſort ? Mais il eſt ridicule de le craindre. Mon pere ne peut être aſſez infatué pour exiger de moi un pareil ſacrifice. — Cela eſt impoſſible. — Cependant de quoi n'eſt pas capable cette artificieuſe femme ? n'a-t-elle pas déja montré toute l'étendue de ſon pouvoir, en mettant ſous le joug un homme qui paſſoit autrefois pour un monarque abſolu ? Au moins m'a t'on dit qu'il regnoit ainſi dans ſa maiſon. — Que n'ai-je donc pas à craindre ?

Adieu : on m'appelle. Vous ſaurez à mon retour quelle figure fait mon Celadon dans l'éclat de ſa parure.

. . . . . .

De pis en pis, ma chere, dix mille fois pire ; s'il eſt poſſible d'être plus mal qu'il n'étoit. Cet homme eſt évidemment

hors

hors de ſon élément quand il a quitté ſes bottes & ſon chapeau de jockey.

Quand je ſuis entrée dans la ſalle à manger, il étoit attentif à obſerver l'agréable ſurpriſe qu'il s'attendoit à voir ſur mon vilage à l'aſpect du prodigieux changement qu'il croyoit s'être opéré en lui : mais trouvant que je ne paroiſſois pas auſſi enchantée qu'il l'avoit eſperé, il s'eſt approché plus près pour que je puſſe le mieux voir, & ſes regards ſembloient dire ; « hé bien, Miſſ, comment » me trouvez-vous à préſent ? Vous » n'avez sûrement plus d'objections à » faire au mariage que ma mere a pro- » jetté pour vous ; — avez-vous rien » vu de plus propre & de plus gentil » que moi depuis que je me ſuis *un peu* » lavé & paré ? — je vous diſois bien » que cela me changeroit ſinguliere- » ment. » Mais me trouvant, malgré tous ſes charmes, auſſi honteuſe qu'auparavant, il s'eſt éloigné de moi fort tranquillement & s'eſt aſſis à table, où il a tâché de ſe conſoler de mes mépris.

Je crois que ſa mere lui avoit fait un

sermon sur son merveilleux empressement; car il a été beaucoup moins vif dans ses complimens qu'à notre premiere entrevue. — J'avoue qu'il ne me parut pas tout à fait si piqué de ma froideur que mon amour propre eût pu le supposer. Il est sûr qu'il soutint mes petits airs avec une résignation parfaite; réfléchissant probablement que si j'étois assez aveugle sur mes propres intérêts pour le refuser, il pouvoit retourner chez son oncle où il n'avoit qu'à se baisser & en prendre. — Il y a là, comme vous savez, des vingtaines de jeunes personnes qu'il peut avoir en disant un mot. J'ai bien envie de l'engager à retourner promptement dans cet heureux séjour, &, si je ne me trompe, je n'aurai pas grande peine à lui persuader de suivre cet avis; car il me semble que son cœur n'a pas reçu de grandes atteintes de mes charmes. J'en conviens, ma chere. Cet aveu est humiliant, mais je le répéte; ce n'est pas là un de ces jeunes gens délicats & sensibles qu'on vous tue d'un seul regard. Cela est heureux pour lui peut-être. Ca

je ne me sens pas trop en disposition de sourire, —— à moins que ce ne soit de sa sottise.

Adieu, mon amie. Vous pensez bien que je ne suis pas fort allarmée. Car véritablement je croirois faire tort à mon père en supposant qu'il puisse persister à me prier d'encourager une pareille espece.

LETTRE V.

A la même.

L'AURIEZ vous cru, Lucie ? ce berger si simple, si naïf, est sur le point de devenir un perfide, un amant traître & parjure. —— Vrai, comme vous existez. Non pas à mon égard, à la vérité ; & plût au Ciel que cela fût ! car je suis plus fatiguée que vous ne pouvez l'imaginer par son insupportable mère qui est chargée de toute cette affaire. Sans ses importunités, il est vrai, tout ceci m'inquiéteroit peu, car je suis persuadée que, quant à lui, je lui ferai faire tout ce que je voudrai ;

me prendre, ou me laiſſer, l'un ou l'autre lui ſeroit, je crois, parfaitement indifférent. — Mais je voulois vous parler de ſa perfidie. — Croiroit-on bien poſſible qu'un être auſſi ridicule fût capable d'un pareil tour de gentilleſſe ? Cela prouve au moins que ce genre de ſcélérateſſe qu'on appelle galanterie n'exige pas un génie merveilleux. Mais eſſayons d'être un peu plus claire, & de vous faire part du ſujet de ces remarques.

J'avois été l'autre jour extrêmement contrariée au ſujet de cette union délicieuſe (comme l'appelle ma belle-mere) qui fait à préſent l'entretien de tout le voiſinage. Je quittois le ſallon de très-mauvaiſe humeur & je venois de me retirer dans ma chambre pour réfléchir ſérieuſement aux moyens de détruire tout à fait leurs ridicules eſpérances. Je me trouvois fort embaraſſée pour ſortir de cette déſagréable ſituation, lorſqu'au bout de quelques minutes je vis entrer ma femme-de-chambre qui me trouva triſte & penſive. — J'eſpere, madame, me dit-elle, que madame me pardonnera la liberté que je prends. Mais, ſûrement, je vois

bien la raiſon de ſon chagrin, & tout le monde en parle, & il ne faut pas s'en étonner. —— Pour moi, je ſuis bien ſurpriſe que monſieur penſe à donner une ſi jolie & ſi aimable femme à un homme ſi peu digne d'elle. —— Je ſuis sûre que ſi madame ſavoit ce que je ſais, elle mourroit plutôt que de conſentir à être à lui; ne fût-ce que par eſprit de juſtice.

Je n'avois pas fait juſqu'à ces mots une grande attention à ſon bavardage. Mais ce mot de juſtice me paroiſſant avoir quelque ſignification; que voulez-vous dire? lui dis-je, en l'interrompant, il ne peut sûrement y avoir d'injuſtice dans ce projet, quelques objections que j'aie d'ailleurs à y oppoſer; expliquez-vous, ſi vous voulez que je vous pardonne de vous être mêlée de ce qui ne vous regarde pas. Parlez librement: dites-moi: y a-t'il quelque choſe que j'ignore au ſujet de cette déſagréable affaire?

Alors après de longues préfaces & beaucoup d'excuſes, elle me dit ce qu'elle avoit appris de M. Frank, le domeſtique de notre jeune écuyer. Son

maître étoit déja marié, ou autant vaut. Il avoit promis sa main à la fille du ministre Brown ; & la jeune imprudente, l'en croyant sur sa parole, étoit en beau chemin de lui donner un héritier. M. Frank avoit su tout cela de la femme-de-chambre de Miss Brown, qui étoit dans la confidence. Il étoit persuadé d'ailleurs que le jeune homme, sans la crainte de sa mere, tiendroit sa parole à sa maîtresse, qui étoit jolie, douce, aimable & appartenoit à de fort honnêtes gens. Elle avoit écrit depuis peu plusieurs lettres à son amant. Le bruit du mariage étoit venu jusqu'à elle, & probablement elle étoit au désespoir.

Imaginez, Lucie, quelle étoit mon attention pendant cette histoire, dont je ne vous donne que l'abrégé. Je fis répéter à Sally plusieurs fois son récit pour voir si elle ne s'étoit point trompée ; & je vis avec plaisir qu'elle ne varia pas en un seul article. Après lui avoir enjoint le secret pour tout le monde, je la renvoyai pour réfléchir un peu sur ce que j'avois à faire. Si j'étois déterminée d'avance à ne jamais être à lui, vous

croyez bien que ceci ne changea pas mes dispositions. Mon parti est pris. Quoique je ne sache pas trop comment j'en viendrai à bout, je veux absolument qu'il rende justice à Miss Brown, en lui tenant sa promesse. Par ce moyen, non-seulement j'en serai délivrée, mais je lui aurai fait faire une action que prescrivent également l'honneur, la justice & l'humanité. L'opération est difficile à conduire. Cependant je ne désespere pas du succès, sur-tout s'il est vrai qu'il aime la jeune fille. Ces motifs seuls suffiroient, sans doute, pour animer mon zele. Mais il y en a un autre, j'en conviens, qui l'excite vivement & dont la pensée me donne un plaisir infini. Le devinez vous, Lucie? ou faut-il vous l'avouer? C'est la vengeance, ma chere. Fort innocente, il est vrai, où je ne me la permettrois pas. Cette sage mere ne sera t'elle pas bien payée de ses soins par le succès de mon petit plan? Ne mérite-t-elle pas un peu d'éprouver cette mortification pour avoir osé projetter de me contraindre à cet odieux mariage? Son motif étoit une vile avarice; c'est ainsi que doivent être

récompenſés des ſentimens ſemblables. Je jouirai délicieuſement, je l'avoue, de ſa ſurpriſe & de ſa colere lorſque ſon fils lui préſentera ſa femme. Car certainement elle le ſera, ou j'y perdrai toutes les reſſources de mon eſprit.

Adieu, je n'ai pas encore formé mon plan d'attaque. Je vais rêver aux moyens de faire réuſſir mon louable projet, & je vous inſtruirai de ceux auxquels je me ſerai arrêtée.

LETTRE VI.

A la même

NE vous ai-je pas dit, Lucie, que j'eſpérois en faiſant connoiſſance avec Miſtris Bellmour, la trouver aimable. Elle l'eſt tout à fait : M. Bellmour auſſi me plaît beaucoup : il eſt ſingulierement bon homme.

Devineriez-vous bien, ma chere, pourquoi je vous parle de ces honnêtes gens que vous ne connoiſſez point ?

Je vais vous le dire. C'eſt que je leur ai confié le ſecret de mon importante négociation. Je leur ai conté toute l'affaire. Ils applaudiſſent grandement à la juſtice de mon deſſein, & m'ont offert pour le faire réuſſir tous les ſecours qui dépendront d'eux. En conſéquence, il a été convenu entre nous que j'écrirois à Miſſ Brown. Je lui offrirai mon amitié, lui apprendrai que je ſais toute ſon hiſtoire, & l'aſſurerai que je me propoſe, s'il eſt poſſible, de faire réparer ſes torts & de lui faire rendre juſtice.

Pour faciliter notre projet, elle doit être invitée à paſſer quelque tems chez Miſtriſſ Bellmour où nous examinerons tous enſemble la conduite que nous aurons à tenir avec le jeune écuyer.

Si je trouve, comme Sally m'en aſſure, que réellement il l'aime, & qu'il n'a peur que de ſa mere, il me ſuffira de le convaincre que l'honneur doit l'emporter ſur des ſcrupules de cette nature, de lui rappeller qu'il auroit mieux fait de les vaincre avant que les choſes fuſſent ſi avancées, & d'ajouter que cependant il n'eſt jamais trop tard pour

faire une bonne action. S'il eſt amoureux, il ne me faudra pas grands argumens. Nous nous laiſſons aiſément perſuader de faire ce que nous déſirons. Mais qu'il l'aime ou non, il l'épouſera : c'eſt un point réſolu, tant pour mon intérêt que pour celui de la jeune fille. Je préſume que c'eſt là une de celles qu'il auroit pu avoir ſi aiſément chez ſon oncle, quoique je fiſſe tant la froide avec lui.

Cette affaire m'a tellement occupée, que j'ai preſque oublié de vous parler d'une nouvelle voiſine avec qui je ſuis ſur le point de lier une grande amitié. —— C'eſt un eſprit très-extraordinaire, ou je ſuis bien trompée.

Je l'ai vue pour la premiere fois à l'égliſe dimanche dernier, un nouveau viſage ne pouvoit manquer d'attirer mon attention, nous nous fixâmes mutuellement avec des regards de bienveillance, nous ne pouvions faire plus durant le ſervice divin. Lorſqu'il fut fini, elle ſortit, marchant avec toutes les graces d'une reine de théâtre. Un équipage leſte & brillant attendoit ſes ordres. Mais elle n'étoit pas femme à attendre la

maniere ordinaire & lente de faire connoissance. Ces usages triviaux ne sont pas faits pour elle. Elle s'avança donc vers moi de l'air le plus gracieux & le plus aisé que vous puissiez concevoir.

Pourrez-vous, madame, dit-elle en m'abordant, pardonner cette liberté à une étrangere à qui l'aimable sensibilité répandue sur votre joli visage a fait concevoir le plus vif desir de faire avec vous connoissance, —— amitié même, —— car mon cœur me dit qu'il n'y a que cela qui puisse le satisfaire.

Pendant ce tendre discours elle avoit, comme un amant, pris une de mes mains, que je croyois à tout moment qu'elle alloit presser de ses levres. Me regardant ensuite de la tête aux pieds: *charmante*, s'écria-t-elle » pleine de grace & » d'élégance, mise du meilleur goût quoi- » que si loin du *beau monde*. Vous chan- » tez, vous touchez des instrumens, » vous dessinez » continua-t-elle sans me donner le tems de répondre un mot à toutes ses politesses, « ouï, je vois que » vous êtes parfaite, & que je serai dans » votre société la plus heureuse créature

» du monde. Il faut, ajouta-t-elle, que » vous me mettiez du nombre de vos » amis. Vous êtes, sans doute, au dessus » des façons & des petites cérémonies » des personnes ordinaires de notre sexe, » & j'espere que de ce moment vous me » traiterez sans reserve. Je vous ouvrirai » mon cœur tout entier ; & je crois qu'il » vous paroîtra sensible & généreux. »

Je vous avouerai, ma chere, que pendant tout ce beau discours, je la jugeois intérieurement au moins à moitié folle. J'éprouvais je ne sais quel sentiment désagréable en me voyant ainsi sa prisonniere. Car elle tenoit toujours ma main avec toute la galanterie de l'homme le plus amoureux. Je n'ai pas besoin de vous dire que, malgré toutes les graces qu'elle admiroit en moi, j'avois aux yeux de tout le monde, excepté aux siens, un air assez embarassé ; après mille complimens de sa part, je trouvai enfin le moyen de glisser un mot dans la conversation. Dieu sait ce que c'étoit. Mais je répondrois bien qu'il n'avoit pas le sens commun. Au reste, quand j'aurois dit tout ce que je sais de mieux, mes

expreſſions euſſent toujours été froides & inſipides comparées aux ſiennes. Tout ce qu'elle diſoit étoit animé de ce feu vivifiant qui fait l'ame de l'éloquence. Je lui fis entendre néanmoins que je me croirois fort heureuſe de faire connoiſſance avec elle, & que je prendrois la premiere occaſion pour aller l'aſſurer de mon reſpect à *Firgroſe*, où elle m'avoit dit qu'étoit ſa réſidence. Vous connoiſſez, Lucie, ce charmant petit endroit. Je mourois d'impatience de ſavoir qui c'étoit & je ne doutois point qu'elle n'eût la tête à peu près tournée. Car comment ſuppoſer que quelqu'un d'un ſens bien raſſis vînt de cette façon s'emparer d'une perſonne qui lui étoit tout à fait étrangere & lui demander ſon amitié, ſans lui dire ſeulement : avec votre permiſſion ? Je voyois bien que c'étoit une femme très-comme il faut. Ses manieres le prouvoient, ainſi que ſa parure & ſon équipage. Mais j'étois bien perſuadée qu'elle étoit trop légere, pour inſpirer ou concevoir aucun attachement ſérieux.

Seriez-vous curieuſe du portrait de l'être doué de cet eſprit extraordinaire ?

—— Sa taille eſt moyenne, élégante, & bien priſe. Son viſage eſt agréable, elle a de fort beaux cheveux, & des yeux, —— oh il m'eſt impoſſible de vous les décrire, —— ils ſont pourtant grands, noirs & bien fendus ; mais ils ont dans le regard quelque choſe d'égaré, de bizarre. —— Je ne ſaurois vous dire ce que c'eſt ; mais je n'ai vu de ma vie des yeux comme ceux-là ; elle a dans tous ſes mouvemens une grace parfaite, un ſon de voix charmant & une maniere de parler ſingulierement agréable. Elle ne paroît pas inſenſible à l'extrême beauté de ſes cheveux, & je ne m'en étonne pas ; car je n'en ai vu à perſonne d'une auſſi jolie couleur ni en ſi grande quantité. Pour les cacher le moins qu'elle peut, elle ne porte qu'un ſimple chapeau placé d'une façon qui n'appartient qu'à elle. J'ai appris depuis que c'eſt la veuve de ſir Robert Farquhar, qui mourut il y a deux ans, la laiſſant avec une jolie fortune, maîtreſſe d'elle-même & de ſes actions. Dieu ſait comment les bizarreries de Myladi s'arrangeront avec les ſermons de ma ſententieuſe belle,

mere. Mais j'imagine que ces deux originaux, mis en opposition, produiront quelques jolies scenes. Mon écuyer aussi sera sans doute un Tircis tout à fait à son gré.

Ah! sur ma parole, sa voiture à la porte. — Bon Dieu! je ne sais ce que je vais lui dire. Qui se seroit imaginé qu'elle nous eût fait la premiere visite? Vous voyez, ma chere, que c'est une femme singuliere. Milady ne songe gueres à l'idée qu'elle m'a donnée d'elle. — Mais, adieu. — Je cours sur les ailes de notre nouvelle amitié pour recevoir l'aimable étrangere. — Cette phrase, ce me semble, est assez dans son stile.

LETTRE VII.

A la même.

Vous n'avez pas oublié, je pense, qu'en finissant mal lettre, j'allois voler sur les ailes de l'amitié au devant de notre aimable étrangere; je la trouvai

déja dans le ſallon, complimentant ma belle-mere à qui elle racontoit la maniere dont elle m'avoit rencontrée à l'égliſe, & lui peignant la ſatisfaction ſinguliere que lui inſpiroit cette heureuſe liaiſon avec une famille dans la ſociété de qui elle ſe promettoit tant de plaiſir. Pendant, qu'encore debout elle préludoit à ce prochain bonheur, mon bon papa la regardoit avec étonnement. Il n'avoit entendu parler à perſonne de cette nouvelle voiſine, & s'imaginoit, je crois, qu'elle venoit de tomber des nues. J'entrai : quittant alors la main de maman, elle courut vers moi, *ah ! ma belle que vous êtes charmante !* —— Comment ſe porte mon aimable amie ? —— Vous voyez : je ne fais point de cérémonies. —— Non dis-je en moi-même, point du tout. —— Je ſuis déja, continua-t-elle, en liaiſon intime avec tous ces chers amis. —— Belle femme, me dit-elle tout bas en me montrant ma belle-mere. —— Elle a quelque choſe de noble & de gracieux ; —— votre papa auſſi. —— Ah ! ma chere Miſſ Beaumont, vous compoſez une heureuſe fa-

mille. — Ouï, pensai-je encore, vous montrez en cette occasion une sagacité merveilleuse; il faut vous rendre justice. Nous sommes prodigieusement heureux, j'en conviens. J'avois regret seulement que mon Celadon ne fût pas présent. Car, sans doute, elle l'eût aussi trouvé rempli de graces.

Enfin, cependant nous nous assimes; & mon pere commençoit à faire quelques legeres questions à Myladi sur sa nouvelle situation & ainsi du reste; lorsque jettant les yeux dans la chambre, elle apperçut ma guittare. — Elle se leve à l'instant. Ah! j'en étois sûre, Miss Beaumont, que vous étiez musicienne; je ne m'étois pas trompée; sans attendre ma réponse elle commença à pincer l'instrument, en l'accompagnant d'une voix plus harmonieuse que vous ne pouvez le concevoir. Elle ne commençoit à la vérité ni ne finissoit aucun air: mais passant rapidement de l'un à l'autre, elle nous donna des fragmens de cinquante morceaux différents qui tous montroient un goût exquis. Je n'ai véritablement jamais entendu personne tirer tant de parti de cet ingrat

inſtrument ; je n'ai point vu d'exécution pareille. Ses jolis doigts couroient ſur les cordes avec une viteſſe étonnante. Elle me donna enſuite la guittare & j'avois à peine commencé à la toucher qu'elle s'écria dans ſon raviſſement, ah ! charmante « —— continuez, ma chere Miſſ » Beaumont ; vous m'enchantez ; —— » l'aimable fille que vous avez là, dit-» elle à ma belle-mere, en ſe tournant » vers elle ; quelle voix céleſte ! —— vous » êtes trop heureuſe, ma chere madame » Beaumont. —— Mais je me propoſe » de vous dérober quelquefois cette pe-» tite ſyrene. Elle m'a promis ſon amitié, » & déſormais nous devons être inſépa-» rables. Vous avez un fils auſſi, ajouta-» t-elle ? il faudra que je le voie. Je veux » faire connoiſſance avec lui. —— Un » beau jeune homme, je ſuis perſuadée, » —— je meurs d'envie de voir le frere de » ma Maria. »

Je voyois bien par tout ce que diſoit Myladi qu'elle n'avoit qu'une connoiſſance très imparfaite des diverſes relations des membres de notre famille ; mais il ne m'étoit pas poſſible de la mieux

instruire : car elle étoit dans un si grand train de complimens sur l'aimable jeune homme, sur son aimable amie, sur son digne M. Beaumont, & sa gracieuse compagne, qu'il n'y avoit pas moyen de lui faire comprendre ce que nous nous étions les uns aux autres. Elle prit pour certain que nous étions un modele d'union & d'harmonie. Après le thé elle proposa une promenade. Mon pere, comme vous pensez bien, ne fut pas de la partie. Maman cependant accepta la proposition, & nous sortîmes. Tout étoit charmant : les jardins étoient un petit paradis. —— Notre genre de vie lui donnoit une idée de l'âge d'or. —— Dieu benisse la chere femme avec ses extravagantes idées ! je fus réellement très-fatiguée de sa premiere visite, mais j'espere me familiariser un jour avec ses manieres. Après nous être promenées dans le jardin jusqu'à ce que je fusse lasse, elle voulut absolument renvoyer sa voiture & s'en aller chez elle à pied, afin, disoit-elle, de jouir plus long-tems de ma société. Ce fut aussitôt fait que dit : & sans avoir eu le tems ni de consentir ni de refuser, je

me trouvai partie pour cette excurſion champêtre. Elle avoit oublié, je crois, qu'elle étoit habillée & parée; & peut-être quand elle s'en ſeroit ſouvenue, cela n'auroit-il rien changé à ſon projet. Nous commençames à marcher. Je n'étois qu'à moitié contente de cet arrangement.

Elle remarqua bientôt que le domeſtique que j'avois pris avec moi avoit à ſa main un grand bâton aſſez groſſierement tourné. « avec votre permiſſion, jeune homme; » lui dit-elle, & elle s'empara du bâton, avant qu'il eût eu le tems d'y penſer. Il fallut enſuite entrer dans toutes les chaumieres auprès deſquelles nous paſſions, elle avoit toujours à parler à quelqu'un de la maiſon. — Elle faiſoit à ces bonnes gens mille queſtions dont ils ne comprenoient pas la moitié. Les enfans mal peignés, ſales, mal vétus, étoient tous autant de petits cherubins. Enfin nous nous ſéparâmes après qu'elle m'eut fait promettre d'aller la voir peu de jours après.

Dites-moi donc, Lucie, n'eſt-ce pas là une vraie curioſité? Certainement elle eſt jolie & aimable: mais elle a dans tous les mouvemens de ſon corps & de ſon

esprit une si incroyable vivacité qu'il est impossible de la suivre. Je me flattte pourtant que lorsque nous aurons fait une plus ample connoissance, elle rabaissera un peu de son ton héroïque, & sera une société agréable. Mon pere est absolument de l'idée que d'abord j'en avois conçue, & pour ma belle-mere, elle juge que cette dame n'a pas plus d'idée des soins d'une maison, des devoirs du ménage, & des détails de l'économie que.... que votre très-humble servante, eût-elle dit, si elle avoit parlé avec sa liberté ordinaire. Mais depuis l'arrivé de son fils elle ne me traite pas avec tant de familiarité. Elle est trop prudente pour cela.

Vous ai-je dit dans ma derniere que j'avois fait partir mon invitation & ma lettre pour Miss Brown?

LETTRE VIII.

A la même.

J'ARRIVE de chez Lady Farquhar où j'ai passé la journée. Je l'ai trouvée dans son cabinet, entourée de tous les matériaux nécessaires pour dessiner. Elle avoit sur elle le deshabillé le plus frais & le plus élégant.

Ah ! ma chere Miss Beaumont, cria-t-elle, lorsque j'entrai ; depuis combien de siecles, je n'ai eu le plaisir de vous voir ! — réellement vous êtes cruelle : je vous attendois tous les jours avec impatience. Je croyois que nous allions devenir inséparables. Mais, allons, mon amour, point de cérémonie : vous passez la journée avec moi ? Comment se porte nôtre chere maman ? Vous aimez le dessin, ma belle amie. Je veux avoir votre avis sur un morceau que j'allois copier. — Et elle court le chercher. N'en êtes-

vous pas bien contente, me dit-elle, en me le montrant ? Ne vous semble-t-il pas être dans le lieu charmant qu'il représente. C'est un paradis. Les figures aussi, comme elles sont vraies ! comme elles semblent jouir délicieusement de tout le bonheur de leur céleste situation ! — Mais allons commençons ce charmant ouvrage. Elle prit le crayon à l'instant & commença sur l'heure ; & dans le même moment, je jugeai que le dessin ne seroit point fini. Je jugeai ainsi d'après la précipitation même avec laquelle elle travailloit, & je ne me trompai pas, elle me montra cent morceaux divers qui comme celui-ci avoient frappé son imagination ; mais la fantaisie lui en avoit passé avant que les exquisses fussent finies. Je ne sais si elle possede réellement ce talent agréable. Mais j'avoue qu'elle ne me paroît pas avoir assez de solidité pour arriver à une certaine force. Cependant à l'entendre parler sur ce sujet, comme sur tout autre, il est vrai, on la prendroit volontiers pour un esprit du premier rang. Le dessin étoit le caprice du jour. Mais elle avoit bien

d'autres ouvrages commencés, qui tous l'occupoient à leur tour. Après avoir été assise pendant quelques momens ; ah ! dit-elle, il faut que vous voyiez ma grotte : vous aimez sûrement les coquillages, ma chere Miss Beaumont, j'en ai la plus jolie collection du monde. Vous m'aiderez, votre génie rendra grand service à mon projet.

Elle me conduisit alors dans une chambre voisine où deux ou trois femmes étoient assises, enfoncées jusqu'aux coudes dans les coquilles. Elles étoient occupées à assortir les différentes especes pour les employer à la grotte projettée. J'en remarquai un grand nombre qui étoient beaucoup trop belles pour cet usage, & je lui donnai l'idée d'en faire des fleurs.

» Ah ! charmant, s'écria-t-elle, charmant, ma chere amie ; étourdie que je » suis de n'avoir pas pensé à ce délicieux » amusement. Je suis enchantée de cette » idée. Cela fera pour mon petit Eden » l'ornement le plus brillant & le mieux » assorti ; — commençons tout de suite : » je meurs d'envie de voir quelque chose

» de

» de fini. — Bon Dieu ! comment pou-
» vois-je penser à prodiguer à ma grotte
» toutes ces belles coquilles? Je recon-
» nois votre supériorité, mon aimable
» amie. Vous avez une imagination vive
» & rare.

La scene alors changea. La pauvre grotte fut oubliée & les coquilles rendues à leur premier état de confusion. Les femmes eurent ordre de chercher celles qui pouvoient convenir à notre nouveau projet, & tout ce qu'elles avoient fait depuis je ne sais combien de tems fut détruit dans un moment à cause de l'idée que j'avois imprudemment suggérée. On appella un plus grand nombre de domestiques. « Est-ce que James, John,
» ou quelques autres de mes gens ne
» pourroient pas vous aider, dit-elle,
» à sa femme de chambre? Je brûle du
» desir de commencer & vous êtes d'une
» lenteur.... — Vous êtes très-habile en
» cet art charmant, ajouta-t-elle, en se
» tournant vers moi, avec la vivacité
» de la pensée. — Combien notre chere
» maman sera surprise de nos progrès !
» — Par quelle espece de fleurs com-

» mencerons-nous? —— Mais il faut que » vous soyez la seule directrice, Miss » Beaumont; vous réglerez mon goût. » Mon cabinet de toilette sera un petit » bosquet de fleurs, — nous ferons mille » jolies guirlandes, — mon sallon aussi, » — oh! combien je vous aime pour » cette idée! — y a t'il quelques autres » dames dans le pays qui s'occupent à » cet ouvrage? — Et, sans attendre ma » réponse; j'espere que non, dit-elle, » je veux être la premiere à donner à » toutes ce charmant exemple ».

Enfin je saisis un moment favorable, pendant qu'elle prenoit haleine, pour lui observer que nous avions besoin avant de commencer de mille matériaux que nous ne pouvions probablement nous procurer qu'à Londres. Ah! combien cela est malheureux, dit-elle, en m'interrompant! A Londres, — bon Dieu! il faudra un siecle. L'idée de ce délai me fait mourir, — impossible! ma chere créature, je ne pourrai jamais supporter ce contre tems.

Au moment où elle finissoit son exclamation, nous entendîmes une voiture

à la porte, — elle courut à la fenêtre.

Ah! Mylord D. — sur ma parole — un homme charmant, Miss Beaumont. Je vous demande votre amitié pour lui, — vous l'honorerez de votre estime; il la mérite. C'est un homme — sensible & délicat, — peut-être, il est vrai, le vois-je avec partialité.

Nous n'eûmes pas le tems d'en dire davantage. Mylord entra dans ce moment accompagné d'un M. Davers. Myladi me présenta à eux comme son amie; *l'aimable Miss Beaumont*, dit-elle; mille complimens flatteurs s'ensuivirent de la part de Mylord, & son compagnon de voyage ne resta pas non plus dans le silence.

Votre témoignage, ma chere Lady Farquhar, n'étoit point nécessaire pour me convaincre que Miss Beaumont est la plus aimable de son sexe. Ces yeux animés, ce teint frais & fleuri, & ces traits exprimant la sensibilité, prouvent clairement cette vérité dangereuse.

Quelque outré que fût cet éloge de Mylord, je vous l'avoue, Lucy, un discours moins flatteur m'auroit plu davantage de la part de son aimable ami. Il y

avoit dans ſes manieres quelque choſe d'élégant, de doux, de gracieux & d'aiſé, qui malgré toutes les flatteries de Mylord gagnerent à celui ci la préférence dans mon eſprit; tout ce qu'il diſoit étoit ſi inſinuant, ſi délicat & ſi fin, que je voyois avec regret le reſte de la compagnie prendre la parole. Tout ce que les autres diſoient me paroiſſoit puéril ou ridicule.

Vous ſouriez, Lucie, de la diſtinction que je faiſois. Mais croyez-moi, vous vous trompez. Comment voir enſemble deux perſonnes ſans être porté naturellement à les comparer entr'elles? Vous-même, ma chere amie, n'êtes-vous pas plus que perſonne habituée à vous prévenir pour ou contre les gens à la premiere vue? Ma préférence étoit uniquement de cette eſpèce, —— rien de plus, je vous en donne ma parole. Je conviens pourtant que M. Davers eſt le plus bel homme que j'aie vu & peut-être auſſi le plus aimable. Hé bien quoi? Tout cela peut être ſans que... —— Mais au ſurplus qu'importe? —— D'ailleurs peut-être eſt-il marié, que ſais-je, —— Ainſi vous voyez

qu'il eſt impoſſible. — Mais c'eſt aſſez parler de lui. — Je veux vous finir ma viſite pour pouvoir auſſi terminer ma lettre.

Mylord, objet viſible des attentions de ma nouvelle amie, fut invité à voir ſon petit Eden.

» Peut-on voir un plus delicieux en-
» droit, Mylord? Eſt-il poſſible que je
» ne ſois pas ici parfaitement heureuſe?
» La deſcription qu'on m'en avoit faite
» m'enchanta. — Que diſent mes amis
» de ma diſparution ſubite? Dites-moi,
» croyent-ils à préſent que je ſoie partie
» tout de bon ou s'attendent-ils à mon
» prochain retour? — Ah! ils ſeront
» trompés. Je tremble de l'idée de par-
» tager encore leur vie oiſive & diſſipée.
» — Ici tout reſpire la paix & le repos.
» Nous avons mille manieres agréables
» de paſſer notre tems dont ils n'ont
» ſeulement pas l'idée. — Quand je
» penſe à l'inſipide vie que je menois
» alors, je m'étonne de n'avoir pas dé-
» couvert plutôt cette inſipidité. — Mais
» je n'avois pas le tems de réfléchir, je
» n'avois pas celui de penſer. Je conviens,

» dit Mylord, qu'avec autant de goût » & d'amabilité que vous en avez, vous » ne pouvez marquer d'être heureuse & » de répandre le bonheur autour de » vous, quelque écartée que soit la re- » traite que vous avez choisie : vos res- » sources sont innombrables. Il est im- » possible qu'une imagination aussi vive, » un esprit aussi cultivé, vous laissent » jamais éprouver ces momens d'ennui, » qui sont le tourment des gens médio- » cres. — Mais n'en êtes-vous pas plus » inexcusable ? Vos amis peuvent-ils » vous pardonner de les priver d'une » société si précieuse ?

» Ah ! Mylord, comme vous me flattez » agréablement ! mais ici cela n'est pas » permis. Nous sommes tous naïfs & sin- » ceres, il faut vous conformer à nos » goûts, mon ami, si vous voulez que » votre conversation nous plaise : nous » ne comprenons point ici ces phrases de » cour. Je ne suis plus la gaie, la bril- » lante, mais la champêtre Lady Far- » quhar. Je n'ai plus que des idées pasto- » rales : abaissez-vous jusqu'à nous My- » lord ; & apprenez le langage des

» champs qui, croyez-moi, est celui du » cœur. — Mais allons ma chere Miss » Beaumont; il faut changer le plan des » amusemens de notre journée : tâchons » d'en trouver qui puissent plaire à nos » hôtes. — Que pensez-vous de la pêche? » Mylord, ce me semble, aime assez cet » amusement. » Elle courut à l'instant donner ses ordres pour préparer ce qui étoit nécessaire.

Après le thé, nos cavaliers prirent congé. J'appris qu'ils devoient passer quelques semaines chez Sir John Evelyn, dont la maison est à un ou deux milles d'ici. Ils obtinrent de Myladi la permission de renouveller leur visite, en l'assurant de la maniere la plus obligeante, que le plaisir d'être dans son voisinage avoit été leur principal motif pour accepter l'invitation de Sir John. — On n'oseroit, comme vous pensez bien, douter de leur sincérité.

Hé bien, ma chere, comment trouvez-vous mes amis, me dit Lady Farquhar, aussitôt qu'ils furent partis? Que pensez-vous de Mylord? n'a-t-il pas infiniment d'esprit & de vivacité?

Beaucoup de l'un & de l'autre, lui dis-je. C'eſt réellement un fort joli cavalier. Il a la figure noble & les manieres engageantes. Sir John, ajoutai-je, en ſouriant, lui a ſûrement beaucoup d'obligation pour l'honneur qu'il lui fait de venir chez lui. Ah ma chere, je vous aſſure que vous vous trompez, me dit-elle, d'un air qui me diſoit clairement qu'elle eſpéroit que je ne la croirois pas. Il eſt viſible que Milord s'il en avoit bien envie détermineroit Myladi à quitter ſon petit Eden & à aller dans tout autre endroit, pourvu qu'il voulût bien l'y accompagner.

Ah ! une lettre ! c'eſt peut-être de Miſſ Brown. Préciſément ; — adieu ; juſqu'à ce que j'aie vu ce qu'elle contient ; dans ma ſuivante je vous en informerai.

LETTRE IX.

A la même.

CETTE fille a le cœur sensible, ma chere, elle m'écrit dans les termes les plus reconnoissans : elle m'apprend tous les détails de cette affaire, sans essayer d'excuser ni sa folie, ni son imprudence. Je suis étonnée, je l'avoue, qu'une jeune personne qui paroît avoir autant d'esprit & d'intelligence, ait pu, par le seul attrait de la fortune, se laisser séduire par un si ridicule personnage.

Que penser d'une pareille aventure? Jamais mortel au monde ne fut moins pourvu d'attraits. A coup sûr, il ne peut avoir gagné son cœur ; cela est indubitable. La fortune à laquelle il est destiné ; voilà donc le filet dans lequel elle fut prise! l'espoir de partager son opulence, fondé sur les promesses qu'il n'aura pas manqué de faire, a perdu la malheureuse

fille. Insensée ! de ne pas voir que sa coupable complaisance étoit précisément le moyen de manquer le but de ses désirs. Elle peut rendre graces à son étoile de mon obstination ; car si je n'avois pas fermé les yeux aux charmes de son amant, elle se trouveroit aujourd'hui dans une jolie position. La pauvre enfant semble bien sentir cette vérité, quoique sa conviction arrive un peu tard ; cependant nous lui épargnerons toutes réflexions ultérieures, puisqu'elles ne serviroient de rien, & nous ne penserons désormais qu'aux moyens de faire sentir aussi vivement à notre écuyer les obligations qu'il a à remplir.

M. Bellmour s'est chargé de lui parler à ce sujet. Il doit l'assurer que toute union avec moi est désormais impossible, parce qu'il est à mes yeux aussi bien le mari de Miss Brown, que s'il avoit été marié devant cinquante témoins. J'ai lieu de croire que notre plus grande difficulté sera de dissiper les craintes que notre homme aura de sa famille. Car je suis persuadée que la jeune personne a fait dans son cœur une impression bien plus

profonde que je n'eusse jamais pu faire ; quoiqu'il ne soit pas indépendant, sa fortune est plus que suffisante pour un homme de son goût ; & quant à elle elle n'a pas le droit d'être difficile. — Elle a déja été assez punie de son ambition. Il espere à la vérité beaucoup de son oncle qui est prodigieusement riche, & a toujours regardé ce charmant jeune homme comme son héritier futur. Au reste cela peut être encore. Je vous jure qu'à cette fausse démarche près, je regarde Miss Brown comme un aussi bon parti pour lui, & même meilleur qu'il ne devoit espérer de le rencontrer. Quel ridicule d'imaginer qu'une fille riche allât se jetter à la tête d'un pareil imbécille ! Réellement je crois que si nous pouvons arranger cette affaire, ses amis nous en auront une véritable obligation. Qu'en pensez-vous? — La future doit être chez M. Bellmour la semaine prochaine ; & pendant ce tems, M. Bellmour entreprendra l'écuyer. J'ai tellement changé de conduite & de manieres depuis que je n'ai plus rien à craindre, que ma belle-mere me croit au moins

aussi empressée qu'elle de voir se conclure l'union désirée. Et quant à mon Céladon, il laisse à sa mere le soin & la conduite de tout. Je ne le vois gueres qu'à table. Il passe tout son tems à chasser, à monter à cheval, &c.

Quelle frayeur cette sotte créature m'a fait ce matin ! il est entré dans mon cabinet de toilette en sautant & criant, » Miss, Miss, où diable êtes-vous donc ? » On ne vous trouve jamais quand on a » besoin de vous. Voyez la jolie chose » que je vous apporte. » Et en même tems il jetta par terre la plus vilaine bête que j'aie vue de ma vie. Je m'en fuis, criant & mourant de peur. Hé bon Dieu ! quelle terreur panique vous saisit pour rien, me dit-il, & que diable ! vous n'êtes pas si sotte que d'avoir peur d'un pauvre petit innocent hérisson. Hé revenez donc. Vous n'avez pas besoin d'aller si loin. Ne craignez pas qu'il vous suive, il n'est pas assez apprivoisé. Comme vous le regardez ! Ne sauriez-vous donc croire les gens ? Vous vous imaginez toujours qu'on veut vous faire du mal. Voyez, continua-t-il, en l'apportant

plus près ; y a t'il rien au monde de plus doux? Regardez seulement quelle singulier animal cela fait.

Pour l'amour de Dieu, m'écriai-je emportez le, ou vous me ferez mourir.

Mourir ! répéta-t-il avec un air niais ; ah ! mourir ; je n'aurois jamais cru cela. — Je pense que le pauvre animal est plus mourant que vous, malgré toute votre frayeur. Où donc avez-vous été élevée. Je n'ai jamais rien vu de si craintif. Oh ! je vous préviens que lorsque vous serez ma femme, je vous apprendrai à être moins poltrone.

A la bonne heure, lui dis-je ; mais en attendant, épargnez-vous en la peine.

Qu'est-ce donc ? seriez-vous fâchée ? (voyant que je prenois un air sérieux). Hé ! mon Dieu ! on ne sait comment vous plaire, tant vous êtes difficile & susceptible ; enfin il emporta son vilain animal, & me quitta, à ma grande joie.

Je ne crois pas que la nature nous aie faits l'un pour l'autre. Qu'en pensez-vous, ma chere. Je suis si difficile, si susceptible. Oh nous ne pouvons jamais nous

convenir. Je me convaincs de plus en plus que je ne peux rien faire de mieux que de le céder à ma rivale ; elle eſt plus accoutumée ſans doute à ces manieres élégantes & délicates.

Je ne reviens pas de ma ſurpriſe, je le répete. Quel charme, quel attrait, a pu ſéduire cette pauvre fille ? Il eſt évident que les miracles ne ſont pas encore ceſſés ; & ſa mere eſt ſans doute de cette opinion, puiſqu'elle eſpere ſérieuſement conclure une union entre nous. Bon Dieu quel couple ! quel contraſte entre cet homme & l'aimable Davers ! On croiroit preſque que ce ſont des êtres d'eſpece différentes ! au moins paroît-il incroyable qu'ils ſoient nés dans le même pays « N'y a t'il pas autant de différence » entre lui & Mylord D, » allez-vous me demander avec un de vos regards malins ? Sans doute, ma chere ; mais je n'ai pas penſé à Mylord dans le moment : car je lui aurois ſûrement rendu ce que je dois à ſa dignité & je l'aurois nommé au lieu de ſon ami ; l'un étant auſſi bon que l'autre pour rendre mon idée.

Je ne ſais, Lucy, quand Mylord ſe

propose de rendre une autre visite à mon amie. Il me semble qu'elle doit commencer à trouver le tems bien long depuis qu'elle ne l'a vu.

Vous dirai-je un secret? Je crois que Mylady se trompe elle-même sur les sentimens de Mylord, & qu'elle se fait effort pour croire ce qu'elle desire. — Je reçois un billet de sa part; le voici,

» Venez me trouver sur le champ, ma » chere, je meurs d'envie de vous voir: » j'ai mille choses à vous dire. Il faut » que vous demandiez permission à notre » chere maman de passer quelques jours » avec nous. — Le plus tendre billet » doux de nos chevaliers. — Mais venez » & voyez. — Ah! ce pauvre Davers. — » Je crois en avoir dit assez pour éveiller » votre curiosité, & vous engager en » conséquence à obéir à mes ordres. — » Adieu, mon aimable amie. »

C. Farquhar.

Que peut-elle vouloir dire, Lucy? — « Ah! ce pauvre Davers. » — Mon cœur

eſt troublé de mille craintes. — Il lui ſera arrivé quelque accident. — Sûrement il eſt malade. Que veut-elle dire ? Vous concevez qu'en pareil cas on ne peut s'empêcher de prendre intérêt, même à un étranger. — Cependant ſi cela étoit, m'écriroit-elle de ce ton léger ? Mais adieu : je ne peux refuſer ſon invitation, d'autant qu'elle ſait que je n'ai point d'autre engagement, ce ſeroit une impoliteſſe. — Le croiriez-vous, Lucy ? mon cœur & ma main tremblent ſi fort que je peux à peine conduire ma plume pour vous dire combien je ſuis votre amie.

BEAUMONT.

LETTRE X.

A la même.

SUR le point de faire ma toilette pour aller à un bal. — Un bal, dites-vous ? Une nterrement, vous voulez dire, — eſt-ce que Davers n'eſt pas mort ? A t'il pu

ſurvivre au terrible accident dont vous me parliez dans votre derniere ?

Epargnez-moi, mon amie, je vous en conjure, & ſi ce n'eſt déja fait, brûlez bien vîte cette lettre ridicule, je rougis en me la rappellant. — Cependant comment écrire raiſonnablement au milieu d'une pareille émotion ? « Mais pourquoi » émue ſans ſavoir ſi vous aviez ſujet de » craindre ? »

Ne me faites point de queſtions, Lucy. N'eſt-ce pas aſſez de vous avouer ma folie & d'en rougir ? Que voulez vous de plus ? brûlez ma lettre, vous dis-je, & oubliez ce qu'elle contient.

J'ai obtenu la permiſſion néceſſaire & en conſéquence je vous écris de Firgrove pendant qu'une des femmes de Myladi prépare ce qu'il me faut pour m'habiller.

Vous dirai-je où je vais, Lucy, ou cela vous eſt-il indifférent ?

» Ne m'impatientez pas, Maria. » Hé-bien, à la bonne-heure, ma chere quoique vous le méritiez bien un peu, pour la malice de votre derniere lettre.

Myladi étoit ſi impatiente de me voir qu'elle vint à moitié chemin au devant

de moi. Je veux vous dire en passant l'étrange figure qu'elle faisoit dans son habillement de promenade. — Exactement une reine Indienne. — Je ne sais trop comment vous décrire sa parure, car outre qu'elle étoit fort singuliere, de plus tout étoit de son invention, parfaitement élégant, cependant.

Elle avoit à la main un parasol de taffetas couleur de rose, bordé d'une blonde d'argent légere & flottante, qui réellement la mettoit très-bien à l'abri du soleil. Ne la voyez-vous pas Lucie? Je vous assure que je voudrois que ces machines fussent à la mode, je les crois beaucoup plus commodes que nos chapeaux. — Vous ne pouvez imaginer combien elle avoit l'air noble, sous ce dais brillant dont elle étoit ombragée.

La plus charmante partie, ma chere, dit-elle, m'abordant. Le billet le plus galant qu'on ait jamais écrit. Mais lisez-le, continua-t-elle en me le donnant.

Je vous l'avoue, Lucy, mon cœur recommença à palpiter en pensant que j'allois être instruite de l'accident fâcheux que j'avois craint. — Mais je fus agréa-

blement surprise en trouvant l'invitation la plus polie de Sir John & de son épouse pour aller chez eux à un bal. Cette invitation étoit enfermée dans un billet de Mylord, dans lequel il prioit Mylady, si elle prenoit quelqu'intérêt au repos de son ami Davers, de tâcher d'engager Miss Beaumont à l'accompagner.

Je lui rendis le billet, non, je crois sans rougir un peu ; car elle me dit sur le champ ; » ah que deviendroit le pauvre » garçon s'il avoit vu cette charmante » couleur ? — Ou comment aurons-nous » le courage de lui apprendre que sa » belle est sur le point de se marier » avec un autre ? Vous voyez, ma chere, » que quoique vous ne m'ayez pas mise » dans votre confidence, je suis cepen- » dant instruite de vos secrets. — Mais » je veux savoir de vous toute l'affaire ; » il faut que vous m'en donniez les détails. » — Ah, ma chere Miss Beaumont, » on dit qu'il n'est pas digne de vous, » — un vrai campagnard, — impossi- » ble ma chere. Notre bon M. Beau- » mont ne voudra pas ainsi sacrifier sa » charmante fille. — A Dieu ne plaise.

» Mais, dites moi, continua-t-elle; cela » n'eſt pas ſérieux. —— Vous ne voulez » pas faire mourir mon pauvre ami. — » Vous voyez ce que dit Mylord. — » Seriez-vous ſi cruelle à l'aimable jeune » homme qui vous adore. »

Oh rien moins, repris-je en riant. Il eſt ſans doute dans un bien triſte état. — Nous verrons ce qu'on peut faire pour lui. Ce ſeroit bien dommage qu'un amant ſi conſtant éprouvât un ſi triſte deſtin.

J'ai été aſſez ſupriſe de voir que dans le billet de Mylord il n'étoit point queſtion de ſa paſſion. Mais peut-être a t'il imaginé que je le verrois, & en conſéquence il ne s'eſt pas exprimé comme il auroit fait ſans cela. Elle parle continuellement de lui, & dans les termes les plus flatteurs. Je jugerai mieux à mon retour de la nature de leur attachement. A préſent je ne connois que celui de Myladi, qui, à dire vrai, eſt aſſez viſible. Vous ſavez que tous ſes ſentimens, tous ſes goûts ſont extrêmes. Si elle aime, ce doit être avec excès. Mais je ne répondrois pas de ſa conſtance.

Lorſque je demandai la permiſſion de me rendre à l'invitation de Myladi, on me fit comprendre qu'on ne me l'accordoit qu'à condition. On demanda ſi je ne conſentirois pas à remplir les vœux de ma famille à mon retour. — On fit valoir la paſſion de mon ſoupirant, la peine qu'il ſouffriroit en mon abſence. — Jugez de quel poids étoit cet argument. Ma belle-mere deſiroit que je lui permiſſe de fixer l'heureux jour, le jour que tous mes amis deſiroient avec tant d'ardeur.

Je ne fis pas, comme vous pouvez le croire, un pareil marché. C'eût été payer un peu trop cher le plaiſir dont j'allois jouir. J'écoutai pourtant la bonne dame avec plus de complaiſance que je n'avois fait juſqu'alors, & je la laiſſai aſſez contente. Elle ne doute point de mon conſentement. La ſeule choſe qui l'afflige eſt le peu d'impatience que j'ai d'être heureuſe. — Cela eſt étrange, n'eſt-ce pas? Mais il y a des gens comme vous ſavez, qui s'aveuglent ſur leurs intérêts. — J'eſpere trouver en revenant Miſſ Brown chez Miſtriſſ Bellmour, & les ſcrupules de l'écuyer, s'il en conſerve encore, à

peu près dissipés. Je ne veux pas qu'on le présente à la demoiselle avant que je sois revenue, parce je ne suis pas fâchée d'être témoin de ce qu'il éprouvera dans cette occasion. Il m'a déja accompagné deux ou trois fois dans cette maison. Je proposerai quelque jour une partie de cheval de ce côté ; & j'entrerai, comme sans projet, sous prétexte de savoir comment on se porte. — Sa dulcinée sera dans le sallon quand nous entrerons. Je ne sais ce qui en arrivera ; mais je suis curieuse de voir la scene que produira cette entrevue.

Adieu, ma chere, ma toilette m'appelle. — Ah ! pauvre Davers.

Votre amie BEAUMONT.

LETTRE XI.

A la même.

N'ÊTES-vous pas impatiente, Lucie, d'apprendre les détails de notre bal ? Soyez contente, les voici.

Nous nous habillâmes, ma chere, probablement avec le même deſſein. — Ce n'étoit pas uniquement pour danſer, — vous jugerez pas la ſuite de la figure que nous faiſions, — nous partîmes, — vous concevez que je ne pouvois avoir d'impatience d'arriver à la fin de notre petit voyage, — allant dans une maiſon tout à fait étrangere, invitée uniquement par Lady Farquhar.

La compagnie étoit déja réunie & préſentoit un fort joli coup d'œil. Sir John & Lady Evelyn nous reçurent avec beaucoup de grace & de politeſſe. C'eſt le couple le plus aimable, & j'oſerois dire, le plus heureux. Nos chevaliers quitterent à l'inſtant un cercle de belles autour deſquelles ils papillonoient alors & vinrent nous rendre leurs devoirs. — Vous ne vous attendez pas, je crois, que je vous rediſe la moitié de leurs complimens. — Il y auroit de quoi remplir un volume. Mylord, ce me ſemble, étoit près de moi plus aſſidu qu'il ne convenoit à ſa belle maîtreſſe. C'étoit ſans doute par égards pour elle, parce que je ſuis ſon amie. Quoiqu'il en ſoit,

je crois qu'elle l'eût dispensé volontiers de cette preuve de politesse.

Vous avouerai-je, Lucy, que, malgré mon extrême curiosité de savoir si M. Davers étoit dans l'état désespéré dont Mylord nous avoit parlé, je n'osai le considérer autant que je l'eusse voulu. Mais ce qui vous surprendra sans doute, vous qui connoissez mon naturel humain & charitable, c'est que je ne pus m'empêcher de souhaiter qu'il fût encore un peu plus mal qu'on ne me l'avoit dit.

Un instant avant de quitter le sallon Lady Farquhar & moi étions de bout à causer avec Lady Evelyn à quelques pas de nos beaux. J'étois, je l'avoue, plus occupée d'eux que des gens avec qui je causois, & je prêtois l'oreille aux deux conversations. Mais, jugez de ma surprise, lorsque j'entendis Mylord prier M. Davers de danser avec Lady Farquhar! « Non, pour tout l'or du monde, » repliqua l'autre; hé non Mylord, elle » est à vous, & je ne voudrois pas aban» donner mes espérances pour..... » Je ne pus en entendre davantage. Le dernier vint alors à moi, & me présentant

la

la main, me conduisit à la salle de bal, où Mylord mena aussi celle que jusques-là j'avois crue sa maîtresse. Mais le discours que je venois d'entendre me fit faire mille conjectures; il est sûr que rien de la part de Mylord ne m'avoit donné lieu de croire qu'il fût à Myladi plus qu'une connoissance intime, & je n'avois point de motif pour l'accuser de légéreté; elle m'avoit, il est vrai, fait naître plusieurs soupçons d'un attachement plus tendre. —— Davers alors d'un ton de voix charmant & de l'air le plus poli me pria de l'honorer de ma main pour la soirée. —— Je la lui donnai sans répugnance. Mylord après avoir dansé avec Lady Farquhar un menuet dans lequel ils montrerent l'un & l'autre beaucoup de graces & de légéreté s'approcha de moi. —— Davers eut l'air mécontent.

En me conduisant à l'autre bout de l'appartement, Mylord me dit tout bas, que mon ami est heureux, ma charmante Miss Beaumont ! que j'envie l'avantage dont il va jouir !

Impossible, Mylord, m'écriai-je; vous

ſerez trop heureux vous même pour envier le ſort de perſonne. Diſant cela, je regardois en ſouriant la belle veuve qui réellement étoit très-jolie, quoique peut-être un peu trop ſérieuſe.

M. Davers fut alors obligé de prendre à ſon tour quelque autre dame.

Vous vous attendez bien à apprendre qu'il danſa dans une perfection inexprimable : — vous ne vous trompez pas, ſans partialité ; — (je ne peux pas en avoir ſur une connoiſſance auſſi ſuperficielle). Je crois n'avoir jamais rien vu de plus enchanteur & de plus ſéduiſant qu'il n'étoit alors. J'étois piquée contre Mylord pour m'avoir empêché de danſer avec lui un menuet ; ce que j'ai la vanité de croire, qui ſeroit arrivé, ſi celui-ci ne m'eût pas engagée le premier.

Que vous dirai-je Lucy ? Vous liſez déja dans mon cœur. Vous pénétrez mes ſentimens ſans que je me donne la peine de vous en inſtruire. Ai-je beſoin de vous dire que mon aimable danſeur a tâché par les plus tendres diſcours de me perſuader la vérité de ce que Mylord m'avoit dit ? qu'il m'a aſſuré qu'il ſeroit

le plus malheureux des hommes si je ne lui permettois de concevoir quelqu'espérance ; & qu'il m'a protesté de faire tous ses efforts pour me plaire après une plus ample connoissance.

Il me dit, entr'autres choses, qu'il étoit dans un grand embarras au sujet de Mylord. Il n'ignoroit point les sentimens de celui-ci pour moi, il connoissoit tous ses agrémens. Que n'avoit-il pas à craindre d'un si dangereux rival ?

» Vous m'étonnez, lui dis-je. J'ai tou-
» jours cru Mylord entierement attaché
» à Lady Farquhar, & je suis persuadée
» que si c'étoit-là le seul obstacle que
» vous eussiez à rencontrer, vous pour-
» riez être fort tranquille à cet égard ;
» si toutesfois les belles choses que vous
» m'avez dites sont réellement vraies, &
» si elles ne sont pas, comme je le crois,
» le langage ordinaire dont tout hom-
» me aimable croit à propos d'amuser
» une femme dans ces sortes d'occasions ;
» & dans le fait, aucun sujet de con-
» versation n'y est plus convenable. Il
» ne demande ni étude, ni liaison. Il ne
» faut qu'une certaine abondance de mots

» bien choisis; pourvu qu'ils soient pro-
» noncés avec grace & débités avec
» une certaine aisance, on ne s'avise pas de
» demander si le discours est sérieux ou
» non ».

Cette déclaration, comme vous le supposerez facilement, produisit mille propos du même genre destinés à me convaincre que je lui rendois bien peu de justice, si je ne distinguois pas ses protestations de cette triviale galanterie. Il avoit trop bonne opinion de mon esprit & de mon goût pour m'entretenir de cet insignifiant babil; il étoit bien malheureux, si je le voyois sous un point de vue si mépriſable.

C'eût été faire un affront à son éloquence que de paroître m'obstiner à ne le pas croire. Ah! Lucie, mon cœur ne sentoit que trop la force de ses argumens.

Avant de nous séparer, il avoit trouvé ou dans mes regards, ou Dieu sait comment, quelque consolation; —— tout juste, je suppose, ce qu'il en falloit pour l'empêcher de mourir de desespoir.

Une collation élégante & bien servie

finit la journée. Quelques perſonnes de la compagnie s'en allerent chez elles. d'autres paſſerent la nuit chez Sir John, nous fumes de ce nombre.

Le matin ſuivant après le déjeuner nous partîmes pour nous en retourner, eſcortés par nos deux *beaux*, qui ne voulurent pas nous expoſer au danger de faire un pareil voyage accompagnées par nos ſeuls domeſtiques. Il eſt vrai que nous avions trouvé cette eſcorte ſuffiſante en venant. Mais c'eſt une bagatelle.

Je reçus de Sir John & de ſa femme l'invitation la plus obligeante de les voir ſouvent. Ils eurent la bonté de me témoigner beaucoup de regret de ce que nos familles n'étoient pas liées enſemble; avantage qu'ils tâcheroient néanmoins de ſe procurer. Je leur dis en retour beaucoup de choſes honnêtes; puis nous partîmes, nos deux chevaliers caracolant aux côtés de notre voiture. Je fus vingt fois embaraſſée pendant la route; parce que Mylord, oubliant ce qu'il devoit à Myladi, étoit ſans ceſſe à ma portiere. Je voyois avec chagrin l'impreſſion fâcheuſe que faiſoit ſur elle cette négli-

gence. Elle eut pourtant trop de nobleſſe & de généroſité pour me témoigner à ce ſujet la moindre froideur ; injuſtice dont beaucoup de femmes n'euſſent pas manqué de ſe rendre coupables en pareille occaſion.

Après avoir reſté près d'une heure avec nous, M. Davers & ſon ami prirent congé. Le premier pendant ce tems trouva le moyen de me dire mille choſes tendres & paſſionnées ſur le ſujet dont il vouloit me perſuader qu'il étoit uniquement occupé. Mylord ne fut pas moins galant. Mais de tems en tems, revenant à lui, il ne quittoit pas Lady Farquhar, & tâchoit de partager plus également entre nous ſes complimens & ſes ſoins. Il eſt clair qu'il ſent le penchant qu'elle a pour lui ; & d'après ce que j'ai entendu chez Sir John, je vois que ſon ami même en eſt inſtruit. Faſſe le Ciel qu'il ne penſe jamais ſérieuſement à moi ! car je ne voudrois pour rien au monde occaſionner le moindre chagrin à cette aimable femme ſur un point ſi délicat. Je ne crois pas au reſte que cet homme ſoit ſuſceptible d'aucun attachement réel. L'amour, ou

je me trompe fort, ne fera jamais sur son cœur une impression durable ni profonde. Si cependant il étoit destiné à en ressentir les atteintes, puisse le trait qui le blessera partir des yeux de la jolie veuve! Je renonce à toutes prétentions sur cette conquête.

Pendant le reste du jour elle évita soigneusement de me parler de lui, & je ne fis aucun effort pour amener la conversation sur ce sujet. Je fis tout ce qui dépendoit de moi pour l'amuser & la distraire. Je lui proposai mille plans pour sa grotte. Je fus d'avis alors que nous pouvions faire des fleurs en coquillages sans faire venir de Londres des matériaux. —— Tout fut inutile, —— elle ne mouroit plus d'envie de commencer aucun ouvrage. Nous nous promenâmes dans son parc une grande partie du jour, disserтant gravement sur les beautés de la campagne. La conversation nous conduisit insensiblement à des réflexions sur le bonheur des bergers, sur cette vie innocente & paisible, si souvent chantée par les Poëtes. Elle sembloit souhaiter le retour de ces tems heureux : mais

elle n'eſperoit pas voir ſes deſirs accomplis. Cette femme n'agueres ſi vive, ſi étourdie, ſoupire & languit aujourd'hui comme une bergere de la vallée de Tempé. Je ne ſerois pas étonnée de l'humeur dont elle eſt à préſent de la voir partir une pannetiere ſous le bras & la houlette à la main pour ſe rendre en pelerinage à ce célébre azile des paiſibles amours. J'ai réellement pitié d'elle; car je ne la crois pas de caractere à pouvoir jamais être heureuſe. Ses deſirs ſont trop vifs, ſes eſpérances trop exaltées, elle ſe forme de tous les objets des idées chimériques bien éloignées de la triſte réalité de ce miſérable monde. Elle bâtit en l'air, & poſe ſes fondemens ſur un nuage léger emporté par les vents. — Je ſouhaite de tout mon cœur que ce vilain Lord ne ſoit pas venu parmi nous pour détruire cette douce tranquillité qui nous ſembloit ſi bien établie.

Hé bien, ma chere, êtes-vous contente de ce recit de notre expédition? Le ſouvenir, je l'avoue, me donne à la fois du plaiſir & de la peine; vous ſaurez, je penſe, comment placer ces ſentimens

divers. Je quitte demain ce lieu-ci au grand regret de mon amie, qui a la bonté de dire qu'elle ſera malheureuſe en mon abſence. J'ai promis de revenir après l'accompliſſement de mon grand projet, dont je deſire à préſent plus que jamais l'exécution. Pour ſatisfaire l'extrême curioſité de Myladi ſur cette affaire, je l'ai informée de tous les détails de notre plan. Elle a été enchantée de la deſcription de mon campagnard qu'elle n'a point encore vu. Je conviens que j'ai peut-être un peu chargé le tableau pour la divertir & la détourner des triſtes penſées que nourrit le ſouvenir d'un moins ruſtique amant.

Adieu, ma chere, je ne dois pas me livrer plus long-tems au plaiſir de vous écrire, Myladi étant ſeule & mon départ ſi prochain.

LETTRE XII.

A la même.

JE dois vous dire d'abord, mon amie, que je me ſuis trouvée depuis huit ou dix jours tellement occupée par notre projet de mariage, qu'il m'a été abſolument impoſſible de vous remercier plutôt de l'aimable lettre que vous m'avez écrite. Graces à mon étoile, toutes les difficultés ſont vaincues & l'affaire déſormais eſt en auſſi bon train que nous puiſſions le deſirer.

Voyons, — par où commencerai-je? — car vous exigerez ſans doute que j'entre dans de grands détails pour expier mon long ſilence. — Hé bien ma chere, vous ſerez obéie.

J'ai quitté Lady Farquhar, ainſi que je vous l'avois annoncé, le lendemain du jour que je vous écrivis. J'avois réellement regret de la laiſſer dans une ſi triſte diſpoſition. Elle avoit entierement perdu

le courage & la gaieté. — Rien n'éveilloit en elle le sentiment du plaisir. Mon retour, m'assura-t-elle, étoit absolument nécessaire pour rétablir sa santé. Car vous observerez qu'elle se plaignoit de grands maux de tête, &c. &c. Et je n'eus jamais l'air de soupçonner d'autre cause à sa tristesse, quoique je fusse bien persuadée que le mal étoit plus près du cœur que de la tête.

Je fus reçue à la maison avec beaucoup de bonté; ma bruyante belle-mere fut singulierement prévenante, ne doutant pas le moins du monde que je ne revinsse bien résolue à me soumettre à cette heureux sort qu'elle avoit avec tant de soin ménagé pour moi. Je ne jugeai pas à propos de la détromper, ni de lui enlever une idée qui lui faisoit tant de plaisir. J'observois avec joie que mon Céladon étoit moins empressé dans ses soins, & qu'il supportoit mes airs de hauteur & d'indifférence, beaucoup plus patiemment qu'avant mon départ. J'attribuai sa résignation aux soins de mon ami M. Bellemour. Sa mere pensoit, je crois, au contraire que le changement

de sa conduite venoit de ce qu'il ne doutoit plus de mon consentement. Un ou deux jours après mon arrivée, je reçus de M. Bellmour un billet qui m'apprenoit que Miss Brown étoit arrivée, & qui m'invitoit à l'aller voir aussitôt que j'en aurois l'occasion. Je ne négligeai pas, comme vous pouvez croire, la premiere qui se présenta. J'allai donc & je trouvai dans notre future une très-jolie fille. Ce n'est pas une beauté réguliere; mais elle a une jolie taille, & un visage très agréable. Elle ne paroissoit pas cependant à son avantage. Car la seule pensée de notre entrevue la jettoit dans une confusion extrême. Je tâchai par mes manieres de dissiper l'émotion désagréable qu'avoit pu lui causer ma présence, & de l'occuper d'idées moins fâcheuses. Après les premiers complimens, & quelques instans de conversation générale sur des sujets indifférens, nous arrivâmes par dégrés à l'objet plus important pour lequel nous étions réunis.

M. Bellmour m'assura qu'il croyoit que le peu de scrupules qui restoient à l'écuyer s'évanouiroient aussitôt qu'il seroit en

préſence de ſa chere Kitty. Il lui avoit avoué que s'il eût eu la liberté de choiſir, elle ſeule eût partagé ſa fortune & ſon cœur. Sa déférence pour ſa mere & ſon oncle lui avoit couté bien des efforts. Mais la crainte des reproches de l'un & de l'autre avoit vaincu ſa répugnance, & il étoit ſur le point d'abandonner ſa belle, projettant néanmoins de lui procurer une exiſtence proportionnée à ſon mérite & à l'attachement qu'il avoit pour elle. Je n'aſſure pas qu'il ſe ſoit exprimé poſitivement dans ces termes; mais ce fut là la ſubſtance & le réſultat de leur conférence.

Je reſtai chez M. Bellmour preſque toute la journée, & je reçus mille témoignages de reconnoiſſance de notre belle pénitente qui n'oſoit, je crois, exprimer la moitié de la joie que lui cauſoit un événement auquel elle avoit ſi peu dû s'attendre. Dieu ſait ſi réellement elle aime ou non ſon époux futur. — Il me ſembla qu'il eût été malhonnête de paroître douter qu'il ne regnât dans ſon cœur, & je regardois ce point comme convenu, quoique la choſe

me parût impossible. Qui peut au reste expliquer les goûts de certaines gens? — J'indiquai le jour pour l'entrevue des amans; puis je pris congé, très aise de voir mon projet si près de réussir, en me réjouissant d'avance de la scene qui probablement devoit bientôt arriver.

Un ou deux jours après ma premiere visite, à la grande satisfaction de ma duegne, j'engageai son aimable fils à vouloir bien m'accompagner dans une promenade de quelques heures que je voulois faire à cheval. Il obéit, sans témoigner pourtant autant de joie qu'en auroit montré, je crois, certaine autre personne si on lui eût accordé la même faveur. — Mais je vous dirai plus bas quelques mots sur celui-ci. — Finissons notre cavalcade, & les grands événemens qui l'ont suivi. Nous partîmes, mon *beau* faisant la plus parfaite figure de chasseur au renard qui jamais ait enfourché un rossinante.

Après avoir marché un mille ou deux, mon chevalier ne songeant gueres au piege dans lequel je le conduisois, — puisque nous sommes si près, dis-je, si

nous entrions chez notre amie Mitriſſ Bellmour voir comment elle ſe porte ; de tout mon cœur, dit-il, le tems eſt charmant, & ce ſeroit grand dommage de rentrer ſitôt.

Nous arrivons à la porte. Mitriſſ Bellmour paroît. — Je ne ſemble point avoir envie de deſcendre, & après quelques queſtions ſur la ſanté de ſa famille, la ſienne, &c. je lui ſouhaite le bon jour. — Miſtriſſ me prie d'arrêter un inſtant. Elle voudroit avoir mon avis ſur une affaire relativement à laquelle elle étoit ſur le point de m'écrire. — Nous entrons, — le premier objet qui frappe les regards de l'écuyer, c'eſt ſa belle maîtreſſe qui, les yeux baiſſés & le viſage couvert des couleurs de la honte, étoit à demi morte de la violente émotion qu'elle éprouvoit. — Je ne peux vous décrire la ſurpriſe de ſon amant. Il regardoit tantôt l'un, tantôt l'autre, viſiblement embarraſſé de ce qu'il avoit à faire dans ce moment important & critique. Enfin M. Bellmour vint à ſon ſecours. Allons, écuyer, permettez-moi de vous préſenter cette jeune dame qui eſt

digne du cœur que vous lui avez promis. — Confirmez de bonne grace une si juste promesse. Vous le ferez sûrement sans répugnance, si j'en juge de vos sentimens par notre derniere conversation à ce sujet.

Il le mena vers elle, & tout en se laissant conduire, l'imbécille me regardoit avec un air confus, ne sachant s'il devoit sacrifier à la fortune ou à l'amour. — Je lui fis un sourire d'approbation qui parut l'encourager. Il s'approcha d'un air gauche & décontenancé, s'appercevant bien que le tout étoit arrangé entre nous, & desirant fort, je crois, que j'eusse été bien loin. Car ma présence redoubloit l'embarras & le désagrément de sa situation. Sa belle pendant ce tems étoit si troublée par l'espoir, la crainte, la honte & mille autres sentimens qui la venoient assaillir, que si je n'avois accéléré le pas de son amant en lui souriant, comme je vous l'ai dit, je crois que sérieusement elle se seroit évanouie. Mais il la soutint, & quoique ce ne fut pas de la maniere la plus galante ni la plus gracieuse, ce fut cepen-

dant assez pour l'empêcher de tomber. Fort bien, l'ami Bellmour, dit-il alors, vous êtes un mauvais plaisant, j'ose dire. C'étoit donc pour cela que vous m'avez tant prêché depuis quelque tems, & que m'avez donné tant d'avis à ce sujet. — Je comprends à présent. Mais malgré cela je vous remercie, — & je ne veux pas tromper cette pauvre fille puisque vous dites tous que je dois lui tenir parole. — Au reste je dois dire la vérité : j'en avois toujours eu le projet, mais seulement, — ici il me jetta un autre regard. — Oh, lui dis-je, en l'interrompant, que rien de ce qui me regarde ne vous empêche de vous conduire en homme d'honneur. Je renonce bien volontiers à toutes prétentions à ce cœur qui doit être, &, je pense, est aussi tout entier, à Miss Brown. J'avoue que j'ai contribué avec le secours des amis que vous voyez à ménager cette entrevue qui sera, je crois, aussi agréable à l'un qu'à l'autre, & je ne désespere pas que lorsque vous serez une fois mariés, votre famille ne reconnoisse sans peine la

juſtice de votre conduite & le mérite de votre compagne.

Ce diſcours fut reçu de ſa part avec une eſpece de grimace de remercimens; mais ſa belle y répondit par mille expreſſions de reconnoiſſance.

Penſez-vous réellement ainſi, Miſſ s'écria-t-il, en ſe grattant la tête & agitant doucement ſon fouet. Quoi, ſi c'eſt-là votre avis, voyez-vous, j'en ai autant d'envie que perſonne & sûrement ma mere penſe qu'il eſt tems que je me marie à quelqu'un, cela eſt clair, —— & qu'importe tant à qui, pourvu que ce ſoit à une perſonne aimable & qui convienne à ma fantaiſie, —— ainſi ſoyez sûre. ——

Ouï, ouï, dis-je encore, voyant qu'il tâchoit de trouver quelque choſe d'honnête pour me conſoler de ma perte. —— Je ſuis très-contente des excuſes que vous voulez me faire, & je vous tiens quitte de tout ce que vous auriez à me dire à ce ſujet. Gardez déſormais vos compliſimens pour celle à laquelle de droit ils appartiennent; & ſoyez perſuadé que je ſuis auſſi ſatisfaite de ce changement

de nos affaires que vous pouvez le désirer.

Hé bien, mais, dit-il, voudrez-vous vous charger d'en parler à ma mere & de lui dire que cet arrangement vous plaît autant qu'à.... je veux dire, —— ajouta-t-il en hésitant, & voyant qu'il alloit dire une sottise, —— vous plaît autant qu'à. ——

Ah! autant qu'à personne lui dis-je. Oui, oui. Je m'en charge, comptez sur cela. Elle aura d'abord peut-être un peu de peine à entendre raison. Mais le tems & la réflexion l'engageront enfin à approuver ce que, malgré son mécontentement, elle ne pourra plus détruire.

Par dieu! rien de plus vrai, s'écria-t-il, enchanté de ma sagacité. Qu'elle l'approuve ou non, cela sera assez égal, puisqu'elle ne pourra l'empêcher. Ainsi, voilà ma main, dit-il, en s'avançant vers sa belle, avec un air de grande satisfaction & souriant d'un rire inepte. Allons, allons sans plus lanterner. C'est bien le diable si je ne suis pas assez vieux pour choisir moi-même; —— ainsi donc, puisque c'est votre avis à tous, je fais mon choix

& voilà qui eſt fini. Ce mouvement d'éloquence nous ayant tous ſatisfait, l'aiſance revint entre nous, l'écuyer s'aſſit auprès de ſa chere Kitty qu'il regardoit, je vous jure avec beaucoup de ſatisfaction. Elle ſembloit lui plaire merveilleuſement; & moi pauvre malheureuſe, je me trouvois délaiſſée ſans le moindre regret; — c'eſt un aveu mortifiant, j'en conviens. Mais autant vaut avouer la vérité de bonne grace, car je vous aſſure que c'eſt une vérité.

Notre premier ſoin fut enſuite de fixer le jour trois fois heureux, de choiſir le lieu, le prêtre, & ainſi du reſte. Tout cela à la grande ſatisfaction des parties fut convenu avant de nous ſéparer. Il étoit tems alors que je revinſſe à la maiſon. Mon écuyer prit à regret congé de ſa belle, lui promettant de la revoir dans la ſoirée, & remonta ſur ſon courſier. Je partis après avoir reçu de l'héroïne enchantée de mon petit roman des louanges, des remercimens & des bénédictions ſans nombre. — Jamais deux amans ne furent enſemble de meilleur accord que mon chevalier & votre amie.

Je suis sa confidente, la dépositaire de tous ses secrets. Son importante mere, pleine d'espoir de voir bientôt fixé ce qu'elle ne cesse d'appeller l'heureux jour, voit notre conduite d'un œil enchanté; elle est sûre en me voyant si changée dans mes manieres pour son fils, que ce jour ne peut être éloigné; elle triomphe dans la pensée de cette union qu'elle voit par sa prudence & ses soins si près de se conclure.

Félicitez-moi, ma chere, & croyez que j'ai presque autant de joie de me voir ainsi délivrée d'un amant que Miss Brown peut en ressentir d'avoir retrouvé le sien.

Mais, à propos d'amans; il me semble que je vous ai quelque part dans ma lettre promis de vous parler d'un certain personnage qui prend de grandes peines pour me persuader qu'il est sérieusement enrôlé dans cette soupirante milice. Je l'avois presque oublié. Mais il ne faut pas s'en étonner, j'étois trop agréablement occupée pour songer à cette bagatelle. — Cependant, comme vous me demandez toujours des détails

je vais tâcher de me rappeller ce que je voulois vous dire. Ah! je sais, —— ce n'est qu'un billet doux, ma chere: mais si tendre, si pathétique, si touchant, si, si — ah! Lucy, — si persuasif que, —— l'auriez-vous pensé? —— je n'ai pu m'empêcher de croire absolument tout ce qu'il contenoit. —— Vrai, comme j'existe. Pensez quelle doit avoir été l'éloquence irrésistible de ce style, qui, à la premiere lecture, a dissipé tout doute sur la sincérité de l'écrivain.

Il ne peut penser à retourner à la ville, au moyen de quoi, il a accepté avec un plaisir inexprimable l'invitation polie que lui a faite Sir John de passer le reste de l'été chez lui. — Mylord doit être aussi de la partie. — Cet article a été écrit avec un soupir long comme mon bras. —— Il espere avoir le bonheur de me voir dans quelques jours chez Lady Farquhar: c'est un siecle pour un amant aussi passionné que lui. —— Oh c'est indubitable, il demande en grace la permission de m'écrire ou de venir me voir chez mon pere; —— mille autres demandes de cette nature.

Il n'eſt pas tems, comme vous pouvez croire, d'accorder la derniere, d'autant que ſes offres ſeroient probablement dans ce moment aſſez mal reçues. — Je dois donc abſolument lui défendre toute viſite. Car mon pere ne manqueroit pas de trouver étrange que j'encourageaſſe un amant dans l'inſtant même où je me diſpoſe à donner ma main à un autre; il faut que le pauvre homme prenne patience. J'ai mille choſes à arranger avant de pouvoir y conſentir, il ne ſait pas combien je ſuis une perſonne occupée.

Adieu, ma chere, il faut néceſſairement que j'aille faire une viſite à L. dy Farquhar, il y a un ſiecle que je l'ai vue; j'ai bien envie de ſavoir ſi elle a revu l'un ou l'autre de nos bergers, & ſi elle a retrouvé ſon courage & ſa gaieté. Je l'eſpere ainſi, & je me plais à croire que ſon amour propre offenſé l'aura enfin emporté ſur un attachement mal placé. Elle doit être aujourd'hui convaincue qu'elle s'eſt laiſſée tromper par des eſpérances illuſoires. — Ah! Lucy, combien je la plains! ſes eſpérances, au reſte, n'avoient d'autre ſource que ſa

vanité, & la même cause aujourd'hui la punit de s'y être livrée.

LETTRE XIII.

A la même.

JE n'avois pas fait la moitié du chemin qui conduit chez Lady Farquhar, lorsque j'ai rencontré un de ses gens qui venoit en grande hâte m'apporter un billet de sa part. C'étoit pour me prier d'aller sur le champ la voir, parce qu'elle avoit mille choses à me dire.

» Ah! ma chere, me dit-elle en me voyant, combien j'étois impatientée de votre retour, que de siecles me semblent s'être écoulés depuis que je ne vous ai vue! — veniez-vous avant d'avoir reçu mon billet? je m'en flatte, en vous voyant arriver si peu de tems après l'avoir envoyé.

Je l'assurai que j'avois rencontré son domestique à moitié chemin.

Cela est aimable, ma charmante fille.

Je

Je vous pardonne votre négligence passée. Comment garder de l'humeur contre vous, quand une fois on vous revoit? — Allons, contez-moi toutes vos nouvelles? Comment va l'affaire de votre mariage? Etes-vous venue à bout de votre prétendu? Consent-il à vous abandonner? — impossible; — est-il dans la nature qu'un homme puisse renoncer à l'espoir enchanteur de vous appeller son épouse? — Ah, ma chere, le vôtre en ce cas doit être réellement aussi stupide, aussi grossier, que vous me l'avez peint.

Je fus enchantée de la trouver si gaie & je répondis en grand détail à toutes ses questions. Elle me fit compliment de me trouver si heureusement délivrée de l'amant qui m'avoit donné tant d'embarras, & me félicita de ce qu'un autre plus convenable en avoit si agréablement pris la place.

» Votre nouveau berger, ma chere, » continua-t-elle, étoit hier ici, sans » doute dans l'espoir d'y voir l'aimable » tyran qui s'est emparé de son cœur. » Pauvre homme! comme il fut mé-

» content ! mais je ne veux pas vous » répéter toutes les lamentations qu'il » ne ceſſa de faire, en ſe voyant trompé » dans ſon eſpoir. Rien de plus triſte, » ni de plus touchant. — Mylord étoit » avec lui. » — Elle ajouta ceci d'un ton différent, & avec un air particulier. » — Ah, Miſſ Beaumont, je ſuis une » ſinguliere créature. — Je ſais que je » ſuis capricieuſe. — N'avez-vous jamais » eu de moi cette idée? Dites-moi ſin- » cérement, ma chere, ne remarquez- » vous pas cette foibleſſe en mon carac- » tere? Ah! Mylord n'en eſt que trop » perſuadé. — Ne fûtes-vous pas frappée » de ſa froideur chez Sir John? — Mais » je ne peux le blâmer. Je conviens que » j'avois été pour lui cruelle, — bi- » zarre peut-être. Mais un amant n'eût- » il pas dû ſupporter cela & même beau- » coup plus ſans ſe donner à ce ſujet » tous ces petits airs? — Ah, ma » chere, nous ne nous conviendrons » jamais. Tout aimable qu'il eſt, il a » des défauts que je ne peux lui par- » donner. Je n'oſe encourager les eſpé- » rances d'un homme qui m'a déja fait

» voir combien il eſt peu capable de » ſupporter & d'excuſer des foibleſſes » dont les plus parfaites de notre ſexe » ne ſont pas exemptes. —— Comme » ami, je ferai toujours cas de ſa per- » ſonne & de ſa ſociété. —— Mais dans » la vérité il ne doit pas eſpérer davan- » tage, j'ai conſulté mon cœur. —— Je » trouve que nous ne ſommes pas faits » pour nous rendre mutuellement heu- » reux, —— & je l'en ai aſſuré ; —— » j'ai bien fait ſans doute de mettre fin » à des deſirs inutiles ; j'avoue qu'il eſt » aimable ; il a pluſieurs bonnes qua- » lités, mais je n'oſe confier à ſes ſoins » le dépôt de ma liberté. — Il doit ſe » contenter de mon eſtime & de mon » amitié ; c'eſt tout ce que je peux lui » accorder. »

Imaginez, Lucy, quel fut mon étonnement à ce diſcours. Quel tour artificieux Myladi a ſu donner à ſon aventure ! n'admirez-vous pas ſon heureuſe adreſſe ? Elle ſavoit qu'elle m'avoit donné lieu de croire que Mylord étoit ſon amant déclaré, elle-même ſans doute le croyoit alors. Que devois-je donc penſer en ne

voyant plus rien qui pût soutenir cette opinion? « Mais Myladi lui avoit défendu » de nourrir des desirs inutiles. — Elle » ne pouvoit, elle ne devoit pas les » encourager. — Ami, soit: & sur ce » pied il seroit toujours bien reçu à son » petit Eden. — Mais il ne devoit plus » être question de l'amant. » J'avoue que dans cette occasion son esprit me plut. Il est vrai que le mien l'avoit prévenue, mais je me gardai d'en rien faire voir. Je témoignai la plus grande attention, & je parus toute étonnée de sa cruauté. — J'avois bien observé, lui dis-je, la froideur dont elle se plaignoit & l'air indifférent & mystérieux que Mylord avoit pris dans ce moment. Mais je ne pensois gueres qu'elle dût l'en punir si sévérement.

Ah, ma chere Miss Beaumont, il faut que cela soit ainsi. C'est une résolution nécessaire, qu'il apprenne à supporter son sort. — Je ne peux rien changer à ma décision, quelque chose que mon cœur me dise en sa faveur.

Elle laissa alors ce sujet, pour quelqu'autre moins intéressant, & me surprit

beaucoup par la tournure singuliere qu'elle donnoit à cette affaire désagréable. Elle ne douta pas un moment que je ne l'envisageasse sous le point de vue qu'elle me la présentoit, & j'avois trop de complaisance pour la détromper. Je parus bien persuadée que Mylord devoit être au désespoir : & voyant qu'elle ne se soucioit pas de s'étendre plus longtems sur cette matiere, je cessai aussi de lui en parler. —— Mais ne croyez pas que Myladi fût réellement aussi tranquille qu'elle vouloit le paroître. —— Rien moins que cela, ma chere. Je voyois sans peine que le titre d'ami ne la dédommageoit pas de celui d'amant. En vain elle tâchoit de paroître légere & gaie comme à son ordinaire, c'étoit une vivacité contrainte. Quelques soupirs mal contenus s'échappoient de tems en tems, malgré ses efforts, & trahissoient son émotion intérieure.

Comme je devois passer la journée avec elle, nous commençâmes une longue promenade dans la campagne, entrant comme à notre ordinaire dans toutes les chaumieres qui se trouvoient sur notre

chemin. A la porte d'une de ces habitations champêtres, nous apperçumes une foule de payſans empreſſés. Les uns entroient ; d'autres eſſayoient vainement d'en faire autant. Cela excita notre curioſité, & nous voulûmes ſavoir à l'inſtant la cauſe de cet attroupement extraordinaire. Nous étant approchées pour nous en informer, nous trouvâmes qu'il avoit pour cauſe l'arrivée d'un prédicateur *methodiſte* qui dans ce moment occupoit ce ruſtique auditoire. C'en fut aſſez pour Myladi : c'étoit un ſpectacle nouveau. Elle voulut abſolument l'entendre. Elle deſiroit depuis long-tems de rencontrer un de ces prédicateurs ſinguliers dont elle avoit tant entendu parler. Elle n'avoit jamais pu trouver à Londres le tems de ſatisfaire ſa curioſité. » Vou» drois-je la ſuivre ? Oh ! de tout mon » cœur, lui dis-je, s'il eſt poſſible d'en» trer. Non que je me ſoucie beaucoup » d'entendre ſon ſermon ; mais j'aurai » grand plaiſir à vous accompagner ; » ainſi tâchons d'engager quelqu'un de » ces braves gens à nous procurer une » place avant que le bon homme ait

» fini ſon diſcours. » Nous prîmes ce parti & fûmes bientôt conduites à la premiere place, c'eſt-à-dire, en face de l'orateur. Bien des gens n'auroient pu s'empêcher de rire en voyant l'étrange figure qu'il faiſoit, monté ſur un baril pour être mieux vu des auditeurs, & celle que faiſoient les auditeurs eux-mêmes, qui pour la plûpart ſoupiroient & gémiſſoient d'une maniere lamentable, quoique le diſcours, du moins pour moi, fût à peu près inintelligible. Mais j'ai trop de vénération pour la religion pour me conduire indécemment dans un lieu conſacré à ſon ſervice. Je reſpectai l'intention de l'aſſemblée, & je m'aſſis avec autant de gravité que le prédicateur lui-même eût pu m'en demander. Ainſi fit Myladi. Je n'étois pas ſans inquiétude ſur ſon compte, craignant qu'elle ne fût tentée de tenir une conduite différente, d'autant que nous n'étions convenues de rien avant d'entrer. Mais ma frayeur fut ſuperflue : elle fut un vrai modele d'attention. Je fus en peu de tems fatiguée ou du moins contente de la portion de ſermon que nous avions entendue, &

désirai céder la place à ceux qui sollicitoient à la porte le moyen d'entrer. J'en dis tout bas un mot à mon amie, qui me pria de rester un peu plus long-tems, elle alloit sortir tout à l'heure; je composai donc encore mon visage pendant une ou deux phrases. *Tout à l'heure* vint & Myladi resta sur son siége. Je touchai son coude avec le mien, croyant que cet avis suffiroit, mais je me trompai: elle étoit immobile.

Mais sûrement, lui dis-je, vous ne vous proposez pas de rester jusqu'à ce qu'il ait fini, — comme je ne vois point de liaison dans son discours, je crains qu'il n'en trouve jamais la fin. — Pour l'amour de Dieu, sortons; j'étouffe de chaleur, — je ne saurois y tenir plus long-tems.

Je la déterminai enfin après plusieurs instances. Nous traversâmes la foule avec beaucoup de peine & nous gagnâmes la porte. J'eus un plaisir inexprimable à respirer l'air frais tout à mon aise.

Hé bien, lui dis-je, Myladi s'est-elle fort amusée? Le prédicateur a t'il répondu à vos espérances? Vous êtes sans doute

très-édifiée de ce que vous avez entendu ? l'orateur a réellement parlé comme—— comme, que dirai-je, Lady Farquhar ? Aidez-moi à trouver une comparaiſon convenable.

Quoi, ma chere, me dit elle —comme un chrétien ; c'eſt la comparaiſon la plus juſte que je puiſſe trouver ; & tout de ſuite, elle me fit l'éloge du prédicateur & de la harangue. Elle n'approuvoit pas, il eſt vrai, ſes ſoupirs & ſes gémiſſemens, mais il avoit dit des choſes fort ſages, & nous avoit donné de bons avis.

En avouant une partie de ce qu'elle me diſoit, je lui fis remarquer cependant que l'ignorance ridicule de cet homme le rendoit beaucoup plus propre au rôle d'auditeur qu'à celui de prédicateur ; & comme elle inſiſtoit ſur la ſagacité avec laquelle il nous avoit repriſes de nos défauts ; hé qu'y a t'il donc en cela, lui dis-je, d'extraordinaire ? Pardonnez-moi, ſi j'oſe ſuppoſer que vous n'êtes pas un ange parfait & véritable, mais que vous êtes comme tous les foibles mortels un compoſé de

bonnes & de mauvaises qualités. Un *beau*, sans doute, seroit d'un avis bien différent, mais comme je ne suis qu'une belle vous me permettrez de vous dire la vérité.

Myladi trouva que je prêchois à merveille, & m'assura que s'il me prenoit fantaisie de devenir *quaker* je ferois parmi notre sexe des conversions nombreuses. Ses éloges furent reçus en riant. Je lui promis de prêcher contre toutes les modes qui séyent mal aux femmes, & je finis par lui dire que si le texte qui défend aux femmes de vaines parures, doit être pris à la lettre, celui qui leur défend de prêcher en public mérite au moins le même privilége.

Mais c'est assez vous parler de prédication. Si vous n'avez pas aussi bonne opinion que Myladi de mes talens pour cette profession, comptez du moins sur ma sincérité, quand je vous assure de ma tendre amitié.

LETTRE XIV.

A la même.

C'EN eſt fait, ma chere ; nos deux amans ſont déſormais un couple d'époux heureux & reſpectables. —— Un billet que je reçus de Miſtriſſ Belmour m'informa de ce grand événement. J'avois promis à notre futur de faire à madame ſa mere la premiere ouverture de cette importante affaire. Il ne manqua pas de prier qu'on me rappellât ma promeſſe, parce qu'il deſiroit fort de voir ce pas fait : après beaucoup de réflexions ſur la maniere, le tems & le lieu convenables à cette découverte, je me déterminai enfin à attendre juſqu'à une viſite que ma belle-mere devoit faire chez Miſtriſſ Bellmour. Je m'arrêtai à cette idée parce que je l'avois ſouvent entendue depuis quelque tems parler de ce projet. Il fut donc réſolu que dans cette viſite,

après lui avoir donné le tems de respirer un peu, & de faire toutes ses questions sur le voisinage, les enfans, la basse-cour, &c. &c. le couple tremblant comme pour faire un changement de scene, entreroit en se tenant par la main comme *les enfans dans le bois*, & tombant sur ses genoux imploreroit le pardon de ses fautes & promettroit de n'y plus retomber.

Après avoir écrit un billet aux deux époux, pour les informer de mon plan, mon premier soin fut d'arranger la partie projettée; je n'y eus pas grande peine, étant désormais dans la plus haute faveur à cause de mon prochain mariage. Je dis le matin d'un air aisé & indifférent que le tems étoit serain & qu'il me sembloit qu'une promenade chez Mistriss Bellmour seroit agréable par un si beau jour. On donna ordre en conséquence que la voiture fût à la porte immédiatement après le dîner. Au moment indiqué, nous partîmes. —— Mille craintes en route, mille frayeurs suivant l'usage. —— Mais qu'étoit-ce que tout cela en comparaison de la scene qui

ſuivit bientôt après? Lucy je ne l'oublierai jamais; & cependant quelque profondément qu'elle ſoit imprimée dans ma mémoire, je ne ſaurois vous peindre la fureur, la rage, & l'indignation, qui s'emparerent à la fois de cette mere ſurpriſe & déſolée. —— Impoſſible, ma chere. Mais procédons par ordre.

N'ayant heureuſement eſſuyé aucuns de ces épouvantables accidens auxquels nous autres gens qui voyageons dans un bon caroſſe ſommes ſujets, nous arrivâmes chez Miſtriſſ Bellmour qui nous reçut comme à ſon ordinaire avec beaucoup d'égards. Je voyois bien que la bonne créature étoit tremblante en penſant à ce qui alloit arriver; & je crois qu'elle eût ſouhaité de tout ſon cœur que la ſcene ſe fût paſſée dans toute autre maiſon que la ſienne. On imputa ſa confuſion au reſpect, à la timidité, & en conſéquence on la lui pardonna facilement.

Après les queſtions ordinaires; comment ſe porte telle perſonne? comment va telle autre? la porte s'ouvrit, & l'on vit entrer l'écuyer & ſa compagne, ainſi que j'en avois donné l'ordre. Ils tomberent

aux genoux de la bonne dame, & lui demanderent sa bénédiction.

Ici, ma chere, vous me pardonnerez si je laisse aussi tomber ma plume. —— Toute description, comme je vous l'ai dit, seroit infiniment au-dessous de la ridicule figure que faisoient en ce moment ces trois personnages.

L'étonnement qui saisit la mere à la vue de son cher fils dans cette posture & pour un tel sujet, lui ôta pendant quelque tems la force de parler. Elle sembloit étouffer faute de pouvoir s'exprimer. —— Les jeunes pécheurs, comme je vous ai dit, avoient fait leur discours, & devoient rester à leurs places jusqu'à ce que la sentence fût prononcée. Pour moi, je craignis réellement qu'ils ne fussent tous changés en statues. La surprise comme vous savez a quelquefois produit des effets très-extraordinaires; & celle-ci, vous en conviendrez, étoit aussi soudaine qu'on en peut desirer. Oserai-je vous avouer, Lucy, que je jouissois un peu de cette scene ridicule? Elle ne pouvoit avoir de conséquence bien fâcheuse, & qu'étoit-ce après tout que la perte de

quelques mille livres ſterlings comparée à l'acquiſition d'une bonne femme, d'une femme qui convenoit ſi parfaitement au goût de l'aimable écuyer.

La bombe enfin creva, & l'éclat fut terrible.

Hors d'ici toi *ſerpent*, (1) cria-t-elle à la pauvre petite tremblante mariée; — ſans doute par alluſion au premier des tentateurs. — La penſée étoit grande & ſublime, & je vous aſſure qu'elle nous frappa tous en même tems. — Et vous, Monſieur, dit-elle à ſon fils, qui tout ſurpris de l'épithete n'en concevoit pas la ſignification, & n'ayant jamais lu ſans doute le poëme ſublime d'où elle avoit tiré cette noble injure, étoit ſur le point de rire de ce choix ſingulier d'expreſſion, — & vous, Monſieur, comment oſez vous dans une pareille occaſion paroître en ma préſence? — Vous excuſer, — vous pardonner? Sortez avec votre miſérable complice, & ne repa-

(1) Out of my ſight, thou ſerpent. —
Milt. Par. Loſt. book 10.

roiſſez jamais devant moi que vous ne m'ayez prouvé que toute cette odieuſe hiſtoire n'eſt qu'un ſonge. Vous pardonner vraiement ! —— abominable impudence ! avez-vous bien eu la ſottiſe de l'eſpérer ? Cependant, après ce qui s'eſt paſſé puis-je m'étonner de rien ? Imbécille, fou que vous êtes, ame ignoble & baſſe, ſortez, vous dis-je, & de votre vie ne vous préſentez à mes yeux. —— Et quant à vous, Miſſ, qui ſans doute avez joué le principal rôle de cette farce ridicule, votre pere vengera ſur vous mon injure, ou, j'en fais le ſerment, jamais le même toît ne nous réunira l'un & l'autre. Elle s'enfuit, diſant ces mots, & ſortant de la chambre les yeux étincelans de colere, de vengeance & d'indignation, elle me laiſſa revenir, comme je pus, à la maiſon.

Pouvez-vous vous peindre notre figure dans ce moment ? Nous voyez-vous tous, ma chere Lucy, incertains pendant quelque tems ſi nous devions rire ou pleurer. Le vol d'une mouche en auroit décidé.

Miſſ —— Pardon ; c'eſt la mariée que

je veux dire, verſoit un torrent de larmes; &, ſans doute, alloit nous faire mille réflexions touchantes & pathétiques, ſi ſon chevalier, probablement bien-aiſe de voir que déſormais le plus fort de l'orage étoit paſſé, ne l'eût priſe gaiement par la main en lui diſant: allons, allons, Kitty, ne penſez pas à elle. Pourquoi donc pleurer? Eh quel diable nous font la colere & les cris? Je m'en ſoucie comme de cela. Si nous ne pouvons vivre avec elle, nous vivrons ſans elle: ce qui, ſelon moi, ſera beaucoup plus commode & plus agréable. — Serpent, dit-elle; ah ouï ſerpent, qui diable a fourré cette idée dans ſa ſage tête? Elle étoit bien embarraſſée pour trouver un mot inſultant quand elle a choiſi celui-ci: mais ſechez vos pleurs & ne penſez plus à cela, je vous en aimerai mieux, vous dis-je, ne fût-ce que par eſprit de contradiction. — Serpent! en vérité — pour moi j'aurois dédaigné à ſa place d'avoir recours à une baſſe injure.

Cet échantillon de ſon éloquence produiſit ſon effet non-ſeulement ſur ſa jolie

compagne, mais auſſi ſur le reſte des auditeurs en voyant le perſonnage principal ſe ſoumettre au ſort avec tant d'héroïſme ; nous nous mîmes bientôt à cauſer, & nous tachâmes d'oublier, ou du moins de mépriſer des maux auxquels nous ne pouvions remédier. Vous auriez étouffé de rire, ma chere Lucy, ſi vous euſſiez vu notre héros ſe promenant à grands pas d'un coin de la chambre à l'autre. Il répéta cinquante fois ſarpant, mais voyez donc ſarpant, car vous obſerverez qu'il prononçoit ce mot ainſi que je l'écris. Il ne pouvoit digérer l'amertume de cette expreſſion. Pour moi, je n'eus de ma vie autant de peine à tenir mon ſérieux. Je n'oſois regarder Miſtriſſ Belmour, qui ſans doute étoit auſſi embaraſſée que moi.

On apporta alors le thé ; car ma belle-mere s'en étoit allée ſans l'attendre, & nous fûmes tous au bout d'une demie-heure auſſi contens que ſi tout avoit réuſſi ſelon nos vœux. Le nouveau couple doit partir dans un ou deux jours pour une maiſon que le marié a ſur une de ſes terres à environ vingt milles d'ici

& où, comme l'observa très-sagement l'écuyer, il vivroit parfaitement bien sans elle puisqu'ils ne doivent pas vivre avec elle. — J'aime cette philosophie. Elle le conduira doucement & sans peine au travers des écueils dont est parsemée la route de la vie. — Quelques personnes peut-être lui donneroient le nom d'insensibilité, hé qu'importe? Ne lui sert-elle pas au même usage que la sagesse? & du moins, pour l'acquérir, il ne lui en aura couté ni soins, ni efforts.

La jeune femme a dû écrire sur le champ à son pere. Nous n'avons point à craindre de celui-ci aucun des discours injurieux. Il a lieu d'être satisfait & reconnoissant, quelque soit l'humeur de quelqu'autres personnes.

Je commençai lorsqu'il fut tems de partir à ressentir quelques émotions désagréables. Ce qui les causoit n'étoit pas tant le regret de quitter ma société que l'idée de la réception qui m'attendoit à la maison. J'étois sûre que ma chere belle-mere feroit tout son possible pour irriter contre moi son cher M. Beaumont. Il étoit naturel qu'elle le fît,

n'ayant perſonne autre ſur qui venger l'affront qu'elle croit avoir reçu. Se voir ainſi jouée, trompée, abuſée! —— ah! Lucy, que n'avois-je pas à craindre de ſon reſſentiment? Mon pere, il eſt vrai, n'avoit jamais eu fort à cœur le projet qu'elle avoit conçu; & ce qu'il m'avoit dit à ce ſujet étoit bien moins dicté par aucun intérêt qu'il prît à ce mariage que par le deſir de plaire à ſa femme & d'acheter par-là la paix & le repos. Je m'en apperçus dès l'origine. Mais puiſqu'il m'avoit une fois ſacrifiée au caprice de la bonne dame, ne renouvelleroit-il pas le même ſacrifice quand l'occaſion s'en préſenteroit? Ah! ma chere, je n'oſe eſpérer le contraire. La paix lui eſt chere autant que jamais, & s'il veut l'acheter il lui faudra payer le prix qu'elle en demandera, ou il ne trouvera chez lui que fureur & diſcorde.

En rentrant à la maiſon j'ai monté ſur le champ à mon appartement; & comme on ne m'a point avertie pour ſouper, je ne ſuis point deſcendue de la ſoirée. —— J'ai ſonné Sally. — L'effroi étoit peint ſur ſon viſage, & s'exprimoit dans

ſes diſcours ſans ſuite. Tous les domeſtiques avoient été grondés : mon pere lui même n'avoit pas été épargné. Jamais pareil tapage n'avoit fait retentir la maiſon. —— J'ai voulu ſavoir quelques particularités. Il m'a été impoſſible de rien apprendre de ſatisfaiſant. J'ai renvoyé cette fille & je me ſuis miſe à vous écrire ce long recit. Permettez, puiſqu'il eſt fini, que je vous ſouhaite le bon-ſoir. Il eſt preſque minuit, je vais tâcher de perdre dans les bras du ſommeil le ſouvenir de cette journée ſi pleinement & ſi triſtement remplie. Puiſſent mes ſonges m'occuper de plus agréables idées !

LETTRE XV.

A la même.

SI juſqu'à préſent, ma chere Lucy, ma ſituation fut déſagréable, elle eſt aujourd'hui véritablement inſupportable. Mais qu'ai-je beſoin de m'étendre ſur ce

ſujet? Vous n'aurez par de peine à croire que j'eſſuye toutes les mortifications qu'il eſt au pouvoir de mon enragée belle-mere de me procurer.

Mon pere, quoiqu'il ſoit rarement à la maiſon, & que, lorſqu'il y eſt, il m'adreſſe fort peu la parole, ou à ce ſujet, ou à tout autre, laiſſe ſon aimable compagne m'en entretenir auſſi longtems & auſſi ſouvent qu'elle en a l'envie. Vous devinerez ſi cela arrive fréquemment. —— Le matin, à midi & le ſoir, ma chere. Elle eſt infatigable dans tout ce qu'elle entreprend. —— Mais je vous ai déja parlé de ſon caractere & vous devez le connoître.

Hé bien, ma chere, êtes-vous curieuſe de ſavoir où j'en ſuis avec mon nouvel amant, depuis que je ſuis ſi heureuſement débaraſſée de l'ancien? —— Je ne devrois pas vous faire cette queſtion; ou du moins je ſuppoſe la réponſe. — Sachez donc que j'ai l'honneur de recevoir régulierement une épitre par jour. L'amour, Lucy, eſt un ſujet inépuiſable, & les répétitions dans ſes écrits ne ſont pas regardées comme un

défaut ; au contraire. Il eſt heureux vraiment qu'il ait ce privilege, car une correſpondance de ce genre deviendroit bientôt un ouvrage aſſez difficile. Sur quelle autre matiere peut-on écrire ſans ceſſe, & ſans ceſſe la même choſe, ſans devenir inſipide & monotone ? On peut en amour ſe répéter pendant des ſiecles, ſans jamais craindre d'ennuyer ſon lecteur. — Du moins, juſqu'à préſent, l'ai-je ainſi éprouvé.

Il implore depuis long-tems la permiſſion de venir voir mon pere. Je n'ai plus, ſelon lui, de prétexte pour lui refuſer cette grace.

Que me conſeilleriez-vous de faire, Lucy ? Cet homme eſt, je crois, véritablement bon & honnête, ſi je dois croire ce qu'il dit, (& vous ſavez ſi je ſuis aſſez groſſiere pour douter de ſa ſincérité) il ſera encore meilleur mari qu'amant. — Nous ſerons un heureux couple ! — Il ſeroit ridicule, n'eſt-il pas vrai, de rejetter une ſemblable eſpérance. Pour moi plus j'y penſe, plus je me crois impardonnable de m'y refuſer. — Ce ſeroit une vraie folie. — Hé bien donc

ſuppoſons qu'il obtienne ſa demande, & que je lui permette de faire cette viſite tant déſirée? —— Je ſerai fatiguée & importunée à l'excès ſi je n'y conſens pas: autant vaut le faire de bonne grace; —— *c'eſt un parti pris*, comme dit le proverbe. Ainſi, mon bon M. Davers, préparez quand vous voudrez votre harangue. Ce n'eſt pas ce me ſemble le flatter beaucoup, que de penſer que je jouirai ſous ſa protection au moins d'autant de bonheur que j'en goûte à préſent; & le changement, vous le ſavez, eſt un argument de grand poids auprès d'une femme; ainſi, comme je vous l'ai dit, c'eſt un parti pris.

Ah, ma chere, j'oubliois de vous dire que Mylord m'a auſſi aſſurée dans le billet le plus galant qu'on ait jamais écrit, qu'il étoit mon très-dévoué ſerviteur; il n'a pas à la vérité, demandé comme ſon ami la permiſſion de venir voir mon pere, & j'y ai vraiment regret: car j'euſſe trouvé très-joli de les voir arriver enſemble en ſe tenant par la main. Cependant il s'annonce pour être dans l'état le plus déplorable, à moins que

je

je ne le rappelle à l'espoir & à la vie par un de ces sourires enchanteurs dont le souvenir, non plus que celui de mes yeux brillans & dangereux, ne sort jamais de sa pensée, le poursuit dans son sommeil, & ne le quitte ni le jour, ni la nuit.

C'est réellement une situation fâcheuse; & je ne vois pas trop ce que je peux faire pour lui. Ce seroit grand dommage qu'un Lord si beau, si jeune, à la fleur de ses jours, vît trancher une si belle vie par la cruauté d'un cœur endurci. — Cela est tout-à-fait touchant, ma chere, & je ne doute point que vous n'ayez plus d'une fois recours à votre mouchoir en lisant cette lamentable histoire. Cependant quelque triste que cela soit, il faut que cela soit ainsi. — Car malheureusement je n'ai qu'un cœur; — c'est un grand défaut, soit dit en passant, & dans le fait nous autres anges, déesses, divinité, &c. &c. nous devrions en avoir chacune au moins une demi-douzaine, — & je crains que déjà ce cœur ne soit plus à ma disposition. Mylord doit donc se soumettre avec patience & résignation aux ordres de l'amour. —

Il ne ſera pas le premier qui ait péri, victime infortunée du pouvoir de la beauté, & croyons, pour l'honneur de cette beauté, qu'il ne ſera pas non plus le dernier. Cela eſt dur ; j'en conviens. Mais telle eſt la loi du deſtin. Je profiterai cependant de la premiere occaſion pour le congédier tout-à-fait de mon ſervice. —— Peut-être n'eſt-il pas trop tard, —— qui ſait s'il ne pourra pas encore trouver la paix à l'aide de la liberté ? L'amour, m'ont dit de bonnes autorités, ne peut ſubſiſter long-tems ſans eſpoir. Je dois bien vite lui ôter toute eſpérance & ce ſera le meilleur moyen de le guérir de cette paſſion inutile.

Vous avouerez, Lucy, qu'il faut avoir l'ame bonne & compatiſſante pour prendre la choſe ſi ſérieuſement. Il m'admireroit ſans doute une fois plus, s'il avoit connoiſſance de cette pitié généreuſe.

Adieu, ma chere Lucy, outre deux ou trois autres viſites que j'ai à faire, il faut néceſſairement que j'aille aſſurer de mon reſpect Lady Farquhar. Elle a grande raiſon de ſuſpecter la chaleur de

cette amitié dans laquelle elle avoit la bonté de trouver tant de charmes. Je ne l'ai pas vue depuis quinze jours. Ce seroit un siécle pour des amans ; & c'est au moins un demi-siecle pour des amies aussi tendres que nous sommes convenues de l'être.

Ecrivez-moi bientôt, je vous prie, pour m'aider à fournir à la conversation de nos voisins de campagne ; mandez-moi ce que vous dites, ce que vous faites dans ce monde brillant où vous avez encore quelque tems à passer. N'importe quoi ? Tout sera bon pourvu qu'il vienne de Londres, ce sera une vraie charité, & vous me tirerez d'un grand embarras. — Voyez combien je suis à plaindre ! ne vous ai-je pas dit que j'avois des visites de cérémonie à faire, & rien au monde vous semble t'il plus ennuyeux ?

LETTRE XVI.

A la même.

PRÉPAREZ-VOUS, ma chere, à lire une lettre qui ne vous fera aucun plaisir, & qui au reste ne vous causera aucune surprise. Car à quoi devois-je m'attendre? ne devois je pas présumer que mon tyran se feroit une régle de me refuser la premiere grace que je demanderois; sur-tout si elle étoit de quelque importance. Il est ridicule de n'avoir pas prévu la maniere dont seroit reçu mon aimable Davers. — Ah! Lucy, je n'ai plus la force de traiter ce sujet avec indifférence. Il devient trop sérieux pour le repos de mon cœur. — Ses propositions quoique nobles, désintéressées, généreuses, ont été rejettées, — ouï, mon amie, rejettées sans qu'on ait daigné donner une raison de cet inexplicable procédé. — Mais comment eût-on pu donner une

raiſon de ce qu'on faiſoit ſans motif?

J'ai reçu ordre de mon pere, — oüi ma chere, de mon pere lui-même, d'abandonner toutes penſées d'un homme que jamais il ne pouvoit ni devoit approuver. — Penſez, — penſez ce que j'ai ſouffert en entendant ce cruel & déraiſonnable commandement. — Toutes mes inſtances furent inutiles, — quelque fût ſon propre penchant, il n'étoit pas libre de changer cette réſolution terrible. Sa vile & vindicative compagne s'étoit aſſurée de ce point. — Pouvois-je en douter? — Grand Dieu! ſi mon bonheur dépend d'elle, qu'ai-je à eſpérer? — Je ſuis perſuadée que pendant toute ſa vie ſa principale & plus chere occupation ſera de travailler à mon malheur. Je dois donc de mon côté travailler à renverſer ſes meſures. — Je ſerai peut-être, il eſt vrai, embarrée pour en trouver les moyens. — Cependant il s'en préſente un, j'en conviens, par lequel je pourrois facilement déconcerter tous ſes projets, — & l'on n'a pas manqué de me preſſer de l'employer, — il dépend de moi, ſans doute. Mais puis-je

penſer à faire une telle démarche ? — Ma fortune en ce cas n'eſt-elle pas anéantie ? N'eſt-elle pas abſolument au pouvoir de mon pere ? & quoique j'aie droit d'en eſpérer une très conſidérable, ne ſuis-je pas sûre de la perdre en diſpoſant de ma main contre ſa volonté ? — Non, ma chere, mon amour propre ne me permet pas d'écouter un inſtant un deſſein de cette nature. Le trop aimable Davers en me faiſant cette demande qu'il ſollicite avec la plus ſéduiſante éloquence me donne l'exemple d'un généreux déſintéreſſement. — Ne dois-je donc pas le ſuivre ? Dois-je en conſentant à ſa propoſition l'expoſer au mécontentement de ſa famille & de ſes amis ? Non, Lucy, je peux être malheureuſe ; mais je ne ſerai jamais injuſte. Je dois prendre patience, ou du moins tâcher d'acquérir cette vertu qui m'eſt ſi néceſſaire. Le tems, les événemens amèneront peut-être quelque heureux changement dans nos affaires. J'aime à nourrir cette douce eſpérance. Elle ſeule fait ma conſolation à laquelle ajoutent encore les lettres de mon amant (que je me permettrai, s'il vous plaît, de

recevoir, en dépit de la vigilance de mon aimable Duegne). Ah, Lucy ! si vous les voyiez ces lettres si tendres & si persuasives, vous avoueriez avec moi qu'aucun homme ne posséda jamais au même dégré l'art d'écrire avec grace & facilité ; — son style est si doux & si délicat ! ses sentimens sur chaque sujet sont si justes & si nobles ! — bon Dieu, — penser qu'un homme si accompli de toutes manieres, dont la naissance, la fortune, les qualités personnelles, dont tout est sans reproche, a pu être rejetté ! — Mais il connoît ma situation. Il sait quel esprit gouverne notre maison, & voit assez qu'aucun motif plausible n'a dicté ce refus inspiré seulement par la haine & la vengeance.

A présent un mot ou deux sur Lady Farquhar, ce que j'ai à vous en dire vous surprendra sans doute. Cependant quand on connoît la tournure extraordinaire de son esprit, il est assez naturel de s'attendre aux nouvelles fantaisies qui de tems en tems s'emparent de sa tête. L'amour de la variété semble être la passion dominante de Myladi, —

elle eſt à la recherche du bonheur, & le but de ſes vœux n'eſt pas facile à rencontrer. Dieu ſait ſi enfin elle l'a trouvé, mais du moins elle en eſt perſuadée. C'eſt beaucoup, direz-vous, & j'en conviens. Eh ! qu'importeroit l'erreur ſi l'illuſion étoit durable ?

J'allai pour la voir avant hier matin. Mais concevez quel fut mon étonnement lorſqu'étant entrée dans ſon cabinet de toilette, je l'apperçus aſſiſe devant une table ſur laquelle étoit une douzaine de livres d'une groſſeur énorme & de la plus formidable figure. Elle parut un peu déconcertée de ma préſence, mais elle reprit bientôt ſon aiſance ordinaire.

Comment ſe porte ma méchante amie, dit-elle en me prenant la main ? Pourquoi donc ai-je été ſi long-tems privée de votre aimable compagnie ? — Mais vous avez ſans doute été occupée de mille amuſemens plus agréables que ceux qu'eût pu vous offrir ma petite ſolitude. — Cependant allons, mon amour, je ne veux pas vous la rendre encore moins agréable en vous grondant ; quoiqu'en vérité vous méritiez bien quelques petits

reproches. —— Comment va notre charmant Davers ? C'eſt lui, ſans doute, qui s'emparant de votre ſociété, m'a dérobé tous ces inſtans qui m'euſſent été ſi chers. — Mais de quelque prix que ſoit votre cœur, il le mérite, c'eſt un amant aimable & j'eſpere qu'il ſera conſtant.

Cette partie du diſcours de Myladi, fut prononcée avec un air de tendreſſe particulier. Au reſte je pourrois m'être trompée ſur l'objet de ce ſentiment.

Après avoir tâché d'excuſer ma négligence apparente, je lui dis : puis-je vous demander le ſujet de vos méditations, Lady Farquhar ? Vous ſemblez bien enfoncée dans l'étude. Ces livres, ſi j'en juge par leur grave apparence, ne traitent certainement pas de bagatelles, j'imagine que vous ne vous propoſez pas de lire en entier ces vaſtes recueils de ſageſſe *in-folio*. La ſeule idée d'une telle entrepriſe ſuffiroit pour donner des vapeurs. Permettez, de grace, que j'en reporte à leurs places au moins une demi-douzaine. Jamais ils ne furent faits

pour être déplacés par la main d'une jolie femme.

Et cependant, dit-elle, en m'interrompant, ils traitent de matieres dans lesquelles nous autres femmes sommes aussi réellement intéressées que le sexe plus sage auquel vous les croyez spécialement destinés.

Impossible, m'écriai-je! mais voyons, satisfaites ma curiosité. Lisez-moi quelques-unes de ces vénérables pages. Il est sûr que pour moi j'ignore en entier les importantes choses qu'elles contiennent.

J'espere que non, reprit-elle, avec un sourire obligeant: j'espere que mon aimable amie n'a pas été sur ces objets aussi indifférente, que j'avoue à ma honte l'avoir été. Non, ma chere, vous n'ignorez point, j'ose le dire, la matiere importante que traitent ces livres, quoique peut-être vous ne soyiez gueres plus que moi en état de les comprendre en entier.

Vous avez, lui dis-je, prodigieusement excité ma curiosité par cette sérieuse préface. Je vous prie, ma chere Lady

Farquhar, satisfaites-la promptement ou je ne sais ce qui en pourra arriver; — parlant ainsi, je m'approchai pour voir à quelle classe de philosophes ils appartenoient. — Mais jugez quelle fut ma surprise, de trouver la Bible entourée des Whi... , des Wes... & autres prédicateurs quakers ou méthodistes. Je vous l'avoue: je ne savois plus trop que dire ni que faire. Je craignois que la raillerie ne fût plus de saison, & pourtant j'avois bien envie de donner une libre carriere à ma gaieté.

Est-il possible, pensai-je, que ce pauvre Here que nous entendîmes il y a quelque tems, ait opéré ce changement merveilleux? Jamais sûrement un si misérable orateur n'aura produit un effet si extraordinaire. — Mais elle ne me parle pas sérieusement, — probablement elle est occupée à ranger sa bibliothéque, & elle ne veut que se divertir de ma surprise. Cependant comment tous ces sermoneurs méthodistes se trouvent-ils ici? Ce sont certainement de nouveaux venus, — il faut que ce soit quelque nouvelle emplette.

Hé bien, ma chere, me dit-elle, voyant que j'étois embaraſſée pour continuer la converſation, ne vous ai-je pas bien dit qu'ils traitoient de grands intérêts?

Celui-ci, dis-je, en déſignant la Bible eſt infiniment intéreſſant pour tout le monde. Mais quant aux autres, j'avoue que je ne les vois pas du même œil. Je ne peux dire que j'aie étudié ces auteurs; mais leurs caracteres & leurs principes ne me ſont pas inconnus. Mais par quel haſard ſont-ils ici? Quelle recommandation leur a procuré l'honneur d'entrer dans votre bibliothéque? J'avoue qu'il me ſemble que les rayons en devroient être garnis de livres plus utiles, & ſurtout plus intelligibles.

Ah, ma chere, dit-elle, je vois que malgré votre rare intelligence vous êtes comme preſque tout le genre humain gouvernée par des préjugés inintelligibles, mon amie. — Mais des myſteres ne doivent-ils pas l'être? — Cependant ne ſoyez pas allarmée: je ne ſuis pas encore devenue méthodiſte. — Je dis *allarmée*; parce que ſans doute vous regarderiez cela comme un grand mal-

heur. Quoique je n'aye pas peut-être autant de préventions contre ces gens si ridiculisés que j'en avois autrefois, je condamne pourtant plusieurs choses qu'ils approuvent, — je ne veux point de soupirs, ni de gémissemens. — Si je devois quelque jour faire partie de cette secte, je vous convaincrois, Miss Beaumont, que le méthodisme n'est pas incompatible avec l'élégance, & avec mille agrémens que vous croyez sans doute qu'il faudroit absolument renoncer. — Avouez, ma belle, dit-elle, en me prenant la main avec beaucoup de douceur, que c'est bien moins quelque erreur dans leur système qui vous donne d'eux de si fâcheuses idées, que la sévérité de leur morale & l'austérité de la vie qu'ils prescrivent; — j'ose juger de vous, ma chere, par ce que j'étois moi-même. Quand vous verrez dans mes vêtemens ou dans mes manieres quelque changement ridicule de cette espece, alors raillez-moi sans pitié. Je le mériterai, sans doute; mais, croyez-moi: toute convaincue que je suis, peut-être, que la vie d'une jolie femme peut bien n'être

pas celle d'une chrétienne, je suis cependant loin d'approuver les écarts où cette doctrine a conduit bien des gens de cette secte.

Hé bien, Lucy, que pensez-vous de mon amie, n'agueres si brillante & si gaye; ne partagez-vous pas mon étonnement? Pour moi je l'avoue : je ne serois point surprise de la voir un jour à la tête d'une nouvelle secte. Son imagination vive & mobile lui ouvrira sans doute quelque route non frayée. Si une fois elle commence à être dévote, croyez-en ma parole, nous verrons quelque merveilleux événement. — Son esprit n'aura pas de repos qu'elle n'ait devancé tous ceux qui ont marché avant elle dans cette route mystérieuse.

Adieu, ma chere, je vous laisse faire quelques réflexions sur cette aimable & singuliere femme. Elle a vraiment mille qualités charmantes. Mais il faut avouer qu'elle a presque autant de caprices & de fantaisies qui feront un obstacle éternel à cette intimité vraie, à cette confiance sans bornes, si désirables en amitié & dont je jouis si délicieusement avec ma

chere Lucy, de qui je suis pour la vie la sincere & reconnoissante amie.

LETTRE XVII.

A la même.

JE l'ai revu, ma chere, je me suis encore trouvé avec l'aimable Davers. Qui pourroit apprécier & compter les graces sans nombre de son esprit & de sa personne? Son ami étoit avec lui; & malgré mon indifférence & même mon air d'humeur, il m'a fatiguée à la mort de toutes ses protestations d'amour & de fidélité. Mais je devrois vous dire où a eu lieu cette entrevue; car vous supposez sans doute que c'est chez Lady Farquhar; non, ma chere, pour cette fois vous êtes dans l'erreur. Ce n'étoit point là, en vérité: — où donc? demanderez-vous, — chez M. Bellmour; — M. Bellmour, allez-vous dire, j'ignorais que vos chevaliers connussent cette maison. — Il est vrai, ma chere. Mais chaque

chose a son commencement. — Vous penserez peut-être que M. Bellmour n'auroit pas à ses hôtes une grande obligation de leur visite, si l'on en examinoit scrupuleusement les motifs. Je le crois comme vous. Cependant quelques raisons qui aient pu les engager à venir voir ces aimables gens, quand une fois ils les connoîtront, ils les estimeront autant pour eux-mêmes, qu'ils le font à présent à cause de leur amie. — Je devine assez bien votre malice, comme vous voyez. Si Mylord n'eût pas été de la partie, j'aurois passé la journée la plus agréable; mais ses soins empressés, les complimens & sa conduite m'ont donné mille frayeurs de voir finir cette amitié qui jusqu'à présent a existé entre Davers & lui. Il n'avoit pas sujet, il est vrai, de regarder celui-ci comme son rival. Mais l'impatience que je lui témoignois fut suffisante pour jetter entr'eux de la froideur. J'étois singulierement tourmentée, & je ne désirois rien tant qu'une occasion de le prier de cesser des soins que j'étois bien résolue à ne jamais encourager. Le lendemain il m'écrivit une

lettre pleine des plus magnifiques déclarations, me suppliant de lui permettre de venir voir mon pere, & ne doutant pas que sa demande ne fût approuvée de ma famille. — En cela, je pense que Mylord ne se trompe pas, — car mes parens sachant mon cœur engagé à un autre ne demanderoient pas mieux que de profiter de ce moyen de faire mon malheur.

Pour éviter l'embarras dans lequel cette visite me jetteroit probablement, je lui ai écrit en l'assurant qu'elle seroit fort inutile, que je ne consentirois jamais à le regarder autrement que comme ami, qu'à ce titre sa société me seroit toujours chere, & ainsi du reste. — J'ai reçu ce matin une réponse à ce billet doux, remplie de lamentations & de réflexions touchantes sur la maligne influence de son étoile qui l'a destiné à un sort si triste & si cruel. — Mais, ce qui m'a plu davantage que tous ces discours que je regardois comme de simples propos d'usage, c'est qu'il me promet que, quelque chose que puisse lui couter le silence sur un sujet si cher à son cœur amoureux, il ne me rappellera jamais le

ſouvenir d'une paſſion qui a le malheur de me déplaire. Il tâchera en ma préſence de contraindre ſes ſoupirs & de cacher ſon émotion, puiſque ce n'eſt qu'à ce prix qu'il peut eſpérer de jouir quelquefois du bonheur de me voir. Quelque froid que ſoit le titre d'ami, comparé à celui auquel il avoit oſé aſpirer, il eſſayera de s'en contenter. — Il fait enſuite quelques obſervations ſur le ſort de ſon heureux ami; puis après m'avoir encore aſſurée qu'il ne m'importunera plus d'un amour conçu ſous de mauvais auſpices, & m'avoir ſouhaité avec l'homme de mon choix tout le bonheur qu'on peut trouver en ce monde, il prend le titre de mon ami, puiſque je ne veux pas lui permettre un nom plus doux. Me voilà donc encore, ma chere, délivrée d'un de mes embarras. Si Mylord eût été moins complaiſant, j'aurois pu me trouver dans une alternative déſagréable, il n'eſt certainement pas un parti à rejetter par ceux qui ne conſiderent en fait de mariage d'autre objet que l'intérêt; & ce n'eût pas été là d'ailleurs le ſeul motif de mes parens pour l'agréer.

Car mon averſion pour lui, comme je vous l'ai dit, auroit ſuffi ſeule pour lui procurer leur conſentement & leur approbation. Mais, graces au ciel, mes craintes à ce ſujet ſont diſſipées ; & je ne m'occupe plus qu'à chercher quelque circonſtance favorable aux deſirs de mon aimable Davers. C'eſt-là, mon amie, que ſe réuniſſent toutes mes penſées, que ſe concentrent tous mes deſirs. C'eſt de lui ſeul que dépendent déſormais le malheur ou la félicité de ma vie. — Hélas ! non, ce n'eſt pas de lui qu'ils dépendent : & plût au ciel que cela fût ! je ſerois bientôt au comble de mes vœux. — Oui, je le ſais ; il voleroit avec tranſport pour me délivrer de ma ſituation actuelle ſi je voulois ſeulement conſentir à ſes ſollicitations répétées. Mais mon amie, je ne le peux ; je ne le dois pas : je n'oſe payer de ce prix ſes offres généreuſes. — Que penſeroient de moi ſes amis, ſa famille ? En vérité, ſi j'entrevoyois une poſſibilité de me reconcilier un jour avec mon pere, je ne ſais preſque ce que n'obtiendroit pas de moi ſon irréſiſtible éloquence. — Mais quant à cela je ſuis

sûre qu'il n'y a pas même une ombre d'espoir. — Non, ma chere, tant que vivra ma mortelle ennemie, il sera ridicule d'espérer qu'on pût me pardonner cette démarche, toute à la mode qu'elle est. Cette derniere circonstance seroit, je crois, de peu de poids auprès de la vindicative Dame. Oh comme elle s'étendroit alors sur le chapitre de la désobéissance ! quel vaste champ pour ses importans & sages discours ! quand ce ne seroit que pour ne lui pas donner cette satisfaction, je ne voudrois pas commettre ce crime. — Il est vrai qu'elle devroit avoir épuisé déjà toute son éloquence à ce sujet. Son fils lui a fourni à cet égard une aussi belle occasion qu'on en puisse désirer. Mais elle a un fonds d'esprit & de sagesse qui se renouvelle sans cesse ; & quelques merveilleuses choses qu'elle nous ait déja débitées sur cette matiere, elle seroit probablement en état d'en trouver encore à dire une ou deux fois autant.

J'allois oublier de vous gronder, Lucie, pour ne m'avoir pas obéi ; ne vous avois-je pas prié de m'envoyer quelques petites

nouvelles, quelques anecdotes du monde où vous vivez? Si vous pouviez vous former une idée des fadaises auxquelles nous sommes réduits, nous autres pauvres gens de la campagne pour remplir nos conversations de l'après-midi, vous auriez accueilli ma priere avec plus d'intérêt. Mais tout cela vous est étranger, Vous avez en abondance des sujets de conversation. Bals, spectacles, ranelagh, Wauxhall & mille autres objets vous occupent, sans parler de la médisance & de la chronique scandaleuse qu'à peine nous connoissons. Imaginez un peu, je vous prie, ce que deviendroit un cercle de belles & même de beaux, privé de tous ces secours; il me semble voir les pauvres créatures tristement assises, l'éventail à la main, se regardant en silence, & cherchant en vain des yeux quelqu'un qui veuille bien le rompre. — Ne seroit-ce pas là, ma chere, le tableau de la moitié des visites de la ville? Jugez donc quel doit être notre sort à la campagne où nous n'avons jamais de pareilles ressources. Véritablement, si vous saviez ce que je souffre dans ces momens de

baillement & d'ennui, vous vous feriez un plaisir de recueillir pour moi quelques fragmens de votre superflu. — N'importe de quelle espece ; vieux ou nouveau, triste ou gai, tout est bon. Tout, pourvu que nous n'en ayons pas entendu parler cent fois auparavant, nous semblera *nouvelle*, & sera pris comme une marque d'amitié par votre amie :

MARIA.

LETTRE XVIII.

A la même.

NE commencez-vous point, ma chere, à trouver ma correspondance assez ennuyeuse? n'avez-vous pas quelque envie de bailler lorsqu'on vous apporte mes lettres? Allons; avouez que je ne me trompe pas dans ma conjecture, & que vous y trouvez peu d'agrément & de variété, que la seule vue du redoutable paquet suffit pour vous donner des vapeurs. Si

vous aviez pu deviner les bornes étroites de mon esprit, vous ne m'auriez pas tant pressée de vous écrire assidument. De bonne foi, ma chere, je suis fâchée de vous avoir ainsi trompée dans votre attente. Mais aucun plaisir en ce monde répond-il jamais à vos flatteuses espérances? Vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous. Pourquoi en croire la partialité qui vous a jettée dans cette mépriſe? Vous m'avez attribué mille bonnes qualités auxquelles je n'avois pas la moindre prétention, & vous avez entr'autres choſes ſuppoſé que je ſerois une correſpondante très amuſante. Combien de fois je vous ai aſſurée du contraire. — Conſidérez, vous diſois-je, que je vais quitter le théâtre brillant de la vie. Je vais m'enſévelir dans le fond de l'inſipide & monotone campagne. Quelle matiere y puis-je trouver digne d'exercer ma plume, ou d'amuſer mon amie? Il n'y arrive plus de ces touchantes aventures ſi fréquentes au tems de nos bons ayeux. Nous ne rencontrons point en nos champs de ces chevaliers errans, de ces princeſſes éplorées, de ces châteaux enchantés, de ces

nains, de ces géants, dont les malheurs ou les exploits fourniſſoient à nos heureux ancêtres une abondante matiere à de merveilleux récits. Les tems ſont bien changés, ma chere, nous pouvons tranquillement errer dans nos bois & dans nos prairies ſans craindre qu'aucun chevalier diſcourtois vienne troubler nos promenades ſolitaires.

Je vous ai dit tout cela pour vous préparer à l'ennui dont je prévoyois que je ſerois la cauſe. Mais vous vous êtes obſtinée. Il faut que je vous écrive; il faut que ce ſoit longuement & en détail. Vous voyez l'effet de ma complaiſance; que cet accident, ma chere, vous ſerve de leçon pour l'avenir, & ſouvenez-vous qu'on peut être une compagne aimable, vive & même ſpirituelle & pourtant être en même tems un fort ennuyeux écrivain.

Hé bien, ma chere, terminerai-je à préſent ma lettre avec une belle révérence, en vous aſſurant que ſuis votre très-humble ſervante? ou voulez-vous que je vous diſe encore quelque choſe de Lady Farquhar & de mes autres amis de la campagne?

—— Continuez

— Continuez, je vous prie, allez vous me dire. Puisqu'il faut que je paie le port, au moins faut-il que j'aie quelque chose pour mon argent, & des pauvretés valent encore mieux que rien.

Oh bien, mon économe amie, à cette condition je peux vous satisfaire. Vous aurez la quantité, je vous le promets, pourvu que vous ne soyiez pas difficile sur la qualité. Voyons par où commencerai-je, ah! par Mylady, sans doute. — Cela est dans l'ordre. Les hommes attendront; c'est leur lot.

Ne vous ai-je pas dit ce qui devoit arriver, Lucie? elle avoit, comme vous savez, le projet de me convaincre que sa nouvelle religion n'étoit pas incompatible avec son élégance & sa vivacité ordinaires. — Ah! ma chere, elle ne connoissoit pas comme moi la société dans laquelle elle s'étoit engagée. Je la trouvai l'autre jour si changée dans tout son extérieur, si différente dans son habillement & dans ses manieres, que réellement elle ne ressembloit plus le moins du monde à cette femme naguères si vive & si enjouée. J'ai été

étonnée de trouver un tel changement produit en si peu de tems. Il ne s'est pas écoulé plus d'un mois ou six semaines depuis sa premiere connoissance avec ce merveilleux prédicateur.

Elle avoit ce jour là un chapeau de paille tout nud qui couvroit entierement ses beaux cheveux. Sa robe, suivant l'usage des Quakers, n'avoit plus sa garniture ordinaire : point de manchettes : en un mot point d'ornemens d'aucune espece.

Vous croyez bien que j'eus de la peine à cacher ma surprise. Elle s'en apperçut à l'instant, & me dit en souriant : » Allons, ma méchante amie, dites-moi » librement votre façon de penser. Je suis » préparée à toutes vos plaisanteries, » & je vous les pardonnerai volontiers. » Cependant je ne désespere pas de vous » convaincre un jour que j'ai raison, » quelque ridicule que puisse vous paroître aujourd'hui ma conduite. » Elle me fit alors un long sermon sur la folie des modes actuelles, sur la vanité de la toilette, m'indiquant sans façon les parties de la mienne qu'elle croyoit répréhensibles. Elle me supplia avec beaucoup

de ferveur, quoiqu'avec un ton aimable & doux, de quitter des ornemens absolument incompatibles avec le véritable esprit du christianisme. — Je lui rappellai doucement ce qu'elle m'avoit dit autrefois à ce sujet. Elle secoua la tête & sourit en me disant : » ah, ma chere Maria, j'ignorois en ce tems les vérités célestes que je connois aujourd'hui. J'étois aveugle alors, & je ne savois rien de ce que cependant il m'importoit tant de savoir. Mais mes yeux se sont ouverts. Je vois avec confusion mes erreurs passées, & je me réjouis de ce que le ciel a bien voulu ne pas me laisser plus long-tems dans cette dangereuse & coupable ignorance. »

Comme il me sembla que notre conversation n'avoit pas l'air de devenir fort gaie, & ne me souciant pas de disputer sur une matiere dans laquelle son zele ardent & nouveau l'eût sûrement empêchée d'entendre raison, quand j'aurois été en état de la lui parler; je me levai, & lui présentant sa guittare qui se trouvoit sur la table, je la priai de me chanter cette jolie chanson dont j'avois été si

charmée la derniere fois que je l'avois vue, & qui depuis ce tems ne m'étoit pas sortie de l'esprit.

Elle prit l'instrument avec beaucoup de douceur. Mais au lieu de la pauvre chanson que je lui demandois, elle entonna un hymne. Oh pour le coup, pensai-je, ma chere Lady, s'il en est ainsi, c'est absolument fait de vous. Je fus néanmoins très-contente. Car sa voix est enchantereſſe, & l'air qu'elle avoit choisi l'étoit encore plus s'il est possible. Si jamais quelque chose peut opérer ma conversion & m'amener à penser comme elle, ce sera le pouvoir de cette incomparable voix. Elle est sonore, harmonieuse & douce au-delà de toute expression.

Le thé vint mettre fin à mes raviſſemens. Pour augmenter ma surprise avant de le commencer, elle fit avec l'air d'une supérieure de couvent une courte priere *ex abrupto* comme par maniere de benedicite; & le thé finissant fut suivi de la même cérémonie.

Après quelques momens de conversation sur le nouveau sujet favori de ses pensées, je pris congé d'elle; ce ne fut

pas sans être bien pressée de sa part de lui promettre d'aller encore une fois avec elle entendre son guide spirituel qui a fixé sa résidence en un village voisin du petit Eden de Myladi. — J'admire la sagacité de cet homme. Il sait choisir son poste, & camper à son avantage.

J'ai tout à fait oublié de demander à Myladi si Mylord D. étoit venu depuis peu lui présenter son respect. J'espere que non; je donnerois tout au monde pour être témoin de leur premiere entrevue. Une pareille révolution ne peut manquer d'occasionner une scene curieuse & divertissante.

Le nom de Mylord me fait souvenir d'un de ses amis dont vous m'avez, quelquefois entendu parler avec une espèce d'approbation. Auriez-vous envie de savoir ce qu'il devient, ou comment il tâche de s'amuser & de passer son tems dans nos tristes campagnes? Hé bien, ma chere, puisque vous voulez le savoir, il est encore ici, & sa principale occupation, comme son plus grand plaisir, est, je crois, d'écrire à une de vos amies, & d'aller voir M. Bellmour quand

il fait que cette amie doit être chez lui. — Il n'y a pas dans cette vie beaucoup de variété, vous en conviendrez. Il ne paroît pas cependant fatigué ni mécontent de sa situation. Il me disoit au contraire la derniere fois que j'ai eu le plaisir, (Lucie, autant vaut être sincere, & avouer que c'est le seul plaisir dont je jouisse & que je desire) il me disoit donc la derniere fois que j'ai eu *le plaisir* de le voir, qu'il étoit le plus malheureux des hommes. Je fus surprise, comme vous pouvez le croire, de cette déclaration inattendue, & avec l'air étonné, je lui en demandai l'explication. Il craignit, me dit-il, qu'une affaire importune ne l'obligeât de me quitter pendant huit ou dix jours. Il ne savoit encore, il est vrai, s'il iroit ou non, quoiqu'il fût bien sûr que sa présence étoit nécessaire. — Je ne vous conte cela, Lucie, que pour faire voir que la campagne a encore des charmes aux yeux de quelques personnes. Vous voyez qu'il ne peut soutenir la pensée de la quitter. Je conviens qu'elle est très-agréable en cette saison, jamais du moins elle ne me

parut l'être autant. Cela eſt étrange, n'eſt-ce pas?

Savez-vous que j'ai grand ſujet de croire que ma vigilante duegne complotte quelque mauvais coup? Dieu ſait ce que ce peut être: je ne peux le deviner. Mais écoutez les motifs de ma conjecture.

Ma femme-de-chambre qui n'avoit jamais été très-bien avec ma belle-mere eſt devenue ſa favorite. Je l'ai trouvé pluſieurs fois dans la chambre de madame quand j'y ſuis entrée ſans y être attendue. Cela m'eſt depuis quelque-tems arrivé ſi ſouvent que je n'ai pu m'empêcher d'y faire attention. Je conviens que ce pouvoit être un effet du hazard. Cette fille ne m'a jamais donné lieu de la ſoupçonner d'aucune mauvaiſe intention. C'eſt par elle que j'ai reçu toutes les lettres de M. Davers, ainſi que les deux ou trois que Mylord m'a écrites; & elle m'a toujours paru bien aiſe d'avoir une occaſion de m'obliger & de me rendre quelques petits ſervices de cette eſpece. — Tout cela eſt vrai, mais cependant pourquoi cette liaiſon intime

avec mon ennemie jurée? je ne vois pas heureusement ce qu'elles peuvent me faire ni l'une, ni l'autre, ni comment ma belle-mere pourroit employer cette fille pour me nuire, supposé qu'elle en eût l'envie, & qu'elle eût corrompu sa fidélité. Elle n'ignore point, sans doute, que je suis en relation avec Davers; mais comme je ne demande plus le consentement de ma famille à ce sujet, cela lui est indifférent, ou peut-être ne demanderoit-elle pas mieux que je fisse un *voyage en Ecosse* pour avoir un beau prétexte de déclamer contre moi dans tout l'univers. Je sais bien que ce seroit-là son bonheur, & ma fortune elle-même à laquelle probablement il me faudroit dire un éternel adieu, seroit peut-être moins agréable à ses yeux. Je ne doute point qu'en ce cas elle n'obligeât mon pere à transférer tout mon bien ainsi que le sien à sa digne famille. — Au reste je peux me tromper, je le répéte, quoiqu'il soit assez naturel de soupçonner le pire d'une personne aussi capable de mal faire.

Adieu, croyez-moi pour toujours votre amie. M. B.

LETTRE XIX.

A la même.

IL m'eſt impoſſible, ma chere amie, abſolument impoſſible de vous rendre compte de mon inconcevable malheur, de ce poids terrible d'affliction dont je ſuis pour jamais accablée. Je me perds d'étonnement & de confuſion, lorſque je me rappelle cette horrible ſcene, cette ſcene inexplicable. — Une ſcene, ma Lucy, ſi malheureuſe, ſi extraordinaire, que le ſeul ſouvenir m'agite encore de mille frayeurs! — C'eſt un myſtere, un ſonge. J'ai peine à en croire mes ſens, — & pourtant je ne ſuis que trop sûre qu'elle m'a conduite à la plus miſérable condition où jamais mortel malheureux ait été réduit. — Je voudrois, Lucy, pouvoir épancher dans votre cœur compatiſſant toute la douleur dont le mien eſt inondé; mais par où commencer cet affreux recit? où trouverai-je des expreſ-

ſions pour vous peindre ma miſére ? Il n'y a point de langue, ô mon amie, qui puiſſe vous exprimer tout ce que je ſouffre. Je veux pourtant après avoir ainſi allarmé votre tendreſſe eſſayer de vous rendre cette ſcene de douleur.

Vous rappellez-vous, Lucy, — car il y a un ſiecle de cela, — que je vous ai parlé d'un projet qu'avoit M. Davers d'aller paſſer huit ou dix jours à Londres ? hélas ! mon amie, je vous dis auſſi combien il étoit affligé de me quitter, même pour ce peu de tems, — & à préſent. — Mais continuons cette triſte hiſtoire, ah ouï bien triſte, ſans interrompre mon recit par les réflexions fâcheuſes qui malgré moi viennent troubler mon eſprit & interrompre ma narration ; ouï, ma Lucy, s'éloigner pour quelques jours, étoit à ſes yeux une affliction inſupportable.

Le moment de ſon départ approchant, il m'écrivit quelques lignes par leſquelles de la maniere la plus tendre & la plus engageante, il me ſupplioit de lui accorder une entrevue à la maiſon, parce qu'il avoit mille choſes à me dire avant de me quitter. Chez Miſtriſſ

Bellmour, disoit-il, notre conversation étoit toujours gênée par des témoins. Il vouloit me parler en particulier. Ce qu'il avoit à me dire étoit trop important pour pouvoir être confié au papier. Enfin, ma chere, il me pressoit avec tant d'instance, & je voyois si peu d'inconvénient à le satisfaire, que je consentis à l'admettre le soir dans mon appartement lorsque tout le monde seroit retiré. Je fus obligée de confier ce dessein à ma femme-de-chambre, parce qu'il étoit impossible de l'exécuter à son insçu. Je lui donnai en conséquence les instructions nécessaires.

Cette entrevue devoit avoir lieu le mardi suivant. — Ah jamais tant que durera ma vie, je ne penserai sans horreur à cette fatale journée.

Elle arriva, mon amie, — j'attendis, comme je l'avois promis, pour recevoir le plus aimable des hommes. Il fut enfin conduit par Sally dans mon appartement. Je lui trouvai un air pensif extraordinaire, & je remarquai dans ses manieres je ne sais quoi de gêné & d'embarrassé que je ne lui avois jamais vu.

Cela me frappa quoiqu'il tachât de montrer son aisance & sa tendresse accoutumées. J'imputai ce sérieux au chagrin que lui causoit, comme il me l'avoit dit souvent, la pensée de notre séparation. Il étoit naturel d'y donner cette explication flatteuse ; & le ciel m'est témoin que je ne peux encore en imaginer une autre cause. Nous étions à peine assis depuis quelques minutes, lorsque j'entendis quelqu'un marcher du côté de ma porte. Le bruit s'approchoit & je reconnus la maniere de marcher de mon pere, ce qui me glaça d'effroi & de surprise, d'autant que depuis plusieurs mois il n'avoit pas mis le pied dans ma chambre ; que pouvois-je penser ? Je n'osois laisser paroître M. Davers. Quelque innocente que fût notre entrevue, je concevois qu'elle seroit interprétée de la maniere la plus défavorable. Je n'avois pas le tems de réfléchir. Empressée de savoir ce que me vouloit mon pere à cette heure, lui que j'avois vu le soir même à souper, je priai sur le champ M. Davers de passer dans mon cabinet, pour y attendre que je me

fusse éclaircie & que je fusse en état de reprendre notre conversation. A présent, Lucy, figurez-vous, si vous le pouvez, quels furent mon étonnement & ma terreur, lorsqu'au moment où j'ouvrois la porte à mon pere, j'entendis dans le fatal cabinet le cliquetis de deux épées & dans le même instant j'en vis sortir M. Davers avec des regards — ah, mon amie, je n'oublirai jamais ces regards expressifs, — c'étoit la rage, le désespoir & l'indignation qu'ils exprimoient. Il étoit suivi par Mylord D. qui étoit tout sanglant & qui n'eut que la force de gagner une chaise placée près de la porte sur laquelle il tomba mort, à ce que je crus alors.

Lucy, — la plume me tombe des mains. La mémoire de cet aspect révoltant est trop pénible à mon ame effrayée, & je ne pourrai jamais supporter ce souvenir sans une terreur inexprimable.

Le bruit allarma sur le champ toute la maison, dans l'instant la chambre fut remplie de monde. Ma belle-mere entra suivie de tous les domestiques. La confusion étoit extrême: je n'en fus pas long-

tems le témoin. Accablée de ce choc imprévu, & ne pouvant rien concevoir à l'horrible scene qui venoit de se passer, je m'évanouis. Dieu sait comment elle finit ou quelle en fut la cause. Pour moi, Lucy, je suis encore à présent aussi embarassée que vous pour le comprendre. Lorsque je revins à moi je me trouvai transportée dans un autre appartement, n'ayant pas une créature auprès de moi quoique dans une situation si fâcheuse.

Je dois avoir resté long-tems privée de sentiment : car il étoit presque jour lorsque je revins à la vie & aux souffrances ; je mourois d'inquiétude, tremblante d'apprendre, & cependant impatiente de savoir les particularités de cette étrange, de cette épouvantable aventure. Je sonnai dans l'espoir, du moins, que quelque domestique viendroit à mon secours. Mais je sonnai en vain : aucun n'avoit la permission de répondre à mes ordres. Je restai dans cet état déplorable sans voir qui que ce fût, jusqu'à ce qu'il se fût écoulé plusieurs heures depuis le tems ordinaire du déjeuner. Enfin

un domestique m'apporte un billet. Je le prends d'une main tremblante. Mon cœur palpitoit, agité de mille frayeurs. — C'étoit l'écriture de mon pere ; mais, grands Dieux ! jugez, Lucy, de ce que je dûs éprouver en lisant ces mots.

» Sors à l'instant de ma maison opprobre de ton sexe & de ton malheureux pere, — n'essaie pas de me voir, — je ne veux rien entendre, il est impossible de justifier une conduite aussi infâme, — de ce moment je vous renonce. Je suis déterminé sans retour à vous abandonner à la misere & au malheur que vous avez si bien mérités. — Ne soyez pas désormais assez hardie pour m'appeller votre pere. Je rejette ce titre pour toujours. Quittez sur le champ cette maison. Vous enverrez chercher vos effets lorsque vous serez partie, & comptez que ce sera la derniere faveur que vous recevrez jamais de l'irrité & justement irréconciliable.

C. Beaumont.

Je restai pendant quelques momens sans mouvement. Puis tout à coup fondant en larmes je m'écriai : — C'en est donc fait & j'ai tout perdu. — Si les pleurs ne fussent venues à mon secours, je me serois encore évanouie. — O ! mon amie, n'avez-vous pas pitié de moi ? Car malgré ce cruel arrêt, je le sais, Lucy, vous me croirez innocente. — Oui certes, & Dieu m'en est témoin, innocente même en pensée ; ne sachant encore de quoi je suis accusée, ignorant encore comment a pu arriver cette scene fatale qui m'a perdu pour toujours.

Hélas, me disois-je, où est actuellement mon aimable Davers ? Pourquoi m'a-t-il ainsi délaissée ? Me croit-il donc aussi coupable ? Ah, Lucy, jamais je n'oublierai ses regards, — ces yeux qui jadis exprimoient tant de douceur ! mon amie, je suis déchirée d'inquiétude à ce sujet : qui me dira qu'il est sûreté ? Que n'ai-je pas à craindre quand je pense à l'état où j'ai laissé ce vilain Lord D. ? Je me meurs de tant de craintes & de tourmens. — Bon Dieu que deviendrai-je ? — Je ne sais plus, ni ce que je vous

ai dit, ni comment continuer cet affreux récit.

Je relus cette terrible sentence, — cette sentence qui me déclaroit à la fois non-seulement orpheline, Lucy, mais coupable. Je pleurois & lisois tour à tour & trouvois impossible d'obéir à cet ordre cruel. Où pouvois-je fuir? Qui voudroit recevoir une proscrite comme moi lorsque mon propre pere, lorsque le protecteur naturel que la Providence m'avoit donné, celui qui devoit me défendre des maux que j'avois à craindre, m'abandonnoit lui-même à la honte & la misere?

Je passai quelques heures de cette maniere sans pouvoir prendre aucune résolution. Enfin je me déterminai à faire un effort pour voir ce pere qui me traitoit si cruellement, & pour apprendre s'il étoit possible la cause de mon infortune. Sûrement, disois-je, il ne me refusera pas cette legere consolation. Il me dira du moins de quoi il m'accuse, de quoi il me soupçonne.

Je me levois dans ce dessein pour exécuter ma résolution, lorsqu'il m'arriva un message de la part de ma belle-

mere. — Ah merite t'elle le tendre nom de mere? — Sa femme de chambre venoit me demander pourquoi je n'obéissois pas aux ordres que j'avois reçus. J'aurois voulu questionner cette fille sur ces particularités intéressantes que je désirois si ardemment de savoir : mais je la trouvai entierement dévouée à son aimable maîtresse. — Elle eut cependant la complaisance de m'assurer que toute tentative pour voir quelqu'un de la maison seroit absolument inutile.

» Et soyez sûre, Miss, ajouta la » cruelle misérable, qu'on ne peut s'é- » tonner de la colere de votre papa, en » considérant ce qui s'est passé. Mais je » ne dis rien ; je ne suis qu'une domes- » tique ; cependant je vois bien que » c'est une fort vilaine affaire. Pour moi » je n'aurois jamais cru cela de vous. » Mais je vois qu'il ne faut pas juger des » gens sur la mine, & désormais je ne » me fierai plus à personne. «

Ah ! m'écriai-je, les larmes ruisselant de mes yeux, il est inutile en effet d'espérer qu'on me rende justice, puisqu'on permet à une pareille créature de m'in-

sulter ainsi. — Je suis donc tombée bien bas. Bon Dieu ! comment ai-je mérité cette affliction extrême ? — Mais tâchons de la supporter comme il me convient. Mon innocence sera ma consolation. La crainte n'est faite que pour le coupable. Qu'ai-je donc à appréhender, moi qui ignore même de quoi je suis accusée. Le méchant ne triomphera pas toujours ; & le juste ciel n'abandonnera peut-être pas tout-à-fait l'innocent, Oui, je l'espere, je serai justifiée ; je serai lavée de cette abominable calomnie.

Ces réflexions consolantes me rendirent un peu de tranquillité, & avec un cœur plein d'amertume, je commençai à me préparer à quitter cette maison qui me devenoit étrangere. Concevez, mon amie, quelle fut mon émotion dans ce moment terrible. En quel lieu, près de qui pouvois-je aller chercher un azile?

Après mille réflexions aussi tristes qu'inutiles, je me décidai à aller passer quelques jours chez Lady Farquhar d'où je pourrois écrire à ma chere tante dont je regrettois bien vivement alors la demeure hospitaliere.

Hélas ! disois-je en m'occupant de mes tristes préparatifs, pourquoi, ma généreuse protectrice, ma respectable amie, pourquoi ai-je eu la foiblesse de quitter votre maison ? Puis-je me flatter que vous voudrez bien encore y recevoir la pauvre, la délaissée, l'injuriée Maria ? Ses larmes, ses prieres, pourront-elles toucher votre cœur & daignerez-vous la protéger encore? Voudrez-vous avec votre douceur ordinaire écouter la voix de la vérité, & fermer l'oreille aux préventions injustes qui ont aveuglé tout le reste de ma famille?

Oui, je l'espere : le ciel dans sa bonté m'a conservé votre amitié entiere. Je trouverai près de vous, j'ose le croire, une retraite heureuse & paisible. Fuyons-y donc & hâtons-nous de quitter le lieu fatal. Ah combien en effet il a été fatal pour moi !

Ayant ainsi arrêté ma résolution & pris un peu de courage, je me levai pour commencer mon petit voyage. Mais lorsque je me trouvai sur l'escalier, lorsque je pensai que j'allois pour toujours quitter mon pere; ce pere, aujourd'hui si cruel,

que j'avois vu dans mon enfance indulgent & tendre & qui, j'en étois persuadée, seroit tel encore sans les nouveaux nœuds qu'il avoit formés, je fus prête à succomber sous le poids de ma douleur. Je trouvai qu'il étoit encore bien cher à mon cœur ulcéré. Mes réflexions sur sa cruauté se changerent en pitié pour lui. J'oubliai mes malheurs & je donnai des larmes au sien.

Hélas ! ne savais-je pas que sa vie n'étoit qu'une suite continuelle de contradictions ? — Son sort n'étoit-il pas devenu insupportable par la personne même qu'il avoit choisie sans doute pour augmenter sa félicité ? — N'étoit-ce pas elle au contraire qui détruisoit la paix de ses jours ? n'avoit-il pas perdu sans retour ce bonheur domestique dont autrefois il avoit joui ? Je soupirai de la situation dans laquelle je le laissois : je le plaignis sincerement de tout ce qu'il devoit soufrir. Car étoit-il possible qu'il ne sentît pas les maux de sa fille ? Supposé même que je fusse coupable, comme il devoit le penser, n'étoit-ce pas une raison de plus pour aggraver ses

peines ? occupée de toutes ces idées & tendrement émue pour mon pere, j'eus une peine incroyable à quitter cette maison de laquelle pourtant je venois d'être si cruellement, si injustement chassée.

Accablée de fatigue, & l'ame déchirée par les plus tristes pensées, j'arrivai chez Lady Farquhar. — Imaginez quel fut mon étonnement, lorsqu'en entrant, je la trouvai au milieu de la plus étrange assemblée que vous ayez jamais vue réunie. Son joli sallon Lucy, étoit devenu une chapelle, & étoit consacré à ce prédicateur miraculeux dont je vous ai si souvent parlé. Il prêchoit dans ce moment même & déclamoit avec beaucoup de force contre les pompes & les vanités de ce monde, qui avoit si mal-à-propos négligé de lui procurer une subsistance meilleure & plus facile. Comme le domestique, sans me rien dire de ce que j'allois voir, m'introduisit tout de suite dans cette bizarre assemblée, je fus si déconcertée lorsqu'il me fit entrer, que je ne sus dans le premier moment si je devois me retirer ou m'asseoir tranquillement au nombre des auditeurs. Le

dernier parti me parut le plus poli & je pensai aussi que ce seroit le plus agréable à Myladi. Je crois qu'elle ne me vit pas pendant les deux ou trois premieres minutes parce qu'elle étoit assez éloignée de l'endroit où je m'étois placée. Lorsqu'elle m'apperçut, j'observai sur son visage une foible rougeur qui néanmoins disparut bientôt ; & elle me témoigna par un regard la satisfaction qu'elle avoit de me voir là.

Après avoir labouré sans pitié pendant près de deux heures (j'ignore depuis combien de tems il avoit commencé) l'orateur enfin congédia son auditoire, sans doute fort édifié, qui sortit sans la moindre cérémonie, sa révérence marchant à la tête, & me laissa la liberté d'apprendre mon aventure à ma méconnoissable amie. J'avois résolu de ne lui rien cacher, la part que j'ai dans cette misérable histoire ne pouvant paroître blâmable à aucune personne sans prévention, à moins qu'on ne puisse me faire un crime d'avoir consenti à voir cet amant aujourd'hui perdu & toujours chéri, après qu'on m'avoit défendu d'entretenir

aucune liaiſon avec lui. Cette démarche peut-être n'étoit pas abſolument exempte de reproche. Cependant ſi l'on conſidere ſon caractere, ſon attachement, la nobleſſe, la délicateſſe & la généroſité de ſes ſentimens, la faute, ſi toutesfois c'en eſt une, doit ſembler pardonnable. Mais que dis-je? Eſt-ce donc pour cela que j'ai été ſi cruellement traitée? Hélas, n'eſt-ce pas à cauſe de l'affreuſe, de l'inexplicable ſcene qui ſuivit, & qui, je le répéte encore, eſt pour moi un myſtere inconcevable, que j'ai été abandonnée & livrée en proie à ces mortelles réflexions? ô qu'elles ſont pénibles, Lucy, qu'elles ſont déchirantes & importunes, ces réflexions dont je ſuis continuellement tourmentée!

Lady Farquhar m'écouta avec une douce pitié qui ſe peignoit ſur ſes aimables traits. Elle étoit convaincue qu'on m'avoit traitée d'une maniere barbare, & que quelque projet trop heureux avoit été formé pour ma perte. Mais par qui ce complot avoit-il été fait? Comment l'avoit-on conduit? Comment l'avoit-on fait réuſſir? C'eſt-ce qu'aucun de nous

ne

ne put comprendre. Il étoit évident que j'avois des ennemis dans la maison ; il étoit clair qu'ils étoient traîtres & vils. Je n'avois reçu que trop de preuves de cette triste vérité, & l'affaire actuelle ne me permettoit plus d'en douter. Nous causâmes long-tems à ce sujet, & jamais il ne nous fut possible de développer les diverses parties de l'intrigue, ni d'en deviner l'auteur ou les complices. Ce méprisable lord D. auroit-il corrompu ma femme-de-chambre, pour qu'elle l'introduisît chez moi ? — J'ai peine à le croire. Il avoit depuis long-tems cessé de me parler de sa passion. — Cependant il n'est que trop vrai qu'il y étoit : & à coup sûr ce ne pouvoit être dans aucune vue honorable. — Mais en ce cas, puisqu'elle connoissoit aussi le dessein de M. Davers, pourquoi choisir ce malheureux instant pour l'un & pour l'autre ?

Mais dites-moi, Lucy ; pourquoi donc ce cruel Davers m'a t'il quittée si brusquement ? Pourquoi n'est-il pas au contraire resté pour me défendre de l'orage qui devoit suivre nécessairement cette fatale découverte ? Fut-il bien à lui, —

à lui, ma chere, qui avoit reçu tant d'assurances de mon éternel attachement, de m'abandonner ainsi à la colere de mon impitoyable famille? A t'il cru, — est-il possible qu'il ait pu croire ces honteuses apparences? Pourquoi ne pas juger que j'étois trahie & bassement calomniée, comme je le suis réellement, plutôt que de me livrer ainsi au désespoir sans vouloir s'éclaircir de la vérité, sans chercher même une seule fois à me voir?

Nous fîmes toutes ces observations, nous en fîmes mille autres, sans pouvoir, rien comprendre au plan d'iniquité dont j'ai été la victime.

Lady Farquhar fut charmée de la confiance que je plaçois en elle. Elle m'assura de la maniere la plus amicale que rien ne lui pouvoit faire autant de plaisir que mon séjour chez elle, non-seulement pendant le tems dont je lui avois parlé, mais même jusqu'au jour où mon aventure seroit expliquée, & où je rentrerois dans le sein de ma famille repentante. Elle ne desiroit rien tant qu'une compagne si conforme à ses goûts, si capa-

ble de lui rendre sa petite retraite agréable.

Je lui témoignai le mieux que je pus toute la reconnoissance que m'inspiroient ces offres généreuses. Mais je les refusai pour plusieurs raisons. Une des principales est le voisinage de mon pere. Cela suffiroit seul pour m'empêcher de rester chez elle plus de tems qu'il ne m'en faut pour recevoir des nouvelles de ma chere tante, ma seule ressource, avec qui j'ai toujours entretenue une correspondance agréable, & que j'ai en conséquence informée de tout ce qui m'est arrivé à la maison, à compter du jour où je sortis de dessous sa protection si souvent regrettée depuis. — Ah! plût au ciel que je n'eusse jamais consenti à en sortir. — Cependant les ordres d'un pere, l'espoir d'être heureuse auprès de lui. — Hélas! combien elles étoient illusoires ces flatteuses espérances.

Nous eûmes ensuite une longue conversation sur la scene dont je venois d'être témoin. Elle mit elle-même ce sujet sur le tapis, & tâcha de profiter de ma situation, ne doutant point que dans la

disposition où j'étois je ne visse sa conduite avec moins de prévention que lorsque j'étois entourée des brillantes espérances de la prospérité. Elle jugeoit bien que dans ce moment les vanités & les frivoles amusemens de la vie, contre lesquels elle déclame aujourd'hui si chaudement, ne pouvoient avoir un grand charme à mes yeux; elle employa mille argumens pour me convaincre qu'elle avoit enfin pour la premiere fois trouvé cette félicité durable & vraie qu'elle avoit cherchée en vain pendant tant d'années. Elle avoit essayé de tous les plaisirs que peut donner le monde, & les avoit trouvés tous bien au-dessous de l'idée qu'elle s'en étoit faite. Une agréable solitude avoit été son second plan. Elle en avoit trouvé une délicieuse au-delà même de ses desirs. D'abord elle avoit pensé que ce seroit là le terme de ses recherches, elle s'étoit crue en possession de ce qu'elle avoit si long-temps tâché de trouver. « Cependant le croirez-vous, ma chere » Miss Beaumont, continua Myladi? Je » commençois à me fatiguer, je m'en- » nuyois souvent de l'insipide monotonie

» dans laquelle s'écouloient mes jours. » Votre aimable société donna de nouveaux charmes à ma retraite. Mais cela même, je l'avoue, ne suffisoit pas à mon cœur. La campagne avoit perdu à mes yeux cet attrait que d'abord elle m'avoit présenté; & si la main de la Providence ne m'eût conduite à cette connoissance de la vérité dont je me glorifie aujourd'hui, je serois déja probablement rentrée dans ce monde vain & trompeur auquel j'ai enfin dit adieu pour toujours. C'est ici, ma chere amie, que je veux vivre; ici que je veux mourir. — Ah! si je pouvois persuader à mon aimable Maria de se réunir à ma petite société, combien mon bonheur s'en augmenteroit! vous avez déja vu, mon amour, combien sont incertaines les jouissances de la vie. Vous avez éprouvé l'erreur & le désagrément auxquels sont exposés tous ceux qui placent leur félicité dans les plaisirs frivoles & passagers de ce monde: plaisirs illusoires qui ne sont pas dignes, qui ne sont pas capables de nous donner une véritable satisfaction. Croyez-moi, mon amie, ce n'est pas à eux, c'est à la

religion seule, c'est à la dévotion vive & vraie qu'il est donné de ne jamais nous tromper. Elle seule peut répondre à nos plus vastes desirs, & remplir notre cœur d'une joie que nul ne peut comprendre à moins qu'il n'en ait goûté les douceurs.

Nous passâmes de cette maniere une partie du jour, nous entretenant tantôt de ses aventures, si je peux les appeller ainsi, tantôt des miennes qui ne méritent que trop, hélas ! ce romanesque nom. J'ai envoyé à ma tante un récit détaillé de mes malheurs ; & je n'attends que la réponse pour me déterminer sur ce que j'aurai à faire. Bon Dieu, si elle alloit aussi m'abandonner, si elle alloit aussi se laisser prévenir contre votre malheureuse amie, que seroit mon sort ? mais, hélas ! ce coup terrible ajouté à mes insupportables chagrins acheveroit sans doute de briser mon cœur abattu, & mettroit fin à la fois à tous mes maux. Jamais je ne pourrois survivre à la perte de son amitié, dans laquelle aujourd'hui repose tout mon espoir.

Adieu, ma tendre amie. Pour vous,

je le sais ; vous n'aurez aucun doute sur ma sincérité quand je vous assurerai que je suis innocente & bassement calomniée ; & vous ne m'en croirez pas un instant moins digne de votre estime : continuez à m'honorer de ce sentiment, & quelques souffrances qui me soient réservées, je trouverai quelquefois de la consolation dans la douce pensée que vous êtes encore mon amie aussi sincérement que je suis la vôtre pour toujours.

LETTRE XX.

A la même.

DIEU soit loué, ma chere Lucy, mes prieres sont exaucées. J'ai encore une parente qui ne m'a pas renoncée. Je ne suis pas réduite à un état si misérable que j'avois d'abord sujet de le croire. Ma chere, mon aimable tante veut bien encore me recevoir, — oui Lucy, recevoir avec plaisir sa malheureuse niéce. Elle est convaincue de ma sincérité, elle

ſympathiſe à mes peines, elle m'engage avec bonté à eſpérer des jours plus heureux ; elle ne doute point que je ne ſois lavée de cette infâme accuſation.

Douce & tendre conſolation ! O combien j'ai beſoin de cette flatteuſe perſpective pour me ſauver du déſeſpoir !

Je me prépare à mon voyage. Ma premiere lettre ſera probablement datée de ***. Lady Farquhar me témoigne des regrets infinis au ſujet de notre ſéparation. Elle n'a négligé, ni prieres, ni argumens tant pour m'engager à reſter avec elle, que pour me convaincre du danger qui me menaçoit dans le plus précieux intérêt de ma vie. Elle n'a rien omis de ce qui étoit en ſon pouvoir pour me tirer de la voie de l'erreur. Elle prêchoit & prioit tour à tour depuis le matin juſqu'au ſoir. Son pieux ami & ſon guide ſpirituel M*** eſt en quelque ſorte à préſent de la maiſon. Abſolument libre & ſans façon, il va & vient quand il lui plaît, & tous les deux ou trois jours aſſemble ſon auditoire dans le ſallon de Myladi, appartement que ces bonnes gens regardent maintenant comme le leur.

Quel changement & en combien peu de tems ! je ne ſerois point ſurpriſe d'entendre bientôt parler de quelque autre révolution auſſi extraordinaire. C'eſt vraiment une charmante femme ; mais je ſuis perſuadée que jamais elle ne perſiſtera long-tems dans un même plan de vie. Il ne lui faut rien moins qu'un bonheur parfait pour la contenter ; & faut-il vous dire combien ſa recherche eſt inutile ? Hélas, Lucy, ce n'eſt pas en ce monde qu'on peut trouver ce ſouverain bien. S'il en étoit autrement, ne ſerions-nous pas tentés d'oublier que nous ſommes mortels, & ſerions-nous empreſſés d'obtenir une place au ſéjour céleſte où nous attend cette félicité ſuprême. J'ai, comme vous pouvez le croire, eſſayé de me procurer quelque information au ſujet de la terrible cauſe de mon banniſſement. Mais je n'ai pu rien apprendre de ſatisfaiſant, rien de plus que ce que je ſavois déja. Mylord a été bleſſé par M. Davers. Mais où eſt allé celui-ci, & comment ſe ſont-ils rencontrés de cette étrange maniere ? Tout cela eſt encore un profond ſecret. Mylord n'eſt plus chez Sir John.

J'ai à préſent quelque raiſon de croire que Lord D. ne s'eſt pas conduit vis-à-vis de Lady Farquhar avec autant d'honneur & de généroſité qu'il le prétend. Il lui a certainement dans l'origine donné lieu de penſer qu'elle ne lui étoit pas indifférente. J'ignore s'il y a long-tems, ou s'il étoit ſérieux dans ſes démonſtrations. C'eſt un point délicat ; & je ne me ſoucie pas de le toucher parce qu'elle ne me donne pas aſſez d'ouverture pour que je puiſſe la queſtionner ſur un ſujet qui n'eſt que trop intéreſſant. — Je ne veux pas montrer une curioſité indiſcrete, quelque deſir que j'aie de connoître l'eſpece & le dégré de leur liaiſon. Ce doit être un homme vil : cela n'eſt pas douteux, puiſqu'il n'a pu ni par des moyens honnêtes, ni avec d'honnêtes deſſeins pénétrer dans mon cabinet. — Que ne donnerois-je pas, Lucy, pour connoître à fond les détails de cette horrible affaire ! mais, hélas ! je donnerois cent fois plus pour ſavoir ce qu'eſt devenu l'aimable Davers, ou quels ſont à préſent ſes ſentimens pour votre malheureuſe amie. — Cependant, eſt-il

donc si difficile de le deviner? Son cruel procédé ne m'en instruit-il pas trop clairement? M'auroit-il barbarement abandonnée, comme il l'a fait, s'il n'eût pas été, ainsi que mes injustes parens, persuadé de mon crime? — Bon Dieu! a t'il donc été si facile de le convaincre des indignités dont on m'a sans doute accusée? Ah! pourquoi, charmant Davers, vous être éloigné avec tant d'empressement? Pourquoi avoir si promptement ajouté foi à ce qui devoit déchirer votre sensible cœur? Car je ne peux douter de la sincérité de tant de sermens que vous m'avez faits. Non, quoique je puisse être à présent à vos yeux, je suis sûre du moins qu'autrefois j'étois bien chere à votre cœur.

J'ai vu Mistriss Bellmour. Elle est venue me chercher ici, & m'a témoigné le plus tendre intérêt. Elle m'a promis de m'écrire & de me donner tous les détails qu'elle pourroit se procurer sur cette mystérieuse affaire & sur l'effet qu'elle a produit dans ma famille. Ce sera pour moi une consolation, parce que je suis per-

ſuadée qu'elle n'épargnera aucune peine pour apprendre la vérité.

Adieu, ma Lucy, je n'ai rien à vous écrire qui puiſſe vous amuſer. Si je continuois, je ne ferois que vous fatiguer de mille réflexions inutiles qui viennent continuellement s'offrir à ma plume. Mais pourquoi m'y livrer ? elles ne ſervent qu'à me tourmenter, je ne peux former aucune conjecture raiſonnable. — Il n'y a que le tems qui puiſſe nous tirer de cet état de ſuſpenſion & d'inquiétude. Il le fera peut-être. Ah puiſſe-t-il auſſi me rendre au cœur de mon amant abuſé ! & je pourrai me dire encore votre heureuſe

MARIA.

LETTRE XXI.

A la même.

FÉLICITEZ-MOI, ma chere Lucy, je ſuis enfin rentrée ſous la protection de ma bonne & aimable tante. Elle m'a reçue

avec toute la tendreſſe, toute la bonté poſſibles, & n'oublie rien pour bannir de mon eſprit le ſouvenir de ma fâcheuſe aventure. Elle m'entretient ſans ceſſe des plus agréables eſpérances. Nous devons dans huit ou dix jours quitter la campagne qui commence à perdre de ſes charmes. Ma tante, comme vous ſavez, paſſe toujours l'hiver à la ville & croit y être cette année plus obligée que jamais, parce que j'ai beſoin, dit-elle, d'un peu d'amuſement pour revenir à mon état naturel de gayeté & de vivacité.

Combien cette attention eſt obligeante! Mais, Lucy, eſt-il donc poſſible que je recouvre cet enjouement que vous m'avez connu? Non, ma chere, tous les plaiſirs que peut me préſenter ce monde brillant ne ſont pas capables de me relever de mon abattement actuel. Comment retrouver ma tranquillité tant que ſubſiſtera la cauſe fatale qui détruiſit la paix de mon cœur? Je l'eſpererois en vain. Cependant ma reconnoiſſance pour la meilleure des femmes m'engagera à paroître contente, à montrer même de la gayeté, s'il eſt poſſible, parce que je ſais

qu'elle sera flattée de ce changement d'humeur. Elle a une société nombreuse, & demeure dans la partie la plus agréable de la ville. Comme nous devons bientôt quitter ce lieu-ci qui, malgré les tristes approches de l'hiver, est bien mieux assorti à mes dispositions présentes que celui où l'on me conduit, je ne ferai point ici de visites, & n'y verrai personne. Ma tante a la bonté d'y consentir & s'occupe à présent à faire ses adieux à tous ceux des voisins qui ne doivent pas, comme elle, quitter la campagne.

J'ai déja reçu des nouvelles de Mistriss Bellmour, elle a été faire une visite à la maison dans l'espoir d'entendre parler de mon affaire. Mais elle fut bien trompée. On ne prononça pas même mon nom & elle ne jugea pas à propos de parler la premiere d'un sujet qui probablement étoit désagréable aux gens qu'elle venoit voir. Il suffit qu'elle soit mon amie pour qu'on ne la veuille pas mettre dans le fatal secret. Aucun mot n'échappa qui pût satisfaire son obligeante curiosité ; car telle est la sienne, j'en suis bien sûre. Elle ne

cherchoit à pénétrer le myſtere que pour m'arracher à cette terrible incertitude, la plus pénible que j'aie jamais éprouvée.

Adieu, ma chere Lucy, j'ai l'ame trop troublée pour vous en écrire bien long. Excuſez donc la brieveté de ma lettre. Ma premiere, je l'eſpere, vous donnera quelques détails plus ſatisfaiſans. Il eſt impoſſible que je reſte plus long-tems dans cette fâcheuſe ignorance. Sûrement à Londres, j'apprendrai de maniere ou d'autre ce qu'eſt devenu le cruel. — Ah Lucy, euſſé-je jamais cru que votre Maria donnât à Davers le nom de cruel? — Grand Dieu quel changement! — Cependant ne l'eſt-il pas, ma chere? Pourquoi, s'il a quelque humanité, ſuis je ainſi abandonnée lorſque j'ai le plus beſoin de — mais, adieu: mon amour propre impoſe ſilence à ces réflexions.

LETTRE XXII.

A la même.

C'EST en vain, ma chere Lucie, que je partage les amusemens de ce monde frivole. Ils n'ont plus de charmes pour mon cœur. Tout cela n'est à mes yeux qu'un bruit insipide & confus. J'ai perdu toute espece de goût pour ces plaisirs qui ne sont que trop recherchés par le grand nombre, je dis trop, & n'ai-je pas raison? Ne sont-ils pas pour la plûpart des hommes leur but principal, la grande, l'unique affaire de leur vie? Ce ne peut être pour cette fin que nous fûmes jettés sur la surface de ce globe. Elle est trop vuide & trop insignifiante pour des êtres doués de raison & d'intelligence. Ces facultés, sans doute, nous furent données pour un plus noble objet; & nous avons autre chose à faire en cette vie que de nous parer, faire des visites, figurer au bal, aux spectacles, au ranelagh, & parcourir

sans cesse ce cercle frivole de vains projets & d'occupations inutiles.

Vous rirez peut-être de mon ton sérieux, & vous allez croire que les sermons de Lady Farquhar n'ont pas été aussi infructueux qu'elle l'a craint elle-même. Pourquoi non ? Après tout, s'il y avoit à choisir entre deux extrêmes, celui où s'est jettée notre aimable veuve ne seroit-il pas préférable à ce tourbillon qui entraîne les gens du monde ? Elle suit du moins le chemin le plus sûr, & son erreur, si c'en est une, est sans doute la moins dangereuse. Cependant, mon amie, je ne suis pas encore tout-à-fait méthodiste. Je n'ai pas envie de faire de notre sallon un conventicule : quoiqu'en vérité l'usage que nous en faisons soit en général bien plus inutile, & souvent aussi ennuyeux.

Ce soir nous allons au spectacle. J'espere y trouver plus d'agrément qu'aux insipides parties de jeu, aliment & ressource ordinaire de la société. Quelque vuide que soit la conversation dans notre loge, celle qui se tiendra sur le théâtre aura du moins quelque intérêt, puis-

qu'elle aura été composée exprès sinon pour instruire, au moins pour attendrir ou pour amuser.

Je crois n'avoir pas besoin de vous dire que je n'ai rien encore appris sur l'affaire importante qui sans cesse occupe toutes mes pensées, je n'aurois pas attendu si long-tems à vous en instruire. J'ignore ce que le ciel me réserve; mais la patience est la vertu dont j'ai maintenant le plus grand besoin. Il faudra bien tâcher de l'acquérir, puisque désormais c'est le seul remede à mes maux.

Je rougis, mon amie, quand je pense que c'est là ma premiere lettre depuis un mois que je suis à la ville. Je conviens de la justice de vos reproches, & je vous promets d'en profiter, puisque vous m'assurez que vous ne serez pas difficile, & que vous vous contenterez de toutes les bagatelles que je pourrai vous mander, jusqu'à ce que la Providence juge enfin à propos de me révéler l'important secret. Je connois votre tendresse, & je me plais à obéir à vos ordres. Adieu.

LETTRE XXIII.

A la même.

RIEN d'intéreſſant, Lucy, toutes nos recherches juſqu'à préſent ont été ſans fruit, point de nouvelles de ce *** (c'eſt aimable que je veux dire) Davers ni du vil Lord D., cauſe odieuſe de tous mes malheurs. C'eſt lui, mon amie, qui les a cauſés; il n'y a point de doute à cet égard; & quelque peu de lumieres que nous ayons, nous pouvons avec certitude prononcer ſur cet article. Aucun d'eux n'eſt à la ville, où ils prennent ſoin de s'y cacher. Cependant quel ſeroit le motif de Mylord? Davers à la vérité peut avoir lieu de craindre à cauſe des bleſſures. — Ah! Lucy, quittons cet affreux ſujet. Il rappelle à mon ame déchirée une ſcene ſi épouvantable que je ne peux en ſupporter l'effrayant ſouvenir. Eſſayons de bannir toute idée de cet

objet, puiſque toutes mes méditations ſur cet indigne myſtere, loin de nous rien découvrir ne font qu'agraver mes peines, & aiguiſer ma douleur, — & pourtant Lucy, que puis-je écrire, à quoi puis-je penſer? Rien ne m'occupe, ni ne m'amuſe. Je ne trouve rien en ce pays rempli de tant de variétés qui vaille la peine d'être répété. Vous connoiſſez trop bien le theâtre où je paſſe ma vie pour trouver aucun plaiſir à la deſcription que je vous ferois des ſcenes diverſes dont mes jours ſont remplis. Je vais d'une aſſemblée au ſpectable, du ſpectacle à une aſſemblée. Je fais, je reçois des viſites. Qu'y a t'il en tout cela qui puiſſe intéreſſer ou vous ou moi? Il faut tuer ſon tems, puiſqu'ici l'on ne peut l'employer, & je l'avoue à regret, Lucie, je n'en conſacre que trop à ces diſſipations. On ſe laiſſe entraîner à l'exemple, à l'habitude; on blâme les autres de perdre les heures en de vains amuſemens incapables de donner aucun plaiſir, & pourtant on partage ces mêmes amuſemens. Je m'y livre ſans les goûter. Leur répétition me fatigue. Je ſoupire ſouvent au

milieu de gens qui croyent bien se divertir, & je pense quelquefois que s'ils descendoient comme moi au fond de leur cœur, ils y trouveroient le même vuide & le même ennui.

LETTRE XXIV.

A la même.

Mes inquiétudes, mes doutes sont finis, Lucy. Ce fatal secret m'est enfin connu. J'en ai appris tous les détails, & cela par un des principaux instrumens de ma ruine. Grand Dieu ! quelle trame d'iniquité ! quel complot horrible & profond a été concerté avec trop de succès contre votre pauvre Maria ! je suis encore si troublée des nouvelles que j'ai reçues, que je ne sais comment vous en faire part.

Ah généreux, aimable Davers, comme vous avez été trompé ! mais je n'ai jamais douté qu'on n'eût employé quel-

que bas artifice pour vous persuader que je ne méritois pas les sentimens dont vous faisiez profession pour moi.

Ne vous l'ai-je pas dit, Lucy, qu'on lui en avoit imposé par de fausses & calomnieuses insinuations? M'auroit-il sans cela délaissée comme il l'a fait? Non, mon amie, il est trop noble & trop juste pour avoir montré tant de cruauté sans quelque raison puissante. Ah, ma chere, il n'avoit en effet que trop de motifs apparens, il n'y a personne qui n'eût été comme lui convaincu de mon infidélité; que pouvoit-il penser après les avis qu'il avoit reçus? Mais après avoir ainsi excité votre curiosité pourquoi tarder à la satisfaire? Je vais à l'instant vous dire le contenu de la lettre que j'ai reçue aujourd'hui de la méchante & perfide, quoique à présent repentante Sally. — Oui, ma chere, ma propre femme-de-chambre sur laquelle, comme vous savez, j'avois commencé à jetter quelques soupçons à cause de sa trop grande intimité avec ma non moins méchante mere. — Mais je ne veux plus profaner ce nom sacré, en le donnant à quelqu'un si indigne de le porter.

Je ſuis encore trop troublée pour me réſoudre à rien. Vous ne ſauriez vous former une idée de notre ſurpriſe mutuelle à la reception de cet important paquet. La lettre eſt ennuyeuſe & longue : contentez-vous de l'extrait que je vous en envoie. Je ne ſais à quoi m'arrêter, je forme mille deſſeins divers. L'un me ſemble imprudent, l'autre me paroît trop froid. Mais liſez, liſez ma chere : & puis donnez vos conſeils à votre amie.

Après beaucoup d'excuſes ſur le rôle qu'elle a joué dans cette triſte affaire, Sally m'aſſure que je ſuis plus heureuſe où je ſuis que ſous le toît qu'habite la dure & cruelle maîtreſſe de la maiſon de mon pere. Il s'eſt paſſé bien du tems, dit-elle, avant que celle-ci ait pu la faire conſentir à ſes méchans deſſeins. Mais on lui fit tant de promeſſes, on lui donna de ſi belles paroles qu'enfin elle ſe laiſſa gagner. Elle ne peut plus cacher une vérité qui lui peſe, & ne lui laiſſe point de repos ; quoique peut-être elle eût reſté fidele à ſa complice, ſi cette derniere eût rempli ſes engagemens. Mais la maniere indigne dont elle l'a traitée

lui a inſpiré le deſir de ſe venger, & de tout me découvrir. Elle a quitté la maiſon, a été trouver Miſtriſſ Bellmour qui lui a donné mon adreſſe, & s'eſt empreſſée de m'écrire. Honteuſe & repentante de ce qu'elle a fait, elle n'oſera jamais paroître devant moi. Mais quoi qu'il lui en coûte de s'accuſer, elle ne me cachera rien, parce qu'elle ne peut ſe venger de ſa complice, ſans ſe charger elle-même. Vient enſuite ſon recit.

Auſſi-tôt, me dit-elle, que M. Davers ſe fut préſenté à mon pere, & qu'il en eût été refuſé, ma belle-mere la queſtionna pour ſavoir ſi je le voyois ou ſi je recevois de ſes nouvelles; elle n'ignoroit pas ce qui en étoit, & refuſa longtems de le dire. Mais quelques petits préſents, beaucoup de promeſſes & de bontés, lui arracherent ſon ſecret. Une faute conduit à l'autre. Ma belle-mere alors commença à lui parler de Lord D. Ici elle m'avoue qu'auſſitôt que mon pere m'eût défendu de ſonger à M. Davers, Lord D. envoya ſon laquais faire connoiſſance avec elle. Cet homme étoit jeune, aimable, parut bientôt amoureux.

Elle

Elle l'écouta, & crut tout ce qu'il voulut lui dire. Il l'entretenoit souvent de son maître, lui vantoit sa générosité, l'engageoit à le servir auprès de moi, & lui parloit plus de la passion de Mylord que de la sienne. M. Beaumont eut connoissance de cette liaison, & voulut en savoir l'objet. Sally lui fit part des confidences qu'elle avoit reçues & chaque mot fut payé d'un ruban, d'un bonnet ou de quelqu'autre bagatelle. Tout ceci duroit depuis long-tems, lorsqu'un jour ma belle-mere lui parlant beaucoup & de M. Davers & de Mylord D, lui demanda si elle ne pourroit pas imaginer quelque moyen pour faire croire à M. Davers qu'elle voyoit souvent, que malgré tout l'attachement que je lui témoignois, j'étois amoureuse de Lord D. Sally s'étonna d'abord, refusa : puis, vaincue par de nouvelles promesses consentit, non à parler à M. Davers, mais à lui écrire une lettre anonyme que Madame lui dicta, & qu'elle prit soin de faire tenir elle-même à celui qu'elle vouloit tromper. C'étoit précisement dans le tems où celui-ci parloit d'aller à Londres.

La premiere fois qu'il vit Sally, il la questionna sur cette prétendue intrigue à laquelle il ne paroissoit pas ajouter la moindre foi. Madame Beaumont exigea de Sally qu'elle l'assurât que rien n'étoit plus vrai & lui apprit ce qu'elle avoit à dire. Lord D. de son côté, lui envoyoit des présens par son valet-de-chambre & faisoit demander une entrevue pour lui parler de moi. Les dons de l'un, les promesses de l'autre avoient tellement ébloui sa conscience qu'elle consentit à tout. Mylord ne rougit pas de lui offrir 100 guinées si elle vouloit l'introduire un soir dans mon cabinet. La femme l'ébranla, mais le crime l'effrayoit : elle crut devoir en parler à ma belle-mere, qui loin de l'en détourner l'engagea à y consentir. Elle la chargea en même tems d'augmenter la jalousie de M. Davers & de promettre à Mylord de seconder ses vues quand l'occasion s'en présenteroit. Ces instructions ne furent que trop bien suivies. Davers, au désespoir d'apprendre que je devois recevoir chez moi son rival, me demanda une entrevue avant son départ. Il avoit, me dit-il, mille choses à

me communiquer, & probablement cherchoit à s'éclaircir sur les soupçons qu'on lui avoit fait naître. Ma cruelle marâtre en fut bientôt instruite ; c'en fut assez. Sally eut ordre de donner à Mylord le jour même que j'aurois choisi pour M. Davers, & de l'avertir qu'elle pourroit ce jour là l'introduire dans mon cabinet. La chose convenue avec celui-ci, elle alla trouver M. Davers qui charmé de ma condescendance à ses desirs, parut douter plus que jamais des noirceurs dont on m'accusoit. La perfide Sally bien instruite parut se plaindre, osa me blâmer, & l'assura qu'aussitôt qu'il seroit à Londres je recevrois les visites de Mylord ; ses soupçons acquirent donc une nouvelle force. Il recommença à douter & à craindre, & attendit impatiemment l'heure fatale indiquée pour le rendez vous.

Elle arriva. Mylord fut le premier conduit par Sally, ne songeant gueres au rôle qu'on lui faisoit jouer. M. Davers fut ensuite amené chez moi suivant mes ordres.

Ma belle-mere cependant, qui depuis

long-tems cherchoit à prévenir mon pere contre moi, n'eut pas plutôt ſçu que tous deux étoient arrivés, qu'elle alla le trouver, l'aſſura que j'étois la plus mépriſable perſonne du monde, & que j'avois à ce moment même un homme dans mon appartement. Elle ſuppoſoit que c'étoit M. Davers, & ſavoir qu'il y avoit déja pluſieurs fois paſſé la nuit; mais c'étoit la premiere fois, dit-elle, qu'elle en eût été inſtruite avant qu'il fût ſorti. Mon pere étonné refuſe de la croire. On lui offre de le convaincre par ſes yeux. Ses doutes ſe changent en fureur. Il monte, — M. Davers, que dans mon effroi, je fais entrer dans le cabinet, apperçoit celui qu'il croit ſon heureux rival. Sa jalouſie le tranſporte, il bleſſe Mylord; & ne croyant plus avoir beſoin d'autre preuve de mon infidélité, ne cherche point à s'éclaircir, il s'éloigne pendant le tumulte, on s'en apperçoit à peine. Tandis qu'évanouie de frayeur & de douleur on me tranſporte dans un autre appartement, mon pere furieux veut me faire mettre à l'inſtant même, & telle que je ſuis hors de ſa maiſon. Sa barbare femme a

l'impudence d'intercéder pour moi, & bien sûre de n'être point exaucée, triomphe en secret & jouit du succès de sa scélératesse.

Mylord, à qui mon pere, persuadé qu'il étoit là de mon consentement, ne daigna faire aucunes questions, fut transporté dans la maison voisine où les gens l'attendoient. Sa blessure y fut bandée par quelques domestiques. Un chirurgien qui le pensa le lendemain, l'a fait transporter ailleurs, & a assuré que sa plaie n'étoit point mortelle. — Sally n'a rien appris sur M. Davers. Elle voudroit savoir le lieu de sa retraite: elle s'empresseroit de lui écrire & de me justifier. — Personne n'a connoissance de tout ce qu'elle me mande. Madame Beaumont, sur-tout, ignore qu'elle m'ait dévoilé cette odieuse intrigue. Honteuse & repentante, Sally finit par implorer ma pitié, mon indulgence. De fausses promesses l'ont séduite & trompée dans ses espérances, elle reconnoît ses fautes, ne cherche point à s'excuser & ne demande pas même un pardon dont elle se croit indigne.

Entendites-vous jamais parler, ma chere, d'une conjuration plus basse, combinée avec plus d'art, ou exécutée avec plus de cruauté? Quel talent pour mal faire a cette vindicative créature! — Mais elle sera connue. — Mon pauvre pere avant peu sera libre de sa tyrannie. Je suis résolue à le délivrer de sa chaîne, puisqu'il n'a pas la force de la briser. Il connoîtra le cœur de son aimable compagne. Je le mettrai à découvert devant lui; & si cette vue ne suffit pas pour le convaincre des torts que lui-même & sa pauvre Maria ont soufferts de ses infâmes projets, j'aurai du moins la consolation de ne rien avoir à me reprocher. — Mais il est impossible qu'il rejette les preuves que j'ai à lui présenter; elle ne peut y échapper. — Je dois cependant agir avec prudence. Si elle avoit quelque soupçon que je fusse instruite de son intrigue, elle pourroit à l'aide de sa ruse & de sa fausseté supérieures, (car en ce genre de merite, je la garantis supérieure à quelque femme que ce soit en Angleterre); elle pourroit, dis-je, au moyen de ses artifices, déranger mes

projets & renverser tout mon plan.

Je renais à la joie. Je ne désespere plus de voir encore à mes pieds l'aimable Davers me suppliant de lui pardonner de m'avoir crue coupable. Ah ! Lucy, quelle sera sa confusion lorsqu'il saura que sa Maria a été si bassement calomniée ! Combien de remords sentira son cœur, quand il verra quelle injustice m'a fait sa crédulité ! — Je me plais, ma chere, à penser que cet heureux instant n'est peut-être pas éloigné. — Et pourtant je peux encore me tromper, Lucy. Ne sais-je pas qu'il n'y a rien de certain dans la vie ? — Ne nous livrons pas trop à des espérances qui peuvent après tout être illusoires & qui ne serviroient, si elles étoient trompées, qu'à me rendre mes maux plus sensibles.

Mon aimable tante, il est vrai, ne veut pas que j'écoute ces doutes & ces craintes ; elle est persuadée que dans peu tout s'éclaircira, & que mon innocence sera bientôt justifiée.

Mais dites, Lucy, y eût-il jamais, je le répete, un plan si singulier & si profond ? Quel doit avoir été l'étonnement

de Mylord, en se voyant reçu d'une maniere si différente de celle à laquelle il s'attendoit? Ce doit avoir été pour lui, comme ce le fut pour moi dans le moment, un mystere inconcevable. Car il n'a pas dû supposer que Sally eût eu le projet de l'amener dans un piege, ce qui eût renversé ses espérances à elle-même. Que doit-il avoir pensé de cette horrible scene? Quelles idées ont dû l'occuper pendant qu'il étoit retenu caché à cause de sa blessure? Est-il encore dans la même ignorance? C'est ce que je n'ai pû apprendre.

Pour Davers quelque irrité qu'il ait pu être de trouver là Mylord, il a dû être un peu moins surpris à cause des odieuses insinuations dont ces viles créatures avoient pris soin de lui remplir l'esprit, & qui ne l'avoient que trop préparé à une pareille rencontre. Il doit cependant avoir été étonné de mon imprudence d'admettre ainsi l'un & l'autre à la même heure, & d'autant plus que je l'envoyai moi-même dans le cabinet où se cachoit son rival.

Pensez un peu, Lucy, quelle confusion

tout ceci doit avoir excité dans leur imagination, lorsque la passion un peu appaisée leur a permis de réflechir de sens froid sur ce qui s'étoit passé. N'ont-ils pas dû l'un & l'autre trouver cette bizarre aventure bien extraordinaire? Je ne sais ce que je ne donnerois point pour connoître leurs diverses conjectures & sur-tout leur opinion actuelle, — & pourtant, hélas! n'est-il pas trop clair que malgré toutes ces étranges circonstances, Davers me croit aussi coupable qu'on m'a fait paroître? N'eût-il pas sans cela daigné faire quelques recherches? N'eût-il pas tâché d'éclaircir ses doutes s'il en eût conservé quelques-uns? Ah! Lucy, je me meurs encore de frayeur. Je ne puis pendant deux momens me livrer à ce consolant espoir; qui cependant est nécessaire pour conserver ma vie; si j'étois sûre en effet de l'avoir perdu pour toujours, cette triste certitude éteindroit bientôt dans mon cœur la source de toute crainte & de toute espérance. — Je le sens, ma chere, je ne pourrois survivre à ce coup affreux.

Ah! une lettre de Lady Farquhar!

apportée à l'heure même. — Ciel, Lucy, elle me donne peut-être quelque nouvelle de ce que j'ai tant d'envie de savoir, je me hâte de lire cet écrit, afin de pouvoir en ajouter l'extrait à ma lettre avant de la cacheter.

. . . . . .

Ah! l'obligeante créature! quelle bonté à elle de s'intéresser ainsi à mon affaire! — Oui, mon amie, malgré la résolution qu'avoit prise Myladi de renoncer à toute visite de cette espece, elle a pris la peine d'aller voir un de ces jours Lady Evelyn, dans l'espoir de recueillir quelque lumiere relativement aux intérêts de ses deux amis. N'êtes-vous pas impatiente, Lucy, de savoir le succès de ses recherches? — Elle trouva Sir John informé de tout ce qui s'étoit passé; il avoit vu Lord D. qui lui en avoit donné les détails, autant je suppose qu'il les savoit; car il en étoit justement comme je l'avois imaginé. Ils s'accordoient tous à regarder cette affaire comme la plus inconséquente, la plus inexplicable dont jamais ils eussent entendu parler; chacun tâchoit par mille conjectures d'en

concilier les circonstances contradictoires. L'un ouvroit un avis, l'autre pensoit d'une autre façon, mais tous convenoient que je devois avoir été trahie. Car si j'eusse été coupable, ce qu'ils n'ont, me dit-elle, jamais cru un instant, j'aurois été, ajoutent-ils, la plus pauvre politique du monde, & j'aurois conduit mon intrigue de la maniere la plus imprudente & la plus pitoyable.

Sir John, m'assure-t-elle, a employé tout son crédit auprès de Lord D. pour l'engager à écrire à Davers & à lui faire un généreux aveu de toute la part qu'il a eu à l'histoire. Cette démarche étant en quelque sorte le seul moyen d'expier un peu le vil dessein qu'il avoit formé. — Mylord l'a écouté plus patiemment que Sir John ne s'y seroit attendu. Cependant il n'a pas donné un consentement positif. Il reconnoissoit la justice de son avis. Mais son orgueil ne pouvoit se plier à cette espece de soumission humiliante. — Au reste il avouoit ses torts. Il jugeoit sa conduite comme elle le méritoit, & avec quelque passion qu'il aimât encore, (— ah! Lucy, quel amour est ce

là) ? il abandonneroit tout espoir, & ne feroit aucun effort pour supplanter son rival par aucuns moyens honnêtes ou condamnables. — Mylord regardoit cette promesse comme une réparation suffisante. Mais Sir John insista sur la nécessité de faire connoître mon innocence, tant aux yeux de Davers, qu'à ceux de mes parens ; & comment y parvenir, si Mylord n'avouoit par quel moyen il s'étoit introduit dans mon appartement ? Cet aveu sans doute, avoit quelque chose d'humiliant ; mais l'honneur que lui feroit un procédé si noble compenseroit amplement la petite mortification qu'éprouveroit en cette occasion son amour propre.

Au surplus, continua Sir John, vous m'avez fait à moi-même (en confidence, j'en conviens) cet aveu si pénible ; & sur mon honneur, si vous refusez de suivre mon avis, j'oublirai sans façon la promesse que je vous ai faite de garder le secret, & manquerai à ma parole pour l'intérêt de l'aimable & malheureuse Miss Beaumont. Davers saura positivement, autant que je peux l'en instruire, com-

bien il a été trompé en croyant sa maîtresse blâmable à cause de vous. Comptez sur ce que je vous dis ; & soyez sûr que je le ferai. La singularité des circonstances, la justice & l'honneur lui-même me serviront d'excuse aux yeux de tout homme sensé ; & personne n'osera me blâmer d'avoir trahi votre confiance. «

Ce discours l'ébranla. Il parut penser que, s'il devoit être découvert, autant valoit dire la chose de bonne grace ; & faire de nécessité vertu. Il ne prit cependant pas encore une résolution définitive, & demanda un peu de tems pour réfléchir. Il convenoit de la vérité des conseils de Sir John, mais il voyoit aussi la basse & mépriſable figure qu'il alloit faire aux yeux de son ami. Il ne pouvoit soutenir l'idée de sa supériorité. Quelque estime, quelque considération qu'il eût pour M. Davers ; il ne pouvoit se résoudre à se mettre volontairement par cet aveu si fort au dessous de lui. — » Cependant, ajoutoit-il, ne l'ai-je » pas déja fait ? Ne dois-je pas lui pa- » roître le plus, — mais ne parlons plus » de cela, — le passé ne peut plus

» changer. — Le tems sans doute le tirera
» d'erreur : on peut trouver, d'ailleurs,
» quelqu'autre moyen pour rétablir dans
» son esprit son aimable maîtresse sans
» me soumettre à cette mortification dé-
» sagréable; — dès-à-présent, peut-être,
» ils sont reconciliés, & rien entr'eux
» du triste succès de mon projet. —
» Par le ciel, Sir John, je ne peux sou-
» tenir cette pensée. — Nous ferions
» mieux de laisser là ce sujet. Plus j'y
» pense, plus je songe aux charmes de
» Miss Beaumont, plus je suis loin de
» me rendre à vos sages conseils. J'avoue
» qu'ils sont justes & raisonnables : je
» sais ce que je devrois faire, l'honneur,
» l'humanité même, me pressent de les
» suivre. Mais l'amour & l'orgueil me
» retiennent & m'en détournent. Je vous
» promets cependant de penser à ce que
» votre amitié exige de moi : je verrai
» ce que je peux faire. Si rien ne peut
» rendre la paix à la belle injuriée, il
» faudra bien, — cependant grand
» Dieu ! Sir John, quelle humiliation &
» quelle figure je ferai tandis que mon
» rival & ma maîtresse auront un si beau

» ſujet de triompher à mes dépens ! »

Sir John le quitta dans cette irréſolution & il ne déſeſpere pas, non plus que Myladi, qu'un jour il ne me rende juſtice. — Ah plût au Ciel qu'il eût aſſez de généroſité pour le faire ! car il eſt sûr que cette découverte ſeroit de ſa part bien plus à propos que d'aucune autre des parties intéreſſées. — Mille motifs m'empêchent de faire aucune démarche pour détromper Davers, & même de laiſſer Sally lui écrire ; parce qu'il ſeroit dans le cas de ſuppoſer que c'eſt de mon conſentement, ou peut-être à ma priere. Non, Lucy, quelque cher qu'il ſoit à mon cœur, je ne ferai point une pareille démarche. Eſperons que Mylord m'en épargnera la peine. Tout méchant qu'il eſt, il a pourtant encore, comme vous voyez, quelques étincelles d'honneur & de généroſité. Les argumens & la menace de Sir John auront peut-être aſſez de poids pour l'engager à ſuivre ſon avis. Je me plais à nourrir cette agréable ſuppoſition.

Adieu, ma Lucy, je vais m'occuper à remercier Lady Farquhar de ſon obligeante lettre. Elle m'a donné bien de la

joie, — & je sais que mon amie la partagera. — Je présume que vous attendez ma premiere lettre avec impatience, croyez que vous la recevrez aussitôt que j'aurai quelque chose à vous mander.

LETTRE XXV.

Lord D. — à Sir John Evelyn.

MON cher Sir John :

JE vais vous convaincre que vos bons avis n'avoient pas été perdus, & que je me proposois réellement d'en profiter, quelque fût à cet égard ma répugnance. Et pouvais-je n'en pas avoir à cette démarche ? N'étoit-ce pas remettre ma maîtresse entre les bras de mon rival & m'avouer un scélérat ou à peu près? Quelque mortifiante qu'elle me parût, votre sermon, cependant, avoit fait une telle impression sur mon cœur — ou plutôt sur mon esprit, car mon cœur n'étoit

pas en état de vous entendre, — que j'étois résolu à employer tout ce que j'ai d'honneur & de courage pour rendre justice à la chere créature qui pourtant est cause de ma disgrace. — Il y avoit, convenez-en, beaucoup de générosité dans cette résolution.

Je ne prétends pas dire qu'il ne m'en eût couté pour la prendre. — Non, j'en jure par le Ciel, si j'étois souverain de l'univers, j'en céderois volontiers l'empire pour devenir le possesseur de la belle ingrate.

En dépit de ma passion, dis-je, vos argumens, & peut-être aussi le défaut d'espoir l'emporterent; je résolus de suivre vos conseils.

Je fis toutes les recherches nécessaires pour trouver l'heureux, — car malgré tout ce qui est arrivé, n'est-il pas trop heureux, aimé, comme il l'est sans doute encore de la souveraine de mon cœur; — je fis donc tous mes efforts pour trouver l'heureux Davers, connoître ses dispositions à l'égard de notre belle.

J'appris enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine, qu'il s'étoit retiré dans une

terre qu'il a dans le comté de Bedfort pour y attendre l'issue des blessures qu'il m'avoit faites à notre rencontre imprévue, & qu'en ce moment, il étoit à peu près déterminé (sans doute par esprit de vengeance) à accepter des propositions que son pere lui a faites. Il ne s'agit rien moins, mon ami, que d'épouser une femme dont le bon homme a fait choix. Remarquez bien ce que je vous dis : plus d'à moitié déterminé à se venger de cette façon singuliere des torts qu'il croit avoir soufferts. — La demoiselle est aussi contente de ce projet qu'on peut le désirer, — & même aussi riche, dit-on; mes espions m'assurent de plus qu'elle est très jolie. Mais ces attraits doivent être sans effet pour un cœur qui a été consacré à ceux de notre enchantereſſe. — Telle est donc à présent sa position.

Puisque je vous ai confié mon secret, je veux.... quoique j'aie lieu de craindre que vos scrupules ne vous empêchent d'approuver les effets qu'a produite chez-moi cette nouvelle; — je veux, dis-je, continuer à vous informer de toutes mes démarches, comme je vous l'ai promis,

exigeant seulement de vous que vous ne fassiez aucun pas pour éclaircir l'affaire sans premierement m'en donner connoissance. Ceci convenu, je vais vous instruire d'un projet auquel j'espere que vous n'aurez pas de grandes objections à opposer. Ne suffit-il pas que Davers se soit résigné à son sort? Il paroît l'être, du moins, sans quoi il ne penseroit pas à obéir aux ordres de son pere: & n'est-ce pas ce qu'un fils doit faire? La dame qu'il doit épouser auroit en lui les mêmes regrets qu'il sent pour une autre personne. Ne dois-je pas, en homme d'honneur, consulter plutôt le repos de la belle que le sien? Vous ne sauriez nier cela. — Elle est riche, belle, de bonne maison, & elle l'aime. — Devinez-vous ce que je veux dire, ou faut-il m'expliquer plus clairement? Eh bien donc, mon cher Sir John, puisque mon ami est en si beau chemin de devenir aussi heureux que le grand nombre des maris, ne puis-je m'épargner cette mortification si redoutée, & le laisser répondre aux vœux de ses parens & de ses amis, comme il est en conscience obligé à le faire? Ne m'aura-

t-il pas même en ce cas une véritable obligation? Cela eſt indubitable.

Or ce point une fois établi, aurai-je, mon ami, le moindre reproche à me faire ſi je tâché d'obtenir le conſentement des Beaumont pour épouſer leur aimable fille, & pour expier par-là le.....? épargnez moi la peine de répéter le mot; vous concevez ce que je veux dire.

Dites-moi de bonne foi, Sir John, y a t'il quelque choſe de *fort* repréhenſible ou de peu généreux dans ce plan? Remarquez que je ne ſuis pas un amant indifférent ou froid. — Comptez cela pour quelque choſe; & comptez auſſi pour beaucoup la tentation que le hasard eſt venu m'offrir. Donnez-moi votre opinion. Mais qu'elle ſoit, — enfin Sir John ne ſoyez pas plus ſcrupuleux qu'il ne faut; d'ailleurs, ſi vous examinez l'affaire avec impartialité, vous conviendrez avec moi que Davers a mis dans ſa conduite un peu trop de hauteur. Ne devoit-il pas chercher quelque moyen d'éclaircir & de juſtifier celle de l'aimable créature? Par le ciel, s'il avoit eu la moitié de mon amour, s'il eût idolâtré comme je

le fais cet ange céleſte, il n'auroit pas ſi froidement ajouté foi aux apparences quelconques qui la condamnoient. Non certes : une paſſion ſi foible & ſi facile à s'éteindre ne mérite pas le bonheur inexprimable auquel j'aſpire, & que je vais ſolliciter auſſitôt que j'aurai reçu votre réponſe. Je vous engage encore à n'être pas trop ſevere en votre cenſure. Je voudrois, s'il étoit poſſible, avoir votre approbation. Je m'en fie au reſte à votre honneur, & j'eſpere que vous ne découvrirez rien ſans me le dire. Je vous connois trop pour douter de votre complaiſance à cet égard. Croyez que de mon côté je ne ferai rien ſans votre connoiſſance & s'il eſt poſſible, ſans votre conſentement ; tâchez cependant qu'il ne ſoit pas trop difficile à obtenir. — J'attends impatiemment votre réponſe & ſuis tout à vous D.

LETTRE XXVI.

Du même au même.

JE ſuis convaincu. Vous m'avez montré la foibleſſe des argumens par leſquels je cherchois à vous en impoſer & à me tromper moi-même. Vous m'avez préſenté l'affaire ſous ſon vrai jour. Je ne dirai pas que je céde ſans répugnance à vos raiſonnemens. Mais enfin j'y céde; & je tâcherai d'impoſer ſilence aux murmures de mon cœur, qui n'obéira pas ſans combat à vos conſeils, quoique leur juſteſſe me ſoit démontrée. — Je vous prouverai que je ne ſuis pas abſolument dépourvu de généroſité, ni indigne de la continuation de votre eſtime.

Adieu, Sir John. Je vais, tandis que vos argumens ſont encore préſens à mon eſprit, je vais ainſi préparé, commencer ma ſevere pénitence. Adieu. En peu de jours l'heureux Davers. — Ah! je ne

peux me faire à cette cruelle idée. Il ne faut pas y penser, car tout courage s'évanouiroit dans le cœur de D.

LETTRE XXVII.

Miss Beaumont à Miss Bladon.

AH! ma chere, mon aimable amie, quand finiront mes souffrances? Hélas! jamais. Non, Lucy, il que n'est trop évident que je fus destinée à être la plus malheureuse des créatures. Imaginez ce que j'ai éprouvé ce matin quand un domestique m'a remis une lettre que j'ai reconnu sur le champ pour être de mon pere. Je crois que sans ma tante qui a été témoin de mon émotion, je me serois évanouie sans avoir la force de rompre le cachet. Des sels qu'elle m'a fait respirer ont prévenu cet accident. Je lui ai donné cette lettre si peu attendue, la priant de m'en dire le contenu. J'étois encore trop agitée pour la lire moi-même. Jugez, Lucy, si

je ne l'ai pas été bien davantage, lorſque j'en ai été inſtruite. Je ne peux vous peindre ma ſurpriſe. Mais cette lettre terrible vous fera mieux comprendre ce que j'ai dû ſouffrir que tout ce que je pourrois vous dire. Liſez-la, ma chere, & dites-moi enſuite ſi vous connoiſſez un être plus malheureux que votre infortunée & non moins ſurpriſe.

MARIA.

A Miſſ Beaumont.

IL vous reſte un moyen d'expier vos crimes paſſés & le deshonneur dont vous avez couvert toute votre famille. Remerciez la Providence de ce qu'elle vous l'offre contre toute attente. Lord D. m'a fait des propoſitions auxquelles, malgré les torts qu'il peut avoir, je n'aurois jamais cru qu'il eût ſongé. Si vous étiez *innocente* elles vous feroient honneur; dans l'état où ſont les choſes, je ne crois pas qu'aucun motif puiſſe vous empêcher de les accepter. Vous croirez bien qu'il a facilement obtenu mon conſentement, je

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

Le Relieur aura l'attention d'ôter ce titre en reliant les deux volumes de Mai & de Juin.

JUIN 1788.

A PARIS,
CHEZ JEAN-FRANÇOIS BASTIEN,
Libraire, rue des Mathurins, N°. 7.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

je ne peux douter du vôtre. — Si cependant vous êtes assez aveugle pour rejetter l'honneur qui vous attend, je vous déclare encore ici que je vous renonce pour toujours, & que je ne revoquerai jamais une sentence trop meritée.

Afin que vous ayez moins de répugnance à m'obéir, sachez que votre Davers, à l'amour de qui vous avez sacrifié votre honneur, votre réputation, & tout ce qu'il y a d'estimable en ce monde, est sur le point de se marier. Auriez-vous pu croire que, pour prix de vos honteuses foiblesses, il dût trahir ainsi les sermens que, sans doute, il vous a faits?

Votre réponse déterminera de quelle maniere je dois vous traiter à l'avenir.

LETTRE XXVIII.

De la méme à la méme.

J'AI toujours été ſi mal depuis que j'ai reçu la terrible lettre incluſe dans ma derniere, qu'il m'a été juſqu'à préſent impoſſible d'écrire ou à vous ou à mon pere. Je viens de finir ma réponſe à ſa cruelle propoſition. — Je n'ai pas beſoin de vous dire que c'étoit pour la rejetter. Non, Lucy, quelqu'affreuſe que ſoit l'alternative qui m'eſt offerte, je n'ai pu héſiter un moment ſur le choix que j'avais à faire. Je ne pouvois, quelque parti que je priſſe, être que malheureuſe. J'ai cependant écrit à mon pere dans les termes les plus reſpectueux, & j'ai joint à ma lettre le récit de Sally, tel qu'elle me l'a envoyé, afin de juſtifier à ſes yeux ma conduite, contre laquelle il me paraît ſi injuſtement prévenu. Dieu ſait quel effet cela produira; mais il me ſemble impoſſible qu'il lui reſte un motif

pour former des doutes ou sur la méchanceté de sa femme ou sur mon innocence. Hé bien ! le croirez-vous, Lucy ? Je sens je ne sais quelle répugnance à exposer ainsi la malice de cette créature. J'ai pitié de la confusion dans laquelle elle va être en voyant découvrir ses artifices & publier sa bassesse. Cependant cela n'étoit-il pas indispensable pour éloigner les soupçons odieux que conserve mon pere sur mon honneur ? & plus que des soupçons : car il n'a pas le plus petit doute que je ne sois — Ah ! Lucy, je ne veux pas souiller mon papier de ces horribles noms. — Je n'avois pas d'autre ressource. S'il fait attention au recit que je lui envoie, sans doute il me rendra justice. — Je ne peux supposer qu'il ne sente pas quelque plaisir à trouver sa fille innocente des viles accusations intentées contr'elle. — Mais quoiqu'il en puisse être ; j'ai, quoique dans les termes les plus respectueux, refusé positivement de regarder jamais Lord D. autrement que comme mon plus grand ennemi, — comme la cause premiere de tous mes maux. — Eh n'est-ce pas lui, Lucy, qui m'a

rendue la plus misérable des femmes? N'est-ce pas lui qui m'a fait perdre le cœur du plus aimable de son sexe? Oui, Lucy, quelque cruel que soit celui-ci de m'avoir ainsi abandonnée sans demander d'explication, sans chercher seulement à me voir ou à entendre ce que j'avois à dire pour ma justification, il est encore, j'en conviens, & il sera toujours infiniment cher à mon cœur.

Grand Dieu! penser qu'il va donner sa main à une autre! ces vœux, ces sermens qu'il m'avoit dit tant de fois ne devoir être jamais offerts à d'autre qu'à votre infortunée Maria! — Mes larmes m'aveuglent, Lucy. — Elles inondent mon papier, — mais n'importe? Je ne sais qu'écrire; elles vous peindront mon chagrin plus éloquemment que des mots. Qu'elles tombent donc, & qu'elles vous disent tout ce que je souffre, tout ce qui déchire en ce moment mon cœur affligé. Ah! Davers! aimable & crédule Davers! vous ai-je donc en effet perdu pour toujours?

Adieu, mon amie; ayez pitié de moi & excusez-moi de vous quitter sitôt. —

Mon esprit n'est pas assez tranquille pour se livrer long-tems à une occupation qui jadis me donnoit tant de plaisir. — Hélas, elle faisoit ma joie dans des jours plus heureux; des jours, ma Lucy, qui sont passés pour toujours, & qui avec eux ont emporté la paix de mon cœur.

Adieu, je laisse couler mes pleurs : ah! jamais ils ne tariront. J'ai à peine la force de vous dire combien je suis sincérement votre affectionnée :

MARIA.

P. S. Je reçois à l'instant une lettre de Lady Farquhar. Je suis singulierement étonnée de ce qu'elle m'écrit, & qui cadre si mal avec ce que m'écrit mon pere. Vous aurez, je pense, autant de peine que moi à y comprendre quelque chose. — Elle a revu Sir John qui l'a assurée que Mylord D. étoit enfin décidé à agir en homme d'honneur, & à tout avouer généreusement à Davers. Elle a même lu la lettre dans laquelle il fait cette promesse à Sir John & qui semble avoir été écrite en réponse à une lettre de ce dernier qui discutoit la ques-

tion, & qui, comme je vous le dis, l'a persuadé. Sir John a parlé du mariage que l'on m'annonce ; mais d'une maniere indifférente comme d'une chose qui ne pourroit jamais avoir lieu, parce qu'il ne doutoit point que Mylord n'eût dès-à-présent banni toute pensée de cette espece dans l'esprit de son ami ; au moins relativement à la dame inconnue.

Lady Farquhar, enchantée de ces nouvelles, m'écrit pleine de joie à cette occasion & me félicite sur la douce perspective d'être bientôt rendue à mon amant & à ma famille ; car elle regarde comme certain que l'un sera la suite naturelle de l'autre.

Que peux je penser de cela, ma Lucy ? Il y a certainement encore là dessous quelque tromperie qui n'est pas découverte. — Sir John, comme vous voyez, ne fait rien de la proposition que Mylord a faite à mon pere. Il le croit au contraire fort occupé à éloigner les seuls obstacles qui, selon lui, m'empêchent de donner ma main à un autre. Je crains, ma chere, que Sir John ne soit trompé : & cela n'est-il pas évident ? Milord n'a

t'il pas fait précisément tout le contraire de ce qu'il avoit promis? A t'il fait l'aveu desiré? a t'il détrompé son aimable ami, ou fait quelque tentative pour justifier mon innocence que ses vils procédés ont fait soupçonner ? Non, ma chere, tout ceci est encore à faire, & restera tel encore jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour me rendre les biens que j'ai perdus.

Je vais écrire à Mylady & lui donner les particularités de ma situation actuelle. Elle s'étonnera, sans doute, de la trouver si différente de ce qu'elle la supposoit en m'écrivant. Je l'informerai aussi des offres de Mylord & du refus que j'en ai fait. Je crois pouvoir lui donner cette petite mortification pour tout ce qu'il m'a fait souffrir.

Je suis réellement bien touchée de cette preuve d'amitié de la part de Lady Farquhar. Car je suis persuadée qu'aucun autre motif que le desir de m'obliger n'eût pu l'engager à quitter en ce moment la pieuse société qu'elle s'est choisie, elle en convient même, & m'ajoute que chaque jour amene avec lui de nouveaux plaisirs depuis qu'elle s'est ainsi

consacrée au service de la religion — plus de contradictions. — Tout est désormais serein & tranquille, — sa vie s'écoule dans une scene continue de paix intérieure & de calme céleste. — Ah puisse t'elle en jouir long-tems, — bien long-tems — & ne jamais connoître un instant les peines qui font le malheur de votre Maria!

Adieu, ma chere amie, je m'empresse, comme je vous l'ai dit, de la détromper.

LETTRE XXIX.

A la même.

ME voilà, ma chere Lucy, plus embarassée à trouver de mots pour vous exprimer ma joie que je ne l'étois, nagueres pour vous peindre mon chagrin. — Ah! mon amie, elle est sans bornes. Mes transports sont indicibles. — Mon cher Davers, Lucy. Ouï, mon charmant Davers est encore rendu à mon

cœur. Je l'ai revu à mes pieds. Il y imploroit son pardon pour avoir osé un instant me croire coupable d'une action indigne.

» Mon aimable & malheureuse amie, » me disoit-il, en prenant contre son » cœur une main qui ne résistoit pas à » ses efforts, pourrez-vous pardonner au » misérable qui a été cause de tant de » peines & de chagrins! Parlez-moi, » mon ange, dites-moi : puis-je, oserai-je espérer que vous daigniez me rendre une partie de ces sentimens dont » vous eutes autrefois la bonté de m'assurer? Aurez-vous dans votre indulgence quelque pitié de votre amant, » & pourra-t-il regagner dans votre » cœur la place qu'il a si justement perdue? O! Maria, continuoit-il, en me » regardant avec des yeux pleins de la » tendresse la plus séduisante, comment » cela s'est-il pu? Combien je fus insensé de croire que cette céleste figure n'étoit pas habitée par un esprit » céleste! Ce fut une folie, un aveuglement. Il n'y a que l'extravagance » qui puisse excuser une pareille foi-

» bleſſe. — Cependant penſez mon » amie, penſez quel vil artifice. Mais » je ne veux pas diminuer mon crime. » — C'eſt mon pardon que j'implore » ici à genoux. C'eſt là qu'avouant ma » coupable crédulité, je veux attendre » mon arrêt. — Ah, croyez-moi, votre » Davers a cruellement ſouffert pour » prix de ſes injuſtes ſoupçons. — Oui, » Maria; vous étiez vengée d'avance. » Vous l'avoueriez-vous-même ſi vous » pouviez vous former une idée de ce » que j'ai éprouvé pendant cette nuit » affreuſe, — cette nuit dans laquelle » une jalouſie cruelle & mal fondée » uſurpa dans mon eſprit la place de la » raiſon & enfonça dans mon cœur un » poignard qui n'a ceſſé de le déchirer. »

Mais, j'oublie, — vous m'épargnerez volontiers, n'eſt-il pas vrai, le recit de nos tranſports pourvu que je vous diſe quel événement les a cauſés. Rien d'extraordinaire ni de ſurnaturel, ma chere, je vous aſſure. Je n'ai employé de charmes autres que les miens, point de caracteres, ni d'opérations magiques pour rappeller mon aimable fugitif; cette heu-

reuſe réunion s'eſt opérée de la maniere la plus naturelle & la plus ſimple que vous puiſſiez concevoir.

Je vous ai dit que je me propoſois d'écrire à Lady Farquhar en réponſe à ſa lettre qui m'avoit tant étonnée. Je lui donnai dans ma lettre un détail circonſtancié de la confeſſion de Sally, n'oubliant pas les honorables propoſitions faites par Mylord à mon pere, ni ce qui les avoit ſuivies; ſavoir la connoiſſance qu'on m'en avoit donnée, & le refus que j'avois eu l'ingratitude d'y faire. Myladi fut à ſon tour auſſi embaraſſée que moi, ne comprenant rien à la différence qui ſe trouvoit entre mon recit & celui de Sir John. Mais quelques momens de réflexion lui firent concevoir que Mylord, malgré ſes belles proteſtations d'honneur, de repentir & de généroſité, s'étoit conduit, dans le moment même où il les faiſoit, d'une maniere abſolument oppoſée. — La tendre veuve n'ignoroit pas qu'il étoit homme à ſe faire peu de ſcrupule de manquer à des ſermens, ou d'en faire de faux pour ſatisfaire une fantaiſie; & conclut ſagement de cette

connoissance que la lettre écrite à Sir John n'avoit pas été écrite dans un autre but; quoiqu'il en fût, elle voyoit toujours bien que Mylord n'avoit pas le projet de faire aucun aveu contre lui même. Sa démarche auprès de mon pere en étoit la preuve, & c'en fut assez. Mylady sans demander l'avis de personne résolut de sauver à son ancien ami Lord D. l'humiliation qu'il redoutoit si fort & d'écrire elle-même à Davers un recit complet & d'étaillé de toute l'aventure. — Quelle obligation ne lui doit pas Mylord pour cet acte de bonté singuliere!

Hé bien, ma chere, en conséquence de cette résolution & sans me dire un mot de son projet, se doutant bien que, quelques fussent les mouvemens de mon cœur, mon amour propre s'opposeroit au service qu'elle vouloit me rendre, Myladi prend la plume, achéve son paquet & l'envoie sur le champ en Bedfordshire. Je ne peux vous dire l'étonnement & la confusion qu'éprouva M. Davers en voyant de quelle indigne & traître maniere il avoit été joué; & quant

à ſes tranſports, à la penſée de mon innocence reconnue, ſon éloquence elle-même & toute l'abondance de ſon élocution n'ont pu, dit-il, m'exprimer la millieme partie de ce qu'il ſentit en ce moment délicieux. — Mais, Lucy, je conçois ſon émotion & j'en juge par la mienne. — Vous ne ſauriez, ma chere, vous en former qu'une foible idée; & ainſi doivent être tous ceux qui n'ont pas, comme votre Mariaj, paſſé de l'excès de la douleur au comble de la joie. — Il faut avoir éprouvé ce délicieux paſſage pour comprendre quelque choſe à ces vives ſenſations. — Etes-vous bien perſuadée, ma chere, qu'elles ſont au deſſus de toute deſcription?

Eh ouï, m'allez-vous dire. » Et puiſqu'on ne peut les décrire, pourquoi » y travaillez-vous? Que ne continuez-» vous votre hiſtoire en me laiſſant imaginer vos idées comme je le pourrai? » & permettez-moi de vous le dire, » j'aime mieux m'y tromper que d'acheter de l'expérience au prix où vous » l'avez payée. »

L'affaire de ſon mariage, m'a t'il dit,

a été bien embellie. Son pere à la vérité lui a fait une propoſition de ce genre. Mais il l'a rejettée, ſans même voir la dame, ou ſans en avoir envie. Les motifs de ſon refus ont été approuvés & depuis ce tems on ne lui en a jamais reparlé. Vous voyez, Lucy, que l'intrigant Lord a pris tous ſes avantages pour donner à ſon hiſtoire un air de vraiſemblance.

Davers, auſſi-tôt qu'il eut reçu la lettre de Lady Farquhar, inſtruiſit ſon reſpectable pere de toute notre aventure, le ſuppliant en même tems de conſentir à notre union, dans le cas où il ſeroit aſſez heureux pour obtenir mon pardon des indignes ſoupçons qu'il avoit eu la témérité de former. A cette demande il ajouta mille éloges en ſtyle d'amoureux de ſon adorable maîtreſſe, de cet ange calomnié, & ainſi du reſte; bref il gagna ſa cauſe; — qui pourroit reſiſter à l'éloquence d'un avocat ſi aimable, ſi ſéduiſant, ſi — mais je vous fais grace de tous les ſi — aucun d'eux n'eſt ſuffiſant.

Et que penſez-vous, ma chere, que

fut la conséquence de ce consentement? Un prompt voyage à Londres, allez-vous dire. — Précisément. Il n'y avoit pas moyen de bien arranger les choses sans cela.

Nous étions assises assez tristement ma bonne tante & moi, nous entretenant des bizarres événemens qui lui avoient procuré ce qu'elle a la bonté d'appeller le plaisir de ma société; & nous tâchions d'expliquer l'inconcevable conduite de Mylord D., — lorsqu'un domestique, sans annoncer, fit entrer dans le cabinet de toilette où nous étions l'impatient Davers qui n'avoit pas voulu qu'on nous apprît son arrivée. Il vouloit absolument me surprendre, de peur, dit-il, que je n'eusse le tems de me souvenir de son crime, & de le recevoir avec un visage irrité. — Ce qui n'auroit pas manqué, ajoute t'il, de le tuer sur la place. Comme ce malheureux événement n'est pas arrivé, il faut croire que je n'ai pas pris ces redoutables regards. — Je vous ai déja dit la suite. Il est bien sûr que s'il n'eût pas pris ces précautions, son pardon peut-être eût été plus difficile à obtenir: mais

je n'eus pas le tems de me reconnoître. Voir à mes pieds cette charmante figure, si repentante, si séduisante, si tendre & si timide, vous conviendrez que c'en étoit assez pour me dérouter. Il est vrai que sa présence inattendue a eu ce fatal (ou plutôt devrois-je dire) cet heureux effet. Je fus entraînée par son éloquence; & j'oubliai tout excepté mon amant & ma joie.

Ma tante étoit confondue d'étonnement. — Mais bientôt il l'occupa plus agréablement, lui adressant poliment la parole; il s'excusa d'abord de s'être présenté devant elle de cette brusque maniere, & la supplia ensuite d'intercéder pour lui auprès de son aimable niece. — J'ai peur, ma chere, que ce ne fût là qu'un compliment, car le fripon n'étoit que trop sûr de gagner sa cause; quoiqu'il en soit, il fit mille instances aussi polies que séduisantes pour s'assurer du crédit de la bonne dame, & ne fut pas trompé dans son espoir. Elle parut charmée de sa personne & de ses manieres. — Véritablement, ma chere, il n'y a pas moyen de résister à tant de graces.

— Il eſt fait pour vaincre & conquérir quelque choſe qu'il entreprenne. — Elle l'aſſura de la maniere la plus obligeante de ſon eſtime & de ſon amitié.

Je donnerois tout au monde pour ſavoir quel effet a produit ma lettre à la maiſon. — Mon pere, ſans doute, eſt à préſent détrompé, & par conſéquent en diſpoſition convenable pour recevoir les propoſitions que j'ai permis à Davers de lui faire. Oui, ma chere, il l'a emporté. Je lui ai donné la permiſſion de ſolliciter mon pere ſur un ſujet qui, me dit-il, eſt infiniment cher à ſon cœur. Nous ſommes convenus qu'il iroit ſur le champ lui faire une viſite en forme pour lui demander ſon conſentement. — Davers, il eſt vrai, me ſollicitoit de remettre cette cérémonie juſqu'à ce qu'une autre plus importante fût achevée; & auroit bien voulu que je l'accompagnaſſe dans un certain voyage. — Mais j'étois déterminée contre ce parti, ſes argumens, ſi puiſſans d'ordinaire, ont échoué ici malgré toute l'adreſſe avec laquelle il les a fait valoir. J'ai poſitivement inſiſté ſur la néceſſité d'obtenir

l'approbation de celui qui a le droit indubitable d'être consulté dans une occasion si importante. Mon devoir m'y obligeoit, quelque traitement que j'eusse éprouvé. Si, par exemple, ces offres étoient rejettées, ce que j'ai cependant peine à croire, puisqu'aujourd'hui tout est éclairci à la satisfaction de mon pere, alors peut-être pourrois-je prêter l'oreille aux prieres de Davers, & me contenter du consentement de ma bonne tante, qui me tint toujours lieu de mere & d'amie. Son approbation en ce cas suffiroit à ma conscience. En peu de jours donc, ma Lucy, mon sort sera décidé. — Réjouissez-vous avec moi de ce qu'il doit probablement être si heureux après toutes les traverses qui l'ont précédé.

J'attens à chaque instant l'arrivée de ce célébre Davers, qui doit venir prendre congé de nous avant de partir pour son voyage. Lui souhaitez-vous un heureux succès dans sa négociation, Lucy? — Mais vous regarderez cela peut-être comme assez indifférent, puisque j'ai promis de suivre son avis, qu'il réussisse ou non. Il est vrai que j'ai promis

quelque chose de semblable, &, sans doute, il faudra que je tienne parole : car je ne vois pas qu'il en puisse rien résulter de bien fâcheux.

LETTRE XXX.

A la même.

C'EN est trop, mon amie, mon ame n'aura jamais la force de supporter ce dernier coup. Je succomberai à cet accident soudain & terrible. Mon courage ne suffit pas à tant de maux répétés. Ah pourquoi suis-je la cause infortunée du malheur du plus aimable des hommes?

Bon Dieu! que la prévoyance de l'homme est courte & trompeuse! je croyois toucher à une félicité certaine. Je croyois impossible qu'aucun nouveau délai vînt s'élever entre mon bonheur & moi, lorsqu'au jour, à l'instant où je le crois être à son comble, arrive une lettre qui m'apprend que mon aimable Davers est à

deux dogts de la mort. Ah ! Lucy, comment ai-je conservé assez de vie pour vous écrire ce recit fatal? Est-il possible que j'aie pu l'entendre, & que mon cœur ne se soit pas brisé de douleur ? — Ce vil, ce cruel Lord D. — infâme misérable ! venger ainsi ses espérances déchues ! Je ne puis, mon amie, m'appésantir sur les détails. Vous n'aurez pas de peine à les deviner.

Davers, plein d'amour & d'espérance, étoit déja à quelques milles de la maison, lorsqu'à une auberge sur la route, il rencontra ce malheureux qui venoit précisément d'apprendre que tous ses artifices étoient découverts. Jugez quelle fut l'émotion de celui-ci en voyant cet ami offensé dont il devina aisément l'affaire en ce canton. — La honte & la colere réunies l'emportant sur toute autre considération, un défi fut à l'instant porté, & non moins promptement accepté. — Ai-je besoin de vous en dire le fatal succès ! c'étoit à son tour de triompher. — Davers succomba, — ce méchant rival n'attendit pas la sentence qu'on eût pu prononcer contre lui. — Sachant trop

bien que les blessures qu'il avoit faites étoient mortelles, il monta sur son cheval & s'éloigna. Les gens de la maison où étoit arrivé ce malheur envoyerent sur le champ chercher du secours, & mon pauvre Davers fut reconnu être dans le plus grand danger.

Son domestique courut chez Sir John Evelyn, pour l'informer de ce qui s'étoit passé. Celui-ci se hâta de venir à l'auberge où il trouva son ami dans l'état que je vous ai dépeint. Jugez quelle entrevue. C'est de Sir John que j'ai appris ces tristes particularités. Le premier soin du malheureux Davers fut de le prier de vouloir bien de la maniere la plus tendre & la moins allarmante m'informer de ce qui lui étoit arrivé. Cela étoit indispensable pour l'excuser de ne pas revenir, comme il se l'étoit proposé, réclamer ma promesse, promesse à laquelle étoit attaché le bonheur de sa vie, & dont il esperoit venir en peu de tems me demander l'exécution. — Il obligea sans doute son ami d'ajouter ces derniers mots pour m'empêcher de suc-

comber à la frayeur dont il savoit que je serois atteinte.

Ah ! Lucy, dois-je, puis-je me flatter de le voir encore ? — Non, mon amie, je vois trop clairement par la lettre de Sir John avec quelques précautions qu'elle soit écrite, que mon malheur est inévitable. — Ma pauvre tante est pleine de compassion & de bonté. Cette aimable femme fait tout ce qu'elle peut pour me consoler. Mais hélas que ses efforts sont inutiles ! je n'ai pas la force de soutenir comme je le devrois ce terrible événement. — Mon cœur est prêt à se briser. Adieu, il m'est impossible d'écrire. Dieu seul sait ce que contiendra ma premiere lettre, ou si jamais j'aurai la force de prendre la plume. A présent il faut que je la quitte, & que je donne un libre cours à mes larmes qui désormais ne cesseront plus de couler. — Adieu.

LETTRE

LETTRE XXXI.

A la même.

DIEU soit loué, ma chere, ma tendre amie, Dieu soit loué, il y a encore de l'espérance. Le plus aimable des hommes sera rendu à mes desirs & à mes prieres. — Mais ce n'est pas là tout. J'ai mille charmantes nouvelles à vous mander. — Je suis yvre de bonheur & de joie. — Davers, mon amie, n'est plus en danger & mon pere, oui Lucy, mon pere s'adoucit. — Il est convaincu de mon innocence, il m'écrit; m'écrit avec tendresse & a même la bonté de m'assurer qu'il est fâché de ce qui s'est passé. — Pensez à cela, ma chere, pensez à ce que j'ai senti en lisant cette lettre si flatteuse & si peu espérée. Je ne sais pourquoi — je vous écris sans ordre & sans liaison. Car je voulois vous mander bien minutieusement le détail de tout ce qui s'est passé. — Mais pourrez-vous exiger

de moi quelque méthode en des instans si délicieux? — Essayons pourtant : je ferai ce que je pourrai pour vous satisfaire.

Vous saurez donc, Lucy, que la poste d'hier m'a apporté un gros paquet de mon tendre & respectable pere. — Ma derniere n'a pu que vous peindre foiblement l'état dans lequel j'étois : jamais, je vous le jure, il n'y en eut un plus affreux. — La vue de cette écriture bien connue me causa une émotion extrême. Je n'eus pas le courage d'ouvrir la lettre ; & d'une voix tremblante, je suppliai ma tante de me dire ce qu'elle contenoit. Si vous aviez vu l'air inquiet avec lequel j'examinois ses regards pendant qu'elle lisoit, vous auriez pu concevoir une partie de mes souffrances. Il ne fallut qu'un instant pour rappeller à la joie mon imagination effrayée. Ma tante n'eut pas lu plutôt une ligne ou deux que je vis un rayon de plaisir briller sur ses traits qu'ombrageoit l'inquiétude. La surprise & la joie éclaterent dans ses yeux.

Donnez-la moi, pour l'amour de Dieu, donnez-moi cette bienheureuse lettre,

m'écriai-je, ne pouvant plus me contenir, car je suis persuadée, d'après vos regards, qu'elle apportera quelque consolation à votre pauvre Maria.

Elle m'en donna en effet, & plus, infiniment plus que dans mes desirs les plus ardens, je n'eusse osé m'en promettre.

Il me mande, ma chere Lucy, que Sir John, à la priere de M. Davers, a été le voir & lui a fait un recit détaillé de tout ce qui s'est passé depuis sa premiere connoissance avec votre amie. Ma lettre l'avoit préparé à recevoir cet ambassadeur avec bienveillance, en lui prouvant, comme il a la bonté de me le dire, que j'avois été cruellement trahie, & que lui-même avoit trop long tems été la dupe d'une femme impérieuse & fausse. Mais il a repris en main les rênes du gouvernement, & ne les laissera plus échapper. Il ajoute que madame est passablement humiliée, quoiqu'elle ait déclaré qu'elle ne consentira jamais à ce que j'épouse Davers; & que de plus, elle ait juré que le jour que mon pere donnera son con-

ſentement à ce mariage, elle quittera ſa maiſon pour toujours.

C'eſt là, ma chere, la ſeule réſolution que la bonne dame ait jamais priſe à mon gré. — Mais je préſume qu'en y repenſant, elle trouvera à propos de rompre ce ſerment étourdi. Je crois que mon pere conſentiroit ſans regret à ſon départ. J'aime mieux cependant eſpérer que la réflexion la ramenera à un parti plus ſage, & qu'elle aura encore aſſez de bon ſens pour reconnoître ſes torts & s'en repentir. Au reſte ſalut à ſa puiſſance renverſée; elle n'eſt plus à craindre, — ſon conſentement, grace à mon étoile, n'eſt plus regardé comme néceſſaire. Mon pere heureuſement eſt redevenu lui-même, & peut à ſon gré diſpoſer de ſon bien ſans la volonté d'autrui.

Or à préſent, Lucy, devinez ce qu'il a deſſein d'en faire. — Ah, ma chere, malgré tous mes ſujets de joie, il m'échappe un ſoupir en penſant à la ſituation actuelle de ce pauvre Davers. — S'ils s'étoient trompés dans leurs conjectures; s'il alloit. — Je ne peux écrire

ces terribles mots : je n'oſe penſer à une ſi épouvantable affliction. — Et pourquoi y penſerois-je ? — mon pere ne m'aſſure-t-il pas qu'on ne craint plus rien pour lui ? qu'il le voit tous les jours, & que tous les jours il le trouve de mieux en mieux ? — Ne nous refuſons pas follement à l'eſpérance qui s'offre à nous, & ne nous affligeons pas ſans cauſe, après ces flatteuſes aſſurances.

Hé bien, ma chere, comme je vous diſois, comment croyez-vous que mon pere ſe propoſe aujourd'hui de diſpoſer de ſon heureuſe fille ? — Le croiriez-vous ? Il eſt réſolu à donner ma main, quoiqu'il en ſoit de mon cœur, à un M. Davers, dont je vous ai quelquefois parlé dans le cours de notre correſpondance. — Vrai comme vous vivez : ſa parole eſt donnée, & comme vous ſavez il eſt inutile d'eſſayer de rien changer à ſa réſolution. — Il me dit, il eſt vrai, que cette promeſſe a été regardée par tout le monde comme le remède le plus efficace qu'on pût adminiſtrer au pauvre bleſſé. — Elle a eu un effet ſoudain : cela opéré comme un charme. — Du

moment qu'on la lui a donnée, il s'eſt trouvé hors de danger, parce que ſon ame a été ſur le champ dégagée d'une oppreſſion qu'aucun remede n'avoit pu diſſiper. Les maladies de l'ame, Lucy, ſont beaucoup plus difficiles à guérir que celles du corps. —— Mais Davers, grace au Ciel, doit bientôt être délivré de l'une & de l'autre. Mon pere m'aſſure qu'il eſt enchanté de lui, & qu'il ſeroit auſſi affligé que moi ſi quelque accident imprévu venoit à empêcher une union ſi déſirée.

De peur de l'oublier, je dois vous dire ici (en mon ſtyle) que lord D. —— eſt paſſé ſur le continent. Il eſt parti ſur le champ, perſuadé ſans doute qu'il avoit tué ſon charmant ami; peut-être auſſi le point de vue mépriſable ſous lequel il eût paru à tous ceux qui auroient eu connoiſſance de ſes procédés, a t'il contribué à le décider à quitter l'Angleterre. Je crois qu'il aura beſoin de beaucoup de tems pour regagner ſa propre eſtime. J'ignore s'il recouvrera jamais celle du public, & au ſurplus, je ne m'en embaraſſe gueres.

Auſſi-tôt que M. Davers a été en état de quitter l'auberge, Sir John l'a fait tranſporter chez lui où il eſt à préſent. Cette affaire a produit une liaiſon entre ce dernier & mon pere. Lady Evelyn attend avec impatience mon retour à la campagne, & a eu la bonté de preſſer mon pere de m'y rappeller. Il nous prie en conſéquence, ma tante & moi, de nous rendre auſſitôt que nous le pourrons à la maiſon ; il eſt bien empreſſé, me dit-il, de me prouver combien il eſt affligé de tout ce que j'ai ſoufert, & il tâchera, ajoute t'il, de me faire à l'avenir toutes les réparations qui dépendront de lui. — Quelle bonté, ma chere, & quelle complaiſance ! eſt-il poſſible de ſe ſouvenir un moment qu'il eût jamais d'autres ſentimens? Non, que ces jours de peine & d'affliction ſoient enſévelis dans l'oubli & ne penſons déſormais qu'à tout ce qui pourra rendre les ſiens heureux & tranquilles. C'eſt-là la tâche que je m'impoſe, & je ne déſeſpere pas de la remplir.

Je m'apperçois que je vous ai écrit ce recit d'une maniere étrangement découſue.

Mais pourrez-vous en être surprise? — N'est-il pas déja assez extraordinaire que je puisse même vous écrire dans l'extrême agitation où me jettent tant d'heureuses nouvelles. Je ne suis pas encore bien à moi, & je ne sais quand j'y serai; — ce ne sera pas du moins, je pense, avant mon entrevue avec mon pere. — Je ne peux songer à rien autre chose. — Le jour, la nuit, éveillée comme en dormant, j'en suis continuellement occupée.

Nous nous préparons à notre voyage. Avec quel plaisir ma tante donne les ordres nécessaires! — Elle est enchantée de l'idée de mon bonheur prochain. — Chere, aimable femme! de quel excellent cœur elle est douée.

Adieu, ma Lucy, ma premiere lettre sera datée de chez mon pere. — Quelle heureuse perspective!

LETTRE XXXII.

A la même.

FÉLICITEZ votre Maria, mon amie. Mes affaires ſont à préſent dans le meilleur train que vous puiſſiez imaginer.

J'ai été reçue de mon pere avec une tendreſſe extrême. Sa femme néanmoins n'a pas jugé à propos d'être témoin de notre entrevue; & en conſéquence elle eſt partie quelques jours avant notre arrivée pour faire une viſite à ſa ſœur qui demeure à Windſor, & chez qui elle ſe propoſe de paſſer quelques ſemaines. Vous croirez bien que ſon abſence ne m'a pas fait beaucoup de peine: j'ai véritablement été charmée de la trouver partie. — Pour vous le dire en paſſant, je doute qu'elle revienne jamais. Mais je vous parlerai de cela plus au long dans ma premiere lettre, j'ai à préſent à vous entretenir de choſes plus importantes.

Sir John & Lady Evelyn ſont venus

me voir auſſi tôt après mon arrivée & m'ont témoigné le plus grand plaiſir de me revoir dans leur voiſinage. Ils m'ont aſſuré que leur ami ſeroit dans peu de jours en état de venir me préſenter ſon reſpect. Si même il n'eût été retenu par leurs ſoins obligeans, il auroit été de leur partie; mais ils s'y ſont abſolument oppoſés parce qu'il n'a pas encore quitté la chambre, & qu'une viſite de cette eſpece eût été trop pour une premiere ſortie. On m'a beaucoup parlé, ma chere, de ſon amour, de ſon impatience & ainſi du reſte. — Et tout cela, j'ai été aſſez bonne pour le croire.

Vous devez bien penſer que j'ai demandé des nouvelles de mon obligeante amie, Lady Farquhar. Sir John & ſa femme avoient été pour la voir en venant ici: mais elle n'étoit point chez elle. Elle étoit allée entendre un nouveau prédicateur à quelque diſtance d'ici, & ne devoit pas venir le même jour. — Elle eſt encore auſſi dévote, auſſi zelée que lorſque je l'ai quittée; & tout le monde eſt perſuadé qu'elle eſt fixée pour la vie. Connoiſſez-vous rien de plus extraordi-

naire que ce bizarre & soudain changement ? Je desire de tout mon cœur qu'elle ait enfin trouvé ce bonheur qu'elle a si long-tems cherché en vain. S'il en est ainsi, qui pourroit blâmer sa persévérance ? Il est plus difficile peut-être de l'imiter ; & quant à moi, j'ai moins d'envie que jamais d'essayer de cette félicité qui ne se trouve que dans la retraite, la solitude, & les larmes. — Mais laissons Lady Farquhar. J'espere la revoir dans un jour ou deux & alors je vous en reparlerai.

Mon pere est plus impatient que vous ne sauriez le croire de voir mon bonheur s'accomplir ; il vient d'aller chez Sir John, ce qu'il ne manque jamais de faire au moins une fois par jour. Ma tante en ce moment me fait proposer d'aller avec elle voir mon amie Mistriff Bellmour, qui est en couche d'un fils, ce qui l'a empêchée de venir me féliciter de l'heureux changement de mon sort. Je vais l'accompagner. Je finirai ma lettre à mon retour. Jusque-là, adieu.

. . . . . .

L'honnête & digne femme ! comme

elle a été enchantée de me voir ! je n'ai rien vu de plus obligeant que les expreſſions de ſa joie. Elle m'a dit qu'elle avoit ſouvent des nouvelles de notre écuyer & de ſa femme. La mere n'eſt pas encore, & probablement ne ſera jamais conſolée de leur mariage ; mais ils ſupportent ſa rancune avec une grande réſignation. Le jeune homme auroit été peut-être un peu moins philoſophe, ſi ſa fortune eût dépendu de ſa mere, mais comme il n'en eſt pas ainſi, & qu'il eſt propriétaire par lui-même d'un aſſez joli revenu, il eſt aſſez tranquille ſur l'humeur triſte ou gaie de la bonne dame. Son chien & ſon fuſil ſont pour lui des affaires d'une bien plus grande importance.

Adieu, ma chere, mon pere eſt à la porte. Je cours au devant de lui pour ſavoir des nouvelles de la maiſon qui renferme ce que j'ai plus de précieux au monde. — Il ſourie, — Dieu ſoit loué. J'eſpere que tout va bien. Encore une fois, adieu.

M. Beaumont.

LETTRE XXXIII.

A la même.

ENFIN, ma chere Lucy, il eſt fixé le jour heureux qui doit m'unir au plus aimable des hommes. Ma bonne tante & Lady Evelyn ſont fort occupées des préparatifs de ce joyeux événement, comme elles l'appellent, & comme il ſemble auſſi à votre Maria. Car, pourquoi cacherois-je mes ſentimens? Non, je vous les avoue de bon cœur, & je conviens que je vois arriver ce moment avec une ſatisfaction infinie. Mon bon pere eſt abſolument un autre homme. Il paroît ſi heureux, ſi content, que cela ſeul ſuffiroit pour rendre ma ſituation délicieuſe. — Mais, mon aimable Davers. — Lucy, comment rendre juſtice à ſa tendreſſe ſans pareille, à ſes manieres ſéduiſantes? — Impoſſible mon amie! je ne trouve point de mots capables de rendre tout cela. Je vous dirai ſeulement qu'il eſt tout ce

que peut souhaiter mon cœur. — Si délicat, si gracieux en tout ce qu'il fait, que tout le monde en est charmé. Mon pere se plaît à l'appeller son fils, & ma tante est plus d'à moitié tentée de devenir ma rivale. Il fait tant d'attention à tout ce qu'elle dit; il est près d'elle si obligeant, si attentif; enfin, ma chere, il n'y a pas moyen de vous dire tout ce qu'il est. Il faut absolument que vous veniez voir ce prodige. Serez-vous assez bonne, ma Lucy, pour m'accompagner en cette occasion? — Dites-moi: aurez-vous bien la complaisance d'être de ma suite? Car ils veulent absolument, malgré ma répugnance, que j'aie une suite. J'ai eu beau les prier de ne point faire toutes ces cérémonies, ils sont décidés à me faire une fête; & il faut bien y consentir, tout le monde y est invité, excepté vous. Serez-vous donc la seule qui ne voudrez pas voir venir ces merveilles? — Priez votre maman, ma chere amie, de vous céder à moi pour quelques semaine, après lesquelles je vous reconduirai moi-même chez elle. Comme je me flatte que vous serez bientôt avec moi, je ne veux pas

anticiper sur vos plaisirs, en vous décrivant toutes les parures que ma tante m'a fait faire. Elle est décidée à montrer en tout son élégance & son bon goût. Vous croyez-bien que je lui laisse volontiers le soin de toutes ces bagatelles & je dois lui rendre justice, elle s'en est parfaitement acquittée. — Mais venez & vous nous donnerez vos avis. Venez, Lucy, ravir cette bonne ame en lui donnant votre approbation. Vous aurez soin de paroître étonnée de la perfection de son goût, vous serez enchantée de tous les ornemens qu'elle a choisis. Car, entre nous, ils ont couté à la chere femme assez de soin & d'étude. — Mais sur-tout, ma Lucy, il faudra que vous approuviez mon joli Davers. — Cependant ai-je besoin de vous en prier! oh non, je connois trop votre discernement exquis pour craindre que vous puissiez y manquer; réellement, ma chere, il n'a besoin pour vaincre que de se montrer. Sa derniere maladie a laissé sur ses traits une espece de langueur qui semble encore ajouter des graces à une figure par elle-même enchantereſſe. — Sa taille est si bien

prise, son maintien est si noble ! mais à quoi m'amusai-je ? Ne devez-vous pas venir le voir & vous convaincre que tout ce que je vous en ai dit est infiniment au dessous de la réalité ? — Son pere & ses deux sœurs doivent venir nous joindre. Combien j'ai d'impatience de voir ces aimables parens ! car, pour aimables, ils doivent l'être, j'en suis sûre. Lady Evelyn m'a effectivement assurée que les deux jeunes personnes sont non-seulement très-jolies, mais parfaitement intéressantes. Heureuse, heureuse société ! — ô puissé-je leur convenir & leur plaire ! & tous mes vœux seront remplis.

Venez, je vous en supplie encore, venez partager mon bonheur. Faut-il vous dire combien votre présence y ajoutera ? Je suis persuadée que vous n'en pouvez douter.

Bon Dieu ! une voiture. — C'est précisément la leur, — ah Lucy, — je meurs de — je ne sais de quoi. Mais il faut que je vous quitte : il faut que je coure au devant des chers amis de mon Davers. — Quelle émotion j'éprouve

& comme mon cœur palpite ! pourquoi donc bat-il ainſi ? —— Mais voilà ſon ſeigneur & maître. Il vient pour me conduire & me préſenter à nos hôtes impatiens. —— En ce moment, Lucy, ſi vous pouviez le voir, ſi vous pouviez voir comme il s'approche avec des regards pleins de plaiſir & d'amour; —— mais heureuſement, ma chere, heureuſement pour votre repos que cela ne vous eſt pas poſſible. —— Grand Dieu ! s'il alloit voir ce que je vous écris, —— j'en meurs de peur, —— adieu, adieu.

LETTRE XXXIV.

A la même.

JE ne ſais ſi jamais je vous pardonnerai, Lucy, pour m'avoir ainſi trompée : mais ce qui eſt bien pis; c'eſt que mon Davers, ouï, ma chere, il eſt à moi à préſent, déclare que jamais il ne vous pardonnera de n'avoir pas obéi aux ordres de ſa Maria. Pourrez-vous ſoutenir cette

effrayante menace? Mais, allons, j'ai pitié de vous, & je veux bien plaider votre cause auprès de celui que vous avez offensé. J'emploierai toute mon éloquence en votre faveur. Cependant c'est à une condition, & si vous la rejettez notre colere à tous deux sera éternelle.

Voudrez-vous donc nous venir voir à présent puisque vous ne l'avez pu jusqu'ici? —— Nous projettons mille parties charmantes. Venez, je vous le répete, venez y prendre part. Ce n'est qu'à cette seule condition que mon Henry veut signer votre pardon. Vous serez charmée (de lui, sans doute, allez-vous dire) oh, quant à cela, ma chere, j'en suis persuadée: mais en ce moment je veux parler de ses sœurs & de son pere. —— C'est la plus aimable famille, Lucy, je suis trop heureuse, c'est un modele d'union & d'harmonie.

Lady Farquhar m'a écrit pour me féliciter, mais je n'ai pu obtenir d'elle qu'elle vînt ici. L'intéressante & chere créature, combien je desire qu'elle soit heureuse au gré de ses vœux!

Nous resterons jusqu'à la fin de l'été

avec mon pere qui ne fut jamais si gai, ni si content. Puis nous irons à Londres où nous devons passer l'hiver.

Ma belle-mere dont j'ai réellement pitié, & à qui je pardonne aujourd'hui de bon cœur, ne reviendra pas que nous ne soyons partis. —— Ah ! ma chere, quelle horrible humiliation elle a subie. J'ai dit tout ce que j'ai pu à mon pere en sa faveur : mais c'est un sujet qu'il cherche à éviter. Il paroît sentir qu'il a fait sous son regne une assez pauvre figure, & seroit, je crois, bien aise qu'on l'oubliât.

Adieu, ma tendre amie, souvenez-vous des conditions auxquelles vous pouvez rentrer dans les bonnes graces du plus aimable & du meilleur des hommes; & croyez-moi non moins votre fidele amie que sa parfaitement heureuse femme.

ROMAN HISTORIQUE.

CLEMENCE

D'ENTRAGUES,

OU

LE SIEGE D'AUBIGNY.

Si vous perdez vos enseignes, ralliez-vous à mon panache blanc, vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur & de la gloire.

HENRY IV.

Imprimé à Paris en 1773. 1 Volume in-8°.

VOICI le fait historique, qui a donné à l'Auteur l'idée de ce petit roman.

« Le premier jour de cette année 1591, M. » de la Châtre, gouverneur de la province

„ du Berri, accompagné de six mille hommes & six pieces de canon, alla camper „ devant la ville d'Aubigny, & somma „ les habitans de se rendre; à leur refus il „ assiégea le château & la porte Ste. Anne de „ plusieurs coups de canon, fit breche de „ vingt pas de long, & réitera un second „ assaut, mais la garnison & les habitans, „ animés par la présence de la dame d'Aubigny, de la maison de Balsac d'Entragues, „ qui les exhortoit à une vigoureuse défense, „ repoussèrent vaillamment les assiégeans, en „ tuerent beaucoup & en blessérent cinq cens; „ ce qui obligea le sieur de la Châtre de „ lever le siege. » (Histoire du Berri, par Thomas Thaumasin, liv. 3, pag. 209).

Nous allons voir maintenant de quelle maniere ce fonds a été brodé par M. Dussieux.

HENRI IV né dans les montagnes stériles du Béarn, sans être le plus heureux des hommes fut le meilleur des Rois; l'adversité fut l'école où il apprit à régner; ses premiers regards, ne s'arrêterent point sur cette pompe dangereuse dont l'éclat va frapper les enfans des Rois jusques dans le berceau. Son enfance ne fut point entourée de cette foule importune de courtisans que l'intérêt amene au pied du trône, que l'in-

trigue y maintient & que la politique y protége. Il eut pour instituteurs, non les plus puissans, mais les plus sages & les plus éclairés d'entre ses sujets ; les habitans du Béarn, voyoient avec des transports de joie, se développer en lui le germe des vertus & des grands talens, ils le portoient dans leurs bras, assistoient à ses exercices, &, par leurs applaudissemens ils enflammoient son courage naissant ; à peine sorti de l'enfance, il se rendoit à leurs fêtes rustiques, gravissoit les montagnes, parcouroit les forêts avec eux, & pénétroit jusques dans l'humble réduit du laboureur, où quelquefois, assis à la même table, il ne dédaignoit point de prendre un repas frugal.

C'est ainsi qu'au milieu de ses états, dans le calme de la paix, le jeune Bourbon apprenoit à résister aux pénibles travaux de la guerre ; c'est ainsi qu'il se montroit généreux & populaire, avant de connoître la bienfaisance. A seize ans il fit ses premieres armes à la bataille de Moncontour & y fixa les regards de l'Europe entiere. Elevé, depuis sur le trône des François, il n'employa son autorité

& la force de ſes armes que pour faire des heureux.

Si l'ambition lui ſuſcita des ennemis au dehors ; ſi le fanatiſme arma contre lui une partie de ſes ſujets ; il eut la douce ſatisfaction de voir rangée ſous ſes drapeaux l'élite de la nobleſſe Françoiſe, corps illuſtre dont il étoit flatté de ſe nommer le chef.

Au nombre des grands capitaines qui s'illuſtrerent ſous ſon régne, l'Hiſtoire nous a tranſmis la connoiſſance d'une héroïne dont le courage l'a immortaliſée par des traits de bravoure qu'on n'a pas droit d'attendre d'un ſexe, à qui ſa délicateſſe & ſes charmes ſemblent interdire les dangers des combats.

Clémence, veuve depuis quelques années du lord Stuart, étoit retirée dans la ville d'Aubigny, dont elle portoit le nom ; là dévouée toute entiere à l'éducation de ſon fils, objet de toutes ſes eſpérances, elle n'attendoit que le retour du brave Clermont d'Entragues, ſon pere, qui moiſſonnoit des lauriers avec Henri IV, pour conclure le mariage du jeune comte d'Aubigny avec

Rosalie, fille de Claude la Châtre, que Henri III avoit nommé gouverneur du Berri, après l'avoir élevé au grade de maréchal de France.

Rosalie, à une fortune brillante, joignoit cette sensibilité douce, ces graces touchantes, cette candeur du bel âge qui servent à parer la beauté; elle étoit au berceau lorsqu'elle perdit sa mere; le maréchal avoit confié l'éducation de sa fille à une de ses sœurs, qui faisoit son séjour à Aubigny; ainsi tout avoit concouru à rapprocher les jeunes amans, & leur union n'étant plus un mystere pour eux, ils s'abandonnoient sans réserve aux transports de leur tendresse.

Quelquefois le jeune comte donnoit à Rosalie le spectacle des joutes, des tournois, monument de bravoure & de galanterie de nos anciens chevaliers; ses vassaux jaloux de donner des preuves de leur attachement à leur jeune seigneur, se rendoient à ses fêtes guerrieres, & la jeune noblesse des environs, parée des couleurs de Rosalie, venoit y répandre un nouvel éclat; placée sur une espece de trône, Rosalie, entourée des personnes

perſonnes de ſon ſexe, uniformément vêtues, attendoit le ſuccès du combat pour couronner le vainqueur.

Depuis la mort de Henri III, le bon Navarrois, ſon légitime ſucceſſeur, à la tête d'un petit nombre d'amis, luttoit ſans ceſſe contre l'ambitieux Philippe II, Roi d'Eſpagne, & contre cette troupe audacieuſe connue ſous le nom de la ligue.

Clémence qui ne voyoit dans les ennemis du Roi, que les agens d'un fanatiſme barbare, avoit eu ſoin d'inſpirer à ſon fils les principes d'équité qui devoit l'attacher inviolablement au parti de Henri. D'Aubigny que l'amour & la gloire euſſent rendu ſupérieur à tous les périls, attendoit impatiemment le retour de l'illuſtre d'Entragues; il n'arrive point? s'écrie-t-il quelquefois; il n'arrive point! j'ai vingt ans, & je ne me ſuis encore ſignalé par aucun trait de valeur! que doit penſer le Roi? Feuquieres, de Neſle & la Trimouille, tout auſſi jeunes que moi, ont déja mérité des éloges, & je vis ignoré dans le fond d'une province où je paſſe mes plus beaux jours dans

l'oiſiveté.... Ah! mon pere, arrivez, on n'attend plus que vous! que je devienne d'abord l'époux de ma chere Roſalie, je ſaurois encore mieux vaincre ou mourir pour mon Roi.

Le pere de Clémence n'avoit pu ſe rendre aux vœux du jeune comte d'Aubigny; les ligueurs répandus dans la Normandie, ne cherchoient qu'une ſituation avantageuſe pour attaquer l'armée royale; d'Entragues auroit-il choiſi cet inſtant pour s'éloigner du Roi? Enfin peu de jours après cette fameuſe bataille, où Henri IV à la fois général & ſoldat, montra autant d'habileté que de bravoure, Clémence reçut la lettre ſuivante datée d'Yvri.

» Réjouiſſez-vous ma fille; le Roi » vient de remporter une victoire éclatante; pour moi, j'ai reçu, dans la » mêlée, une bleſſure mortelle, mais j'ai » contribué à la victoire, & elle importoit au bonheur de la France; point » de foibleſſe; j'ai combattu ſous les » yeux de mon maître, & j'expire » au lit d'honneur.... Soyez en garde

» contre la Châtre, le Roi vient de
» m'assurer qu'il est du nombre des ba-
» tards; point de liaison avec ces gens-
» là. Ma chere Clémence, recevez mon
» dernier adieu, je vous recommande
» d'Aubigny; dites lui qu'il est François,
» & petit fils de Clermont d'Entragues.

Le premier sentiment qu'éprouva Clémence fut celui de la douleur: O! mon pere! dit-elle, je ne vous verrai plus? Vos yeux sont fermés pour jamais; je n'ai pu recevoir vos embrassémens, quand l'âge & les blessures ouvroient devant vous les portes du tombeau.... (Après un instant de silence) elle revint ainsi. Hélas! c'est dans ce lieu qu'il aimoit à nous entretenir des vertus de son Roi; au recit de ses exploits on voyoit ses forces se ranimer; tout le feu de la jeunesse étinceloit dans ses yeux; pénétré d'admiration pour les grandes qualités de Henri, il s'écrioit! ô mon maître! ô mon Roi! disposez de mes jours! que n'oseroit pas d'Entragues pour vous procurer un instant de gloire?... Généreux vieillard, poursuit Clémence, que ne m'est-il per-

mis de venger ta mort ! mais il me reste un fils ! un sentiment d'héroïsme donne des forces à sa douleur, elle appella d'Aubigny ! mon fils, lui dit elle, je n'ai plus de pere; le brave d'Entragues est mort, déja, sans doute, vous pensez à le venger? Il faut aussi dès cet instant même renoncer à Rosalie, y renoncer pour jamais; — l'honneur le veut; lisez, elle lui donne la lettre de son pere. D'Aubigny, frappé d'étonnement ! qui ? lui ? dit-il, le maréchal de la Chatre ? le pere de Rosalie seroit devenu l'appui des rebelles? il auroit détruit par une infâme trahison, quarante années de services importans? .... Non, madame, on ne m'en impose point sur les sentimens d'un guerrier qui a servi sous le connétable de Montmorenci, d'un guerrier qui, le premier, est monté à l'assaut de Sancerre, & qui a mérité la confiance de cinq Monarques François. Les soupçons du Roi, sont l'ouvrage de quelques vils courtisans, jaloux de la gloire du maréchal; il pourroit s'être rendu coupable par l'erreur du moment, sans que mon amour pour Rosalie.... — Non, inter-

rompit vivement Clémence, en jettant sur lui un regard dédaigneux, non, tu n'es plus digne du sang qui t'a fait naître. Que diroient le connétable d'Ecosse & le brave d'Entragues, s'ils vivoient encore ? reconnoîtroient-ils leur fils & celui de tant de héros ? Va donc t'ensevelir dans une retraite obscure, avec l'objet de ta criminelle passion. Cependant cette union si funeste pour moi, & à laquelle se bornent tous tes vœux, il te la faut acheter ; je ne dis pas de ses vertus sublimes par qui les Gastons, les Dugueselins & les Bayards, ont mérité l'admiration de leurs siécles. Ecoute & tu sauras à quel prix : avant que de te voir consommer cette odieuse alliance, résous toi à m'arracher la vie.... Tu frémis ! cette sensibilité est commune aux ames les moins délicates, mais tu ne frémis pas de te rendre le plus vil des hommes, aux yeux de tout l'univers.

En achevant ces mots elle s'éloigna. Le jeune comte demeuré seul, anéanti, humilié, promenoit autour de lui des regards inquiets & farouches : mere barbare, s'écria t'il, vous l'exigez ce cruel

sacrifice ? Hé bien, c'en est fait, vous serez obéie, &, par un effort que vous auriez peine à comprendre, je m'engage à ne plus revoir la belle Rosalie... malheureux ! ... qu'ai je dit ! ... ne la plus revoir ! .... oui, sans doute ; à l'avenir on cessera de m'opposer l'exemple des Gastons, des Duguesclins & des Bayards ; ils s'armerent contre les ennemis de la France ; ils les dompterent ; mais qui d'entr'eux remporta jamais sur lui-même une victoire plus éclatante ?

D'Aubigny affermi dans cette noble résolution, jaloux de mériter l'estime de sa mere se rend auprès d'elle. — Madame, lui dit-il, s'il suffisoit des dispositions actuelles de mon ame, pour compter sur le retour de votre tendresse, je pourrois l'exiger ; mais le tems & les circonstances vous apprendront si je fus moins généreux envers ma patrie, que sensible aux attraits de ma maîtresse.

Clémence attendrie jusques aux larmes, se précipite dans les bras du comte ; ouï, je reconnois mon fils ; il m'est rendu. Cher époux, que la mort a trop

tôt moissonné, renais de ta cendre, pour embrasser avec moi ce jeune héros digne de tes vertus & de ton nom! Mon fils, mon cher fils, le Roi & la postérité sauront bien te récompenser, par un tribut d'estime, de reconnoissance & d'admiration. Je vais informer la fille du maréchal que le sang du fidele d'Aubigny ne peut s'allier à celui d'un sujet rebelle.

Rosalie reçut avant la fin du jour la nouvelle de son malheur. Une lettre de Clémence lui apprit que la Châtre étoit infidele à son Roi, » c'est avec peine » disoit elle, en terminant sa lettre, que » d'Aubigny renonce à l'alliance dont » vous flattiez son amour; & je ne pense » point qu'il soit nécessaire de vous » prouver combien je partage sa douleur, » j'eusse été satisfaite de vous donner le » nom de fille; mais le Ciel plus jaloux » sans doute de mon bonheur que du » vôtre, a détruit toutes mes espé- » rances. »

La tendre Rosalie, à la lecture de cette lettre, ne voit que la perte de son amant; ni les conseils, ni les caresses de

sa tante, rien ne peut arrêter le cours de ses larmes ; elles ne sont que le poids de son malheur, & elle accuse son amant d'infidélité.

Livrée toute entiere à ce cruel soupçon ; le jour, la nuit elle en est poursuivie ; le repos est exilé pour toujours de son cœur ; d'Aubigny n'est plus à ses yeux qu'un ingrat, un parjure, un fourbe, qui s'est fait un jeu de séduire une ame innocente & crédule ; il étoit impossible que le maréchal fût au nombre des ligueurs, Rosalie & sa tante traitoient ce bruit de calomnie ridicule, inventée pour colorer l'ingratitude de d'Aubigny.

Rosalie se hâta d'envoyer à son pere, la lettre de Clémence. En apprenant la rupture de ce mariage, la Châtre voit ses projets renversés ; il écrit alors à sa fille en ces termes. » Abandonnez promptement une ville où vous avez reçu » une insulte que je m'apprête à venger ; » bientôt d'Aubigny & sa mere se repentiront de leur séditieux attachement à un Roi qui n'est point celui » des François, & qui ne peut l'être : » bientôt ils se verront contraints de

» tomber à mes genoux & de me deman-
» der grace ; heureux alors que je daigne
» la leur accorder. »

Sa lettre eſt partie ; il n'attend plus que le retour de ſa fille pour ſe mettre en marche, quand il reçoit ſa réponſe. Il l'ouvre en tremblant, lit.

MONSIEUR,

» Le témoignage de votre lettre ne peut
» me convaincre que vous vous ſoyez
» rangé du parti des ligueurs; pardonnez ſi
» votre fille, élevée dans des ſentimens de
» fidélité à ſon Prince, refuſe de voir
» ſon pere au nombre des ſujets rebelles.
» Quoi ! le meilleur des Rois trouve-
» roit un ennemi ? Quoi ! Monſieur,
» vous livreriez vos jours & les miens
» à la douleur d'un repentir éternel. Ma
» tante me retient ici, & je ne vous
» diſſimulerai point que je ſuis déter-
» minée à ne m'en ſéparer, qu'après
» avoir appris votre retour au parti du
» Roi ; veuille le Ciel ! Hâtez ce mo-
» ment de mon bonheur & du vôtre !
» alors je retrouverai mon pere & je

» m'empreſſerai de lui rendre ſa fille » Roſalie. »

La Châtre ne ſe connoît plus à la lecture de cette lettre. Jouet de la honte, du dépit & de la colere ; il ordonne à ſes troupes de ſe tenir prêtes à marcher, & annonce qu'il va former le ſiege d'Aubigny. La nouvelle de ſa marche parvenue en cette ville, Clémence ordonne d'en fermer les portes ; elle couvre ſa tête d'un caſque, arme ſes mains d'une lance & d'un bouclier, & elle paroît avec ſon fils ſur la place publique.

Citoyens, s'écria-t-elle, s'il eſt vrai que vos cœurs ayent toujours adoré le généreux Henri IV, s'il eſt vrai que les ligueurs vous furent toujours odieux ; voici l'inſtant de ſignaler votre amour & votre haine : vous ſavez que Henri ne verſe qu'à regret le ſang des François ; il eſt notre pere, plutôt que notre Roi ; marchons & s'il le faut immolons notre vie ; mourir pour un bon Roi eſt un ſort aſſez glorieux.

Ce peu de mots enflamme ; tout citoyen devint ſoldat, & chaque ſoldat un héros. L'aſſemblée retentit de ce cri ;

vive Henri IV ! allons combattre & mourir pour lui. Les vieillards, les enfans se disputent la gloire d'etre utiles à leur patrie ; le sexe le plus foible a perdu sa timidité ; les meres embrassent leurs fils en répétant le nom de Henri : on eût dit qu'une seule ame animoit ce peuple pour l'intérêt de ce bon Roi.

La Châtre parut tout fier des bataillons nombreux qu'il conduisoit, & qu'il étendit sans nul obstacle autour de la ville ; il fit ensuite sommer les citoyens de se rendre ; l'officier chargé de cette commission parut devant Clémence ; il trouva cette héroïne sur la place d'armes où elle assignoit à son fils le poste qu'il devoit défendre ; il obtint la permission de parler, mais dès les premiers mots de son discours, il fut arrêté par Clémence, qui lui dit, avec tranquillité ; rapportez au maréchal que d'Entragues est mort pour son Roi, & que sa fille & son petit fils aspirent à la même gloire.

L'officier demeure quelque tems immobile de surprise, il étoit prêt à se retirer, lorsqu'il vit paroître la fille de la Châtre. Le jeune comte, qui n'avoit

point vu ſon amante depuis le triſte jour que par un noble effort ſur lui-même il avoit promis de renoncer à ſon amour, fut auſſi ému que ſurpris d'admiration de lui entendre adreſſer ces paroles à l'officier.

» Je me flatte, Monſieur, que vous » rapporterez à mon pere les vœux de » ſa fille ; j'ai appris par lui à recon- » noître pour mon Roi, celui que le » droit de ſa naiſſance appelle au trône » des François ; le ſang & les loix nous » ont donné pour monarque le géné- » reux Bourbon : & le nom de la Châtre » ira t'il à la poſtérité accompagné & » flétri du titre odieux de ſujet rebelle ? » Au nom de ſes ayeux, au nom de ſa » propre gloire, qu'il renonce à ſa » criminelle entrepriſe, ou c'en eſt fait » je vais m'offrir ſur les remparts aux » coups de ſon armée & mourir à ſes » yeux. »

Madame, répondit l'officier, Henri juſqu'à ce jour n'avoit paru à mes yeux que comme un uſurpateur ; mais grace à votre ſageſſe je ſuis détrompé, c'eſt dans vos mains que je lui jure à cet inſtant

une inviolable fidélité ; mais, Madame, je n'oſe me flatter de remporter ſur votre pere une égale victoire : que n'ai-je tout l'empire que vous avez ſur ſon cœur ! venez vous-même, Madame, venez avec moi vers le maréchal, il ne pourra point oppoſer une longue réſiſtance aux tendres ſollicitations d'une fille qu'il adore ; & vous ramenerez ſous les drapeaux du Roi, l'un de ſes plus fameux capitaines.

Ces paroles ſéduiſirent Roſalie, la gloire de vaincre ſon pere, l'eſpoir d'arracher Clémence & ſon fils au danger d'un ſiége redoutable, tous ces motifs réunis l'entraînent aux genoux du maréchal. Eh bien, s'écria t'elle, hâtons-nous de partir ; & vous, Madame, ajouta t'elle en ſe tournant vers Clémence, reconnoiſſez au moins que la ligue m'eſt odieuſe.

A ces mots Clémence ſe précipite dans ſes bras, oubliez, ô Roſalie, oubliez la conduite de mon fils & de ſa mere à votre égard ; ne ſongez qu'à la gloire de ramener une province entiere au pouvoir de notre auguſte Monarque.

D'Aubigny eſt prêt à parler au nom de ſon amour ; retenu par un ſecret pouvoir, il s'impoſe ſilence, il fixe Roſalie, leurs yeux ſe rencontrent & ſemblent ſe dire un éternel adieu.

Le maréchal attendoit le retour de l'officier, lorſque ſa fille entre dans ſa tente. O mon pere, dit-elle auſſi-tôt, je ne vous cacherai point que l'eſpoir de rendre à notre Monarque un de ſes premiers ſujets ; que le deſir de vous rendre vous même à votre propre gloire, m'amene aujourd'hui devant vous ; quoi ! l'héritier des vertus & du nom de la Châtre eſt devenu le chef d'un parti rebelle ? tandis que les Givri, les Canillac, les d'Aumont, les Montmorenci s'énorgueilliſſent de verſer leur ſang pour la cauſe de leur Roi, votre bras s'arme contre lui ? quel prince croyez-vous plus digne de regner ſur la France ? Bourbon n'eſt-il pas le premier des Rois & le meilleur des hommes ?

Qu'entends-je, dit le maréchal en l'interrompant ? Voilà donc comment vous ſavez réparer l'injure de votre lettre ? peu ſatisfaite de m'avoir déſobéi vous ne me

cherchez que pour consommer l'outrage? Je ne veux point de vos téméraires conseils; j'agis comme il me plaît; respectez ma conduite, & songez que votre pere est votre premier Roi. Il lui ordonne de se retirer sous une tente voisine de la sienne; contrainte d'obéir, sitôt que le maréchal la voit éloignée, il demande à l'officier le récit de son message.

Quelle fut sa surprise en apprenant la réponse généreuse de Clémence? Honteux, il jure une haine mortelle à l'héroïne, à son fils & au peuple que leur exemple encourage! hé bien, s'écria-t-il furieux, je leur ferai trouver la mort puisqu'elle a pour eux des charmes; il marche vers la ville, ordonne qu'on monte à l'assaut; dans un instant la muraille est environnée de mille échelles, chacun s'empresse d'y monter: Clémence fait à cette attaque la double fonction de soldat & de capitaine; à deux pas de sa mere, le jeune d'Aubigny se signaloit par des exploits d'une égale valeur; enfin on combattoit depuis sept heures avec un égale courage, quand la Châtre, furieux de tant de résistance, brave la

grêle des coups qui sifflent autour de lui, s'élance sur le rempart, & y arbore son étendart ; dans le premier transport de son orgueil, il s'écrie, victoire ! Clémence & son fils l'environnent, le pressent, mais il n'adresse ses coups qu'à la guerriere ; elle qui ne voit d'espérance que dans son désespoir, redouble d'effort & d'audace ; elle s'élance sur l'étendard, l'arrache & le jette au milieu de de la plaine.

Ce succès ranime les citoyens & les soldats ; vive Henri IV ! fut leur cri ! le maréchal repoussé jusqu'au bord du rempart, Clémence lui enfonce son épée dans le corps & l'en retire sanglante ; il s'ébranle & tombe en roulant au pied de la muraille ; la Châtre expire, s'écrient les assiégés ; ce cri glace d'effroi tous les ligueurs, qui se précipitent en foule du haut de la muraille dans les fossés ; Clémence poursuit sa victoire, & dans un instant le rempart fut purgé d'ennemis.

D'Aubigny peu content de sa victoire, voulut encore acquérir une plus grande gloire aussitôt il se fait ouvrir une des

portes de la ville, lui & ſon eſcadron, s'avancent en foulans à leurs pieds les cadavres ſanglans dont la plaine eſt jonchée ; leur pourſuite accroît tellement l'effroi des ligueurs, qu'ils abandonnent leurs armes, les regardent comme un obſtacle à leur fuite ; & les autres arrivent au bord des foſſés qui entourent le camp ; les fuyards le franchiſſent en foule ; d'Aubigny veut les y pourſuivre ; il s'élance comme un éclair dans le camp ennemi ; dans un moment il eſt enveloppé de toutes parts, ſa troupe eſt taillée en pieces ; il le voit & trop tard reconnoît ſon imprudence, enfin il demeure accablé ſous le nombre ; déſarmé, devenu priſonnier, on le conduit à la tente de la Châtre, qui avoit recouvert l'uſage de ſes ſens, que lui avoient ravi ſa chûte & ſa bleſſure.

Roſalie étoit alors auprès de ſon pere, cette fille vertueuſe lui prodiguoit les ſoins les plus tendres, des larmes couloient de ſes yeux, lorſqu'elle vit entrer le jeune comte eſcorté d'une garde nombreuſe ; il eſt ſans armes, tout ſouillé de ſang & de pouſſiere ; mais il n'a rien

perdu de sa fierté ; quelle vive joie brille alors dans les yeux du maréchal ; & quelle profonde tristesse pâlit le front de Rosalie ! le fils de Clémence dans les fers de son ennemi, quelle cruel spectacle pour les yeux d'une amante ! elle attend dans une affreuse incertitude le dénouement de cette scene inattendue.

Le maréchal voyant d'Aubigny, lui dit, hé bien, jeune homme, croyez-vous maintenant qu'il soit fort glorieux de combattre pour le Navarrois ? Etes-vous revenu de votre folle erreur, & consentirez-vous à regarder comme séditieux ceux qui refusent de le reconnoître pour leur Roi !

Henri, est notre légitime Roi, répondit d'Aubigny ; mais vous qui refusez de reconnoître sa puissance, vous êtes un factieux indigne du sang dont vous sortez & des honneurs suprêmes dont vous êtes revêtu : il se tut à ces mots ; le maréchal furieux commande qu'on le charge de fers & qu'on le retienne captif jusqu'à ce qu'il ordonne de son sort.

Les soldats obéissent, ni les larmes, ni les prieres de Rosalie ne peuvent sus-

pendre l'exécution de ce cruel arrêt ; il semble que le sort ne l'a réunie à son amant que pour l'en séparer avec plus de barbarie ; la faveur de le visiter dans sa prison, lui est refusée ; attendez-vous, lui dit son pere, à une éternelle séparation, à moins que Clémence ne renonce à la défense de la ville ? A cette condition je rends la liberté à son fils, mais si elle s'obstine à ne résister.... Je ne m'explique point, sortez, qu'on me laisse seul avec Séricour.

Le maréchal en quittant Séricour, lui ordonne d'aller trouver au lever de l'aurore la mere du jeune comte, pour lui porter une lettre. Le jour parut ; Clémence occupée de ses travaux guerriers, voit arriver Séricour qui demande un instant d'audience ; aussi tôt elle ordonne qu'on lui ouvre la porte ; il s'approche & fidele ministre de celui qui l'envoie ; Madame, dit-il, c'est de la liberté de votre fils que je viens traiter avec vous ; l'ennemi généreux dont le sort des armes l'a fait prisonnier, veut aujourd'hui le rendre libre ; mais il y met une condition qu'il vous est facile de remplir ;

cette lettre que mon général m'a ordonné de vous rendre, vous fera connoître ce qu'il souhaite de vous.

Clémence prend la lettre, & lit à haute voix.

» Le comte d'Aubigny est en mon » pouvoir; je le rends à sa mere, si elle » consent à me rendre la place: mais » si elle s'obstine à me résister; c'en est » fait de son fils, je l'envoie à la mort, » il la merite, puisqu'il est infidele à sa » patrie. Le maréchal DE LA CHATRE. »

Le peuple, pour qui le bonheur de cette mere & de son fils sont d'un prix à qui tout céde, le peuple ému, s'écrie d'une commune voix, rendons la place & sauvons notre jeune héros.

La voix de l'honneur est seule écoutée par Clémence, triomphe à jamais mémorable, par lequel une femme s'éleve au dessus de tous les héros qui l'ont précédée: généreux citoyens, leur dit-elle, qu'osez-vous proposer? Quoi! vous sacrifiriez les intérêts sacrés de votre Prince, à l'intérêt de mon sang? Gardez-vous de cette

trahiſon ; il importe à la France que Bourbon régne ; la mort de d'Aubigny eſt arrêtée ; eh bien qu'il la ſubiſſe ! que le barbare la Châtre ſouille ſes mains rebelles du ſang d'un héros ; le ſacrifice que je fais eſt grand ſans doute, mais demeurez fideles au vertueux Henri. Je connois mon fils, il déſavoueroit notre lâche foibleſſe, il nous reprocheroit de lui avoir ravi le triomphe d'une mort honorable ; je mourrois pour mon Roi, vous diroit-il, je mourrois avec gloire ; mais vous amis trop ſenſibles, vous n'avez point rougi de m'enlever un laurier que la fortune ne me donnera plus à cueillir. Voilà quels ſeroient les reproches dont nous accableroit mon fils. Jurez-moi donc, ô citoyens, ô ſoldats ; jurez-moi par le Dieu que nous ſervons, que vous vous enſévelirez avec moi vivans, ſous les ruines de cette ville ; & que vous immolerez, s'il le faut, vos femmes & vos enfans.

Ce diſcours porta rapidement le courage dans tous les cœurs. Un nouveau cri s'éleve de tous les côtés, & l'on entend que ces paroles ; nous jurons de

rester fideles à notre Prince & de tout sacrifier pour défendre ses droits ; alors Clémence s'adressant à Séricour, hâtez-vous, lui dit-elle, de retourner au camp ; dites au maréchal ce que vous avez vu.

Séricour, frappé de ce spectacle héroïque, se retire pensif & rêveur. Né avec une ame noble & sublime, il s'enflamme à l'exemple de la vertu ; Séricour forme en lui-même le projet de changer la volonté de la Châtre ; la gloire du maréchal m'est chere, se dit-il, & la mienne suffit pour m'y engager ; je désavoue tout ce que j'ai fait jusqu'à ce jour contre Bourbon, contre mon Roi, je me range désormais au nombre de ses sujets : ô Clémence ! ô femme incomparable ! vous m'avez ramené au parti de l'équité, eh bien, j'oserai tout pour y ramener aussi le vainqueur de votre fils.

En parlant ainsi il arrive au camp ; le maréchal entouré de ses capitaines l'apperçoit, eh bien, lui dit-il, consent-elle à me rendre la place ?... Mais vous vous taisez, hâtez vous de me répondre, elle préfére sans doute la mort de son fils.

Encore ému, hors de lui-même, Séricour raconte ce qu'il a vu dans Aubigny; son éloquence est digne de l'action qu'il recite; il peint avec enthousiasme, l'amour généreux des citoyens & de Clémence pour leur Roi; le cercle militaire reste immobile de surprise, chacun éprouve le sentiment de la plus profonde vénération pour l'héroïne; Séricour voit l'heureux effet qu'a produit son discours, il saisit ce moment favorable; il tombe aux genoux du maréchal, puis il ajoute, oseriez-vous envoyer votre prisonnier à la mort? Ah! loin de vous, loin de mon général une action qui flétriroit à jamais sa gloire; une femme vous donne l'exemple de la grandeur d'ame? Lisez dans l'avenir, voyez le titre que vous décerneroit la postérité lorsqu'elle opposeroit Clémence à la Châtre; perdrez-vous en un jour vingt années de gloire? Ah! ne vous souillez point de cet opprobre; votre ame est aussi sublime que celle de Clémence; il ne vous reste qu'à la faire connoître à l'univers, à votre siecle & à la postérité.

Un murmure se répand dans l'assemblée;

le trouble & l'attendriſſement ſont empreints ſur le front du maréchal, ſes yeux fixés ſur la bouche de Séricour, il l'écoutoit encore quoiqu'il eût ceſſé de parler; Roſalie entre, venez, Madame, s'écrie Séricour, approchez; que vos prieres s'uniſſent aux miennes; & la vie & la liberté de votre amant ſont aſſurées. Roſalie, fondant en larmes, ſe jette aux pieds de ſon pere, éleve ſes mains vers lui, & fait entendre ſa voix que ſes ſanglots interrompent ſans ceſſe; jamais éloquence ne fut plus perſuaſive, jamais ſa beauté ne parut auſſi intéreſſante; tous les capitaines d'un commun accord, demandent avec Roſalie & Séricour la liberté du jeune comte; leurs yeux s'ouvrent ſur l'injuſtice de leur parti; & leurs cœurs abjurent la ligue & ſon fanatiſme? Henri eſt notre Roi, s'écrierent-ils; Henri eſt digne de l'être.

Le maréchal, frappé ainſi de toutes parts, n'oſe en croire le témoignage de ſes yeux; ſon ame ébranlée & attendrie, flotte dans l'incertitude; l'orgueil & la généroſité ſemblent ſe diſputer la victoire; au milieu de ce pénible combat,

un

un chef de parti chargé de battre la campagne arrive ; Seigneur, dit cet officier, Henri s'approche à la tête d'une armée composée de quinze mille soldats ; il s'avance à grands pas, j'ai vu son avant-garde : à ce recit, l'incertitude du maréchal disparoît ; tout-à-coup, il se leve, hé bien, dit-il, soyez-satisfaits, que d'Aubigny devienne libre, & reconnoissons Henri pour notre Roi ; tous applaudissent à ce changement & Rosalie ne peut contenir les transports de sa joie ; hâtons-nous, dit le maréchal, de porter l'assurance de notre fidélité à Henri, chargeons le jeune comte de ce soin important ; allons, je veux moi-même détacher les fers dont ses mains sont chargées.

Il marche vers la tente où le comte attendoit sous le poids des chaînes, l'effet des menaces de la Châtre ; dès qu'il le voit paroître, il ne doute plus qu'il va entendre prononcer l'arrêt de sa mort ; son ame préparée à cet événement funeste voyoit sans trouble le terme de sa vie approcher ; son regard est ferme, son maintien assuré, il ne sent que la

gloire de mourir pour ſon Roi; lorſque le maréchal courant à lui, briſe les fers qui l'accabloient, & lui dit qu'il étoit libre : honteux de notre rebellion, ajouta-t-il en l'embraſſant, moi & tous ces braves capitaines, nous abjurons la ligue, & venons reconnoître en vos mains Henri pour notre Roi; mais c'eſt vous qui nous reconcilierez; au nom de votre amour pour lui & pour ma fille, partez à l'inſtant, c'eſt ſur vous que je fonde l'eſpérance d'un pardon généreux.

D'Aubigny, empreſſé de connoître le monarque pour lequel il avoit ſacrifié ſa liberté & ſa vie, s'éloigne du camp avec agilité; il arrive au ſommet d'une montagne, au pied de laquelle il s'arrête; il obſerve, il voit dans le lointain, au milieu d'un nuage de pouſſiere, quelques eſcadrons qui s'avancent; il treſſaillit de joie & d'impatience; il pourſuit ſa route & arrive à l'avant-garde.

Le jour touchoit à ſon midi; la chaleur du ſoleil avoit contraint le Monarque de faire arrêter ſon armée; le premier objet qui frappe d'Aubigny, ce fut,

au centre du premier rang, ce brillant panache, qu'avant la bataille d'Ivri, le Roi avoit désigné pour le point de ralliement : oh ! sans doute c'est le Roi, dit d'Aubigny d'une voix tremblante ; & il éprouve ce sentiment de respect & de joie qu'inspire un grand homme & un bon Roi ; près du monarque la timidité rallentissoit sa marche, quand l'un des officiers placés auprès de Henri, s'avança pour l'interroger ; à peine d'Aubigny a prononcé son nom, que le chevalier, avec transport, s'écrie, Sire, c'est le jeune comte d'Aubigny ! c'est d'Aubigny ! en disant ces mots, il s'approchoit du Roi, tenant le jeune guerrier par la main ; le Monarque vient à sa rencontre, il met pied à terre, & lui tend les bras ; ô mon fils, — ô mon Roi ! s'écrie le comte, avant de vous connoître je voulois mourir pour vous, & se précipitant à ses genoux il les embrasse avec respect & les arrose de ses larmes. Le Roi attendri par ce peu de mots, se tourne vers son ministre, & lui dit d'une voix basse, Rosni, je sens mes larmes prêtes à cou-

ler, & aussi-tôt ses pleurs se confondent avec ceux du jeune comte.

Ils étoient entourés du valeureux Perdillon, de l'intrépide Guerchy & du brave Crillon, qui regrettoit encore de n'avoir pu se trouver à la bataille d'Arques. Celui-ci saisissant avec force la main du comte, le fixe en silence ; puis s'adressant au Roi ; Sire, ce jeune guerrier surpassera tous ceux qui combattent pour votre majesté, jarni-dieu si d'Entragues vivoit encore ! Henri lui demanda le motif de son arrivée ; je sais, ajouta-t-il, tout ce que vous avez fait pour moi vous & Clémence ; je sais même qu'un excès de courage vous a fait tomber dans les fers des ligueurs, expliquez-nous comment vous avez recouvré sitôt votre liberté.

A peine a t'il appris au Monarque le retour de la Châtre & de tous les capitaines qui lui obéissoient, que Henri levant les yeux au Ciel ! ô mon Dieu, dit-il, je te remercie de cette nouvelle faveur, tu n'as pas voulu que j'eusse encore le chagrin de répandre le sang de

mon pauvre peuple ; tu vois que mon bras ne s'arme qu'à regret contre lui ; & vous, mon fils, comment pourrai je payer vos services & ceux de votre généreuse mere ? Puis s'adressant à ses capitaines ; allons, mes braves compagnons, allons nous réunir à nos amis, ils nous attendent, partons.

Il donne aussitôt le signal du départ & fait marcher d'Aubigny à sa droite ; le jeune guerrier lui avoue ingénuement sa tendresse pour la fille de la Châtre, ah ! que les charmes de sa figure, ajoute t'il, sont inférieurs à la beauté de son ame ! qu'elle est sensible, qu'elle est tendre, & combien elle aime son Roi !... C'est son ascendant irrésistible & les vertus de ma mere qui ont ramené les rebelles à leurs devoirs, Henri regarde le jeune comte & lui sourit avec bonté.

L'armée de Bourbon s'approchoit à grands pas ; quand le maréchal la vit peu éloignée de la sienne ; il ordonna à ses troupes de s'ouvrir par le milieu sur deux colonnes, & de poser leurs armes à terre ; de tomber à genoux, la tête découverte & d'attendre en silence que

Henri eût prononcé leur pardon ! nous sommes coupables envers notre pere, leur dit-il, il est bien juste de nous humilier devant lui.

Un profond & morne silence regnoit dans la plaine ; la Châtre, seul, au milieu du vaste espace qui séparoit les deux colonnes, à genoux, la tête nue & sans armes ainsi que tous les soldats, attendoit son Roi ; il n'étoit éloigné que de cent pas, lorsque Rosalie, tombe à ses pieds, les yeux baignés de larmes ! accordez Sire, dit-elle, accordez un généreux pardon à des sujets rebelles, mais qui ne l'étoient que pour vous avoir connu trop tard ; que leur repentir vous attendrisse !

Henri descend de cheval, ainsi que d'Aubigny ; placé au milieu des deux amans qu'il tient chacun d'une main, il fait arrêter son armée, & ordonne à Rosni, à Perdillon & à Crillon de le suivre ; il s'avance avec eux vers les rebelles ; Rosalie le conduit, où sont ouvertes les deux colonnes ; l'aspect de tant de bataillons humiliés, porte à son cœur le sentiment d'une tristesse pénible ; il

s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux, ses bras s'ouvrent en même tems comme pour embrasser toute l'armée, & il s'écrie, levez-vous mes enfans, votre pere vous pardonne; puis il precipite ses pas vers la Châtre, le releve avec bonté; soyons amis, lui dit-il, je veux tout oublier hors votre repentir; à votre gouvernement de Berri, je joins celui de l'Orléanois; marchons. La Châtre obéit, & dans le même instant la plaine retentit de milles acclamations.

Clémence du haut des remparts, avoit fixé cette scene intéressante; elle entendit les cris de joie & soudain elle ordonna que la ville y répondît, par le bruit de toute l'artillerie; elle distingue Henri qui s'approche, elle fait ouvrir les portes de la ville, tombe à ses pieds & muette de joie, elle reste quelque tems immobile; enfin le Roi reçoit les clefs de la place de ses mains, & les remet à Rosni. Madame, lui dit le Roi, je ne connois de prix digne de vos travaux que la gloire qu'ils vous ont acquise; recevez cependant de ma reconnoissance la souveraineté d'une ville que vous avez

si courageusement défendue, & que la croix de mon ordre, dont je vous décore, serve à faire connoître à tous les hommes, l'immortelle d'Aubigny.

En disant ces mots, Henri détache son cordon; il en revêtit la guerriere, puis s'adressant au jeune comte; & vous, digne fils de votre illustre mere, comptez désormais sur l'amitié de Henri; il veut vous tenir lieu de pere. Vous aimez Rosalie, je prie le maréchal de vous l'accorder; & je me charge de la dot de l'un & de l'autre: ouï Sire, dit la Châtre, je consens que d'Aubigny devienne l'époux de ma fille, trop heureux qu'à ce prix il veuille oublier, ainsi que sa mere, les maux que j'ai voulu leur faire; mais ils les oublieront sans doute, puisque mon Roi leur en a donné l'exemple.

Henri prit les mains des jeunes amans en les passant l'une dans l'autre. Soyez-unis, soyez-heureux, leur dit-il, & qu'il naisse de vous une nombreuse postérité qui vous ressemble.

Clémence rendit son estime & son amitié au maréchal, & leurs deux mai-

sons réunies par un doux lien ne furent plus rivales, que par leur attachement au meilleur des Rois.

ANECDOTES

DU REGNE DE NUSHIRVAN

ROI DE PERSE,

Traduites de l'Allemand & tirées des esquisses de M. A. G. MEISSNER, dont nous avons parlé dans nos précédens Volumes.

NUSHIRVAN étoit Roi de Perse. La plûpart des Historiens placent son régne dans le sixieme siecle de l'ere chrétienne, & tous unanimement le comblent des plus grands éloges. Sa justice, sa fermeté, sa sageſſe & sa sévérité dans les cas néceſſaires, l'ont fait regarder comme le modele des monarques de l'orient, & son regne pourroit même servir d'exemple aux princes de l'occident, si les peuples moins sauvages qu'ils gouvernent n'étoient

jaloux de partager en quelque sorte le pouvoir de leurs maîtres par les bornes prescrites à ce pouvoir. Les souverains de l'occident n'osent franchir ces limites tracées dans des tems bien différens de ceux où nous vivons, fût-ce même pour réformer des abus dangereux & avancer le bonheur de leurs sujets. La moindre entreprise de corriger des vices d'administration, est regardée comme attentatoire aux anciennes prérogatives de ceux qui participent à cette administration, & qui sont intéressés à ce qu'elle reste telle qu'elle est, parce qu'ils profitent de sa défectuosité. Le moindre coup d'autorité frappé dans des circonstances, où des remedes violens sont absolument nécessaires, est noirci de l'odieux nom de despotisme, & la justice la plus impartiale, qui cherche à délivrer les peuples des fléaux de la chicane, est transformée en destruction des loix.

Mais malgré cette distance du pouvoir de nos Rois à la puissance absolue des souverains orientaux, la vie du prince Persan, dont nous transcrivons ici quelques anecdotes, offre des traits de

sageſſe & de juſtice ſi marqués, qu'elle inſpire l'intérêt le plus vif. Et cet intérêt augmente ſur-tout dans ce moment où le plus beau royaume de l'Europe eſt gouverné par un Monarque dont la juſtice eſt accompagnée de tant de clémence, & qui mérite d'être comparé à Nushirvan par le zele qui l'anime & les ſoins infatigables qu'il ſe donne pour rendre le bonheur à ſes ſujets. Puiſſent ſes efforts & ſes travaux être couronnés des plus heureux ſuccès, & ſon régne rappeller à tous égards ces tems fortunés où le héros de l'Homere de la France, guidé par un miniſtre ſage & déſintéreſſé calma les factions les plus orageuſes & fit renaître la proſpérité!

I.

NUSHIRVAN avoit eu dès ſa jeuneſſe un talent particulier pour le chant & la muſique; la nature en lui accordant une voix agréable & ſonore, l'avoit tellement favoriſé qu'il reſta peu de choſe à faire à l'art pour l'amener bientôt au plus haut dégré de perfection. Tous les

soirs il consacroit secrettement quelques heures à l'exercice de ce talent. Il se voyoit obligé de le dérober à la connoissance de son pere, qui, jaloux des belles qualités de son fils, craignoit qu'elles ne devinssent un jour l'occasion d'une révolte. Crainte ordinaire à tous les souverains orientaux, lorsqu'ils remarquent dans leur successeur des avantages dont ils sont dépourvus eux-mêmes; ces avantages servent souvent de prétexte à un peuple inquiet & avide de changement pour leur enlever le sceptre, & le mettre entre les mains de celui qui n'avoit droit d'y prétendre qu'au moment où une mort naturelle auroit terminé leurs jours. Mais celle-ci délivra bientôt le pere de Nushirvan de ses inquiétudes

Nushirvan se voyant sur le trône ne put résister à la vanité de moissonner des éloges publics par son habileté à chanter & à jouer de la guitarre. Souvent il accompagnoit cet instrument de sa voix au milieu de sa cour, & recueilloit les applaudissemens les plus outrés. Les poëtes lui assignerent un rang parmi les Divinités qui préfident à l'harmonie,

& les courtisans s'empressèrent à brûler de l'encens sur les autels que les favoris d'Apollon lui dressèrent. Par-tout en Asie comme en Europe, chez les peuples les plus barbares mêmes, les cours des souverains sont les temples de la flatterie, & de l'orient jusqu'à l'occident, il suffit qu'un prince ne soit pas un homme tout-à-fait ordinaire pour être regardé comme un demi-Dieu.

Nushirvan ayant un jour chanté comme à l'ordinaire, remarqua Jlahobed-Can son ancien gouverneur, qui se tenoit à une certaine distance, sans mêler ses complimens à ceux de la foule. Son air étoit celui d'un homme enséveli dans des réflexions sérieuses & fort éloigné de marquer de l'approbation. Nushirvan s'en approcha & lui dit : tu es le seul, mon cher Jlahobed-Can, qui garde le silence, tandis que toutes les voix s'empressent à me louer ! Tes regards m'annoncent que tu n'as pas la même indulgence pour mes talens. Pourquoi restes-tu muet?

Grand Roi ! le fardeau des années commence à me rendre moins sensible

aux plaisirs, & les doux sons de la musique n'ont souvent plus d'agrément pour moi.—

Tu cherches envain à éluder la question, je connois ta délicatesse, ton goût, & j'exige que sincerement tu me donne ton avis, sur ce morceau que je viens d'exécuter. —

Il me seroit difficile de te le dire. Pardonne à ma franchise, favori de l'Etre suprême ! mes idées ne s'occupoient pas entierement de toi quand tu as chanté. J'ai lû ce matin dans la vie d'Alexandre le Grand (assis jadis sur le trône de tes peres) un trait de sa jeunesse, qui m'est tellement resté dans l'esprit, que je n'ai pu prendre intérêt au concert que tu viens d'exécuter. —

Pour me dédommager de ton suffrage je serois curieux d'apprendre cette anecdote si intéressante. —

Je crains qu'il ne te soit désagréable de l'entendre.—

Tu sais que la probité a le droit de me parler sans crainte, & la tienne m'est connue. —

Puisque tu l'ordonne, je te dirai donc

qu'Alexandre étant encore prince héréditaire, aimoit & exerçoit comme toi la musique & le chant. Ayant un jour chanté dans un repas public, tous les assistans n'eurent qu'une voix pour le combler d'éloges. Son pere Philippe, au lieu de le louer, lui dit d'un air sérieux : héritier d'un trône ! n'as-tu pas honte de mériter des louanges pour avoir bien chanté ?

Jlahobed-Can se tût, Nushirvan baissa les yeux, & toute la cour surprise de la hardiesse du vieux gouverneur, fut muette d'étonnement. Quel est celui de nos princes qui supporteroit un semblable langage? Combien à plus forte raison ne devoit-il pas paroître étranger en Asie où les Rois sont adorés ? Cependant ce silence ne dura que quelques minutes, au bout desquelles Nushirvan se jetta au cou du vieillard, en s'écriant :

Que je suis heureux de posséder, & plus heureux encore de reconnoître ce que tu vaux ! le fer d'un habile artiste occasionne une douleur aigue quand il sonde la plaie, mais il la guérit ; & dès aujourd'hui plus de guitarre. ...

Non, mon prince! dit Jlahobed-Can en l'interrompant, l'excès dans la privation eſt auſſi condamnable que dans la jouiſſance. La muſique peut te ſervir de délaſſement, mais qu'elle ne ſoit jamais un titre à ta gloire! Tu la trouveras dans des travaux plus nobles. Concourir au bonheur d'un peuple qui t'adore, punir des voiſins envieux & infideles, défendre l'innocence opprimée : voilà les occupations dignes d'un ſucceſſeur d'Alexandre; Nushirvan fut pénétré de cette aſſertion, & il ne chanta plus que dans la ſolitude de ſon cabinet.

II.

Pour mieux connoître les beſoins de ſes ſujets & remédier aux plaintes qu'il trouveroit fondées, Nushirvan ſe dépouilloit quelquefois des ſignes de la royauté & parcouroit ſa capitale ſous les habits d'un ſimple particulier. Traveſti de la ſorte il entra un jour dans un caffé, & y vit dans l'enfoncement un jeune Perſan, qui portoit les marques d'une des premieres charges militaires, & dont l'air

annonçoit une profonde triſteſſe. Il déſira auſſitôt de pouvoir la diſſiper, s'approcha du jeune homme dans ce deſſein, lui parla avec cette confiance affectueuſe qui naturellement doit l'inſpirer aux autres; après quelques momens d'une converſation indifférente, il lui demanda la cauſe de ſon chagrin.

Le jeune homme parut héſiter, enſuite il lui dit: je ne te connois que depuis un inſtant, mais ton affabilité a gagné ma confiance, & je ne balance plus de te raconter le ſujet de mes peines. J'aimai une fille belle comme l'aurore. Un autre lui adreſſa ſes vœux en même tems que moi. S'il avoit ſur moi quelques avantages, je puis dire ſans vanité que mon cœur l'emportoit ſur le ſien. Maîtreſſe de ſon choix, elle balança long-tems avant de prononcer, & ſe décida enfin en ma faveur. Le jour où nous devions être unis par des nœuds ſacrés fut arrêté, & déja je me croyois le plus heureux des mortels, quand la trompette guerriere m'appella aux combats. Nous quittâmes auſſitôt la ville mon rival & moi, & nous étant rendus à l'armée, nous com-

battâmes l'un à côté de l'autre dans la derniere bataille. Nous étions au fort de la mêlée & le combat étoit des plus opiniâtres. Mon rival fut le premier à prendre la fuite. Son exemple fut suivi de quelques-uns de ses voisins, qui en entraînerent d'autres, & déja il y en avoit plus de cent qui fuyoient, lorsqu'avec quatre de mes camarades, nous nous jettâmes dans les rangs & ranimant le courage des lâches qui alloient les suivre, nous rétablîmes l'ordre dans les bataillons & remportâmes bientôt une victoire complette. Je perdis mon casque au milieu du carnage & je reçus une large blessure dont la marque est encore sur mon front. Je tombai aussitôt sans connoissance, & je ne dois la conservation de ma vie qu'aux soins généreux de mes camarades.

De retour en ville & guéri de ma blessure, je n'eus rien de plus pressé que de voler vers mon amante. J'y courus plein de la plus douce espérance de m'unir avec elle comme la vigne à l'ormeau. Mais, juste ciel! quel changement! cette marque de ma valeur me défiguroit à ses yeux, je fus dédaigné

& mon indigne rival, que des amis puissans avoient sû garantir de la punition méritée, fut accueilli avec joie. La perte de ma maîtresse m'afflige moins que la cause de son dédain; je ne puis lui pardonner la bassesse de ses sentimens, moi! qui lui aurois mille fois sacrifié ma vie; enfin je ne puis supporter le bonheur peu mérité du misérable qui m'est préféré.

Tu seras vengé, s'écria Nushirvan avec chaleur. Le jeune homme le fixant avec étonnement demanda aussitôt, quoi? comment? que dis tu? —

Suis-moi & tu en apprendras davantage, quand nous serons sans témoins. —

Ils sortirent ensemble. Je suis Nushirvan, dit le monarque en retenant le guerrier qui alloit se prosterner, quel est ton nom? —

Ali. —

Si ce que tu m'as dit est vrai, rend toi dans l'espace de trois heures aux pieds de mon trône. La valeur sera récompensée & la lâcheté punie.

Sûr de n'avoir point trahi la vérité, le jeune homme se rendit avec confiance

à l'heure prescrite par son maître & trouva son indigne rival & son amante infidele prosternés devant le trône de Nushirvan, qui sembloit ne pas le remarquer.

Je t'ai fait appeller, dit le Roi en portant la parole à l'infidele, parce que ton pere m'a rendu des services & que je le chérissois. J'ai appris par hasard ton amour pour l'homme qui est à côté de toi. Si tu l'aime sincérement, dis-le à haute voix & donne-lui solemnellement ton cœur & ta main, dans un repas public que je vais vous donner au milieu de ma cour. —

Roi puissant & adoré! —

Point de louanges. Je pourrois peut-être ne les point mériter de ta part. Répond-moi sans détours, aimes-tu cet homme? —

Ouï. —

N'en aimes-tu point d'autres? —

Non. —

Jamais homme plus méritant n'a t'il recherché ta main? —

Plusieurs y ont prétendu & quelques-uns avoient sans doute du mérite: mais

je n'en ai point connu de plus généreux & qui me fût plus cher. —

S'il en eſt ainſi, va & uni-toi dans l'inſtant avec lui à la face des autels. Les ſacrificateurs vous y attendent, & ils vous rameneront ici, après avoir conſacré vos liens par leur ſaint miniſtere.

Les amans s'éloignerent. Le viſage de Nushirvan étoit tout en feu, & ſon regard courroucé étonnoit tous les aſſiſtans. Ses yeux chercherent Ali dans la foule, & l'ayant reconnu il lui fit ſigne d'approcher.

Tu t'étonnes ſans doute de cette vengeance? —

Non, Monarque puiſſant! je ne puis il eſt vrai, pénétrer ton deſſein : mais il ſuffit qu'il ſoit le tien pour être juſte & ſage. —

Le crois tu? — néanmoins, reſte ici à mes côtés. —

La ſurpriſe des courtiſans augmenta. Les nouveaux époux revinrent & ſe proſternerent encore devant Nushirvan, pour lui témoigner leur reconnoiſſance.

Ceſſez vos remercimens, s'écria le Roi avec un courroux dont il ne fut

plus le maître. Regarde ici, femme méprisable! connois-tu cet homme là?

La pudeur & la joie d'avoir reçu les sermens de son jeune époux avoit embeli ses joues du plus vif incarnat, aussitôt elle pâlit. Oui Prince redoutable, dit-elle, c'est Ali mon voisin. —

N'a t'il jamais recherché ta main? Ne lui as-tu jamais promis ton cœur? —

Je l'ai promis, il est vrai. —

Et pourquoi as-tu violé ta promesse? —

Parce que..... —

Ha! misérable! parce qu'il étoit sujet plus fidele, soldat plus courageux que ce fuyard efféminé & parjure, parce qu'une cicatrice, le plus bel ornement du guerrier, diminua la beauté de son front. Soit. Tu as choisi cet homme vil, tu lui resteras fidele. Tes nœuds sont indissolubles. Je t'ai donné du tems pour te repentir; maintenant tu porteras ta peine. Tu ne peux souffrir des cicatrices sur le front de ton époux; voyons si tu aimeras mieux les marques de l'infamie. Qu'on éloigne ce traître, il a quitté son poste au milieu du combat, il a mis la confusion dans les rangs de mon armée

en donnant l'exemple de la fuite & sa lâcheté a manqué de perdre sa patrie. Qu'on flétrisse son front des marques de l'infamie. On le menera ensuite auprès de sa jeune épouse. Demain matin on conduira ce couple heureux par toute la ville, & un héraut publiera devant eux: que telle devroit être la punition de chaque fille qui dédaigne l'homme de probité pour l'amour de quelques dehors trompeurs, & qui s'unit à un homme méprisable parce qu'il est pourvu de l'éclat séducteur de la beauté, des biens de la fortune, de la naissance ou du rang.

L'infidele amante d'Ali embrassa les pieds du monarque & les arrosa de ses larmes; son criminel époux demanda en tremblant un adoucissement à sa peine; Ali même eut la générosité de prier pour ces malheureux, mais Nushirvan inflexible fit signe aux exécuteurs de la justice de remplir ses volontés.

Passant ensuite de la sévérité à la douceur, il s'adressa à Ali. L'état te doit une meilleur épouse, à la place de celle que tu perdis pour l'amour de lui. Choisis

parmi

parmi les belles de ma cour, & le premier gouvernement qui vaquera, sera la récompense de ta valeur, & de ta fidélité.

III.

Autant Nushirvan se voyoit aimé & chéri de ses sujets, autant il étoit craint & haï des Princes ses voisins; ne pouvant atteindre à la sublimité de son génie, encore moins le surpasser en vertus, ils chercherent à le vaincre par la force des armes. L'un des plus puissans Cans des Tartares fut le premier à l'attaquer. Son invasion inopinée, le nombre de ses troupes & leur férocité effrayerent toute la Perse. Une prompte défense pouvoit arrêter le torrent & la présence de Nushirvan pouvoit seule inspirer du courage à une armée levée à la hâte. Le Monarque ne balança pas un moment à se mettre à la tête & de s'opposer à l'ennemi. Une seule inquiétude le tourmentoit encore. Il lui falloit nécessairement confier le gouvernement de sa capitale & la régence de l'Etat à l'un de ses mi-

niſtres pendant ſon abſence, & le choix étoit d'autant plus difficile, que connoiſſant la haine de ſes autres voiſins, il en avoit également des invaſions hoſtiles à redouter.

Deux de ſes viſirs, Jlachmud & Omar, poſſédoient ſa confiance au même dégré. Peut-être les auroit-il choiſis tous deux: mais une jalouſie ſecrette, qui ne lui étoit pas inconnue, les déſuniſſoit & il en craignoit des ſuites funeſtes pour ſon empire. Il falloit donc que l'un d'eux cédât la place à l'autre: mais lequel préférer? c'étoit ce qui l'embarraſſoit.

Tous deux étoient encore dans l'âge de l'amour, & il ſavoit que tous deux nourriſſoient cette paſſion. Ce fut par elle qu'il réſolut de ſe convaincre qui des deux ſeroit préférable.

Il fit d'abord appeller Jlachmud.

Tu ſais, lui dit Nushirvan, combien je t'eſtime, & quand même tu ne le ſaurois point, ce jour t'en convaincroit d'une maniere authentique. Après demain je pars à l'aube du jour à la tête de mon armée pour abaiſſer la fierté d'un ennemi barbare & injuſte. Mais

Ispahan a besoin d'un chef pendant mon absence; mon choix tombe sur toi si tu es assez maître de tes penchans pour acheter ta fortune par un sacrifice. —

Roi juste & sage! quel est-il? —

Tu aimes Fatime; l'on vante ses charmes, & ce qui est plus encore, on fait l'éloge de son cœur. Je ne blâme point ta tendresse pour elle, mais je ne veux point que celui qui doit quelque tems occuper mon trône, se laisse maîtriser par un sentiment, dont le charme séducteur pourroit peut-être l'entraîner trop loin, & lui faire oublier quelques-uns de ses devoirs.

En un mot, pour parvenir au plus haut rang, il faut que tu fasses le sacrifice de Fatime. Décide-toi donc & rend moi réponse, mais non dans le moment, afin que ta résolution ne soit point précipitée. Entre dans ce cabinet, tu y seras seul, dans une heure je te ferai rappeller.

Jlachmud se retira sans rien dire, & à peine eut-il disparu que Nushirvan fit entrer Omar & lui fit la même propo-

sition en mettant le nom de Zaïde à la place de celui de Fatime.

Jlachmud passa le tems qu'il resta dans le cabinet, dans les plus vives inquiétudes. Omar fut bientôt décidé. Tous deux reparurent en même tems devant le Monarque, qui ordonna à Jlachmud de parler le premier.

Jlachmud, avec une voix tremblante qui insensiblement devenoit plus ferme, implora la clémence du Roi si sa réponse venoit à lui déplaire. Depuis le jour que je suis entré à ta cour, dit-il, j'ai eu le ferme dessein de te servir, de consacrer ma liberté, ma vie même à ton service, & je me suis toujours efforcé de montrer par ma conduite combien mes principes étoient inébranlables. S'il s'agissoit dans ce moment d'accumuler les sacrifices pour le salut de la patrie, tu ne me verrois pas hésiter, mais pardonne grand Roi! je suis non-seulement sujet de mon souverain, mais je suis homme. J'étois encore loin de ce haut rang où tes bontés m'ont placé que j'aimois Fatime & que déja je possédois son

cœur. L'orgueil de son père voulut nous séparer, mais elle me jura une fidélité inviolable, & sa constance n'est point équivoque. Maintenant puis-je renoncer à elle? Roi puissant! quelle confiance pourrois-tu avoir en celui qui viole mille sermens les plus sacrés en faveur d'une dignité brillante? Si j'étois le seul qui pusse être revêtu de cette charge, je pourrois peut-être balancer. Mais comme plusieurs de tes sujets peuvent me surpasser en mérite, mon parjure ne paroîtroit que l'effet de l'ambition. Je veux bien jurer pour te complaire de ne point voir Fatime pendant des mois entiers, oui je veux être fidele à mon serment, jusqu'à ce que je succombe sous le poids de la douleur par cette privation: mais renoncer à elle! c'est plus que mon imagination ne peut concevoir. —

Et c'est-là ta ferme résolution? —

Elle est inébranlable. —

Et si je te faisois rentrer dans la poussiere, d'où je t'ai tiré? —

Tu le peux, grand Roi! mais tu ne le feras point. Tu as pitié de la foiblesse des hommes, mais tu ne la punis jamais.

Si cependant tu le veux: me voici! fais de moi ce que ta sageſſe t'ordonne. —

Et toi, Omar! —

Je m'efforcerai, dit Omar avec un air de ſatisfaction intérieure, je m'efforcerai de ſervir mon Roi avec plus de déſintéreſſement. Jlachmud, n'eſt pas le ſeul qui aime & qui eſt aimé. J'adore Zaïde, & je lui ſuis auſſi cher. Elle a refuſé plus de vingt partis des plus riches & des plus brillans, pour me reſter fidelle: mais grand Roi! je ſuis prêt à la ſacrifier pour te ſervir. —

Nushirvan garda le ſilence. Toute la cour rangée autour de ſon trône l'imita. L'incertitude étoit peinte ſur tous les viſages. Quelques-uns des courtiſans conſidérerent Jlachmud avec une tendre inquiétude, mais le grand nombre lui lança des regards de mépris. Lui ſeul reſta calme & ſerein.

L'exemple d'Omar ne fait-il point chanceler ta réſolution? lui demanda le Roi. —

Non, mon Prince! —

Approche donc & reçois de mes mains les marques de ton gouvernement pendant

mon absence. Tu es un homme ferme, tu seras aussi un administrateur vigilant & un sujet fidele. Je ne suis pas assez vain pour prétendre que mes ministres oublient qu'ils sont hommes. — Un maître plus grand que moi, le Créateur de cet univers, nous inspira des sentimens plus humains. Mon pouvoir & mes ordres doivent être soumis à ses loix. Je me confie avec confiance à celui qui leur resta fidele. Jlachmud! remplis les obligations du citoyen avec autant de fermeté que tu as été fidele aux devoirs de l'homme. —

La foule qui environnoit le trône applaudit à haute voix aux sentimens généreux du Monarque. Jlachmud s'inclina profondément devant lui, & reçut de ses mains les marques de l'administration.

Et toi, Omar! continua Nushirvan, tu as inutilement cherché à flatter ma vanité. Celui qui sacrifie les loix puissantes de l'amour au faste des grandeurs, ne pourroit-il pas plus aisément enfreindre les ordres moins puissans de son Roi, & céder aux menaces d'un ennemi formidable ou aux appas d'un bonheur plus

éclatant? Peut-être ma défiance eſt-elle mal fondée : mais la prudence m'ordonne d'en agir ainſi. Rentre dans la tranquillité de la condition de ſimple particulier, & pour récompenſe des ſervices que tu m'as rendus juſqu'ici, jouis d'une penſion conſidérable, qui t'eſt aſſurée pour le reſte de tes jours.

IV.

Nushirvan étoit toujours acceſſible à ceux de ſes ſujets, qui imploroient ſon ſecours : mais il avoit particulierement conſacré trois jours de la ſemaine à l'adminiſtration de la juſtice. Ces jours-là il étoit aſſis ſur un trône dreſſé dans la place publique, prêt à punir le méchant & à protéger l'innocent opprimé. Il décidoit les différends les plus compliqués & les cas les plus épineux avec une ſageſſe égale à celle de Salomon. Il ſe trouva qu'un de ces jours deſtinés à juger les plaintes de ſes ſujets fut préciſément l'anniverſaire de ſa naiſſance. Il avoit fait vœu ce jour là de faire tout le bien poſſible, de pardonner à tous les

coupables, ou du moins de commuer leurs peines & de ne point prononcer d'arrêt de mort. On amena un homme qui préposé à recevoir les revenus de l'Etat, en avoit détourné des sommes considérables, & Nushirvan lui fit grace.

L'on en conduisit un autre qui avoit assassiné sa femme dans les premiers transports d'une jalousie mal fondée. Nushirvan le condamna seulement à porter le portrait de son épouse à son cou pendant tout le reste de sa vie, & à relire tous les jours un poëme qu'il avoit fait en son honneur dans les commencemens de son union avec elle.

On lui présenta un brigand qui depuis long-tems avoit mérité la mort par ses vols & ces assassinats, & le Monarque ne le condamna qu'à des travaux perpétuels. En un mot, tous les criminels qu'il eut à juger, furent absous ou reçurent au moins un adoucissement aux peines qu'ils avoient méritées. Déja Nushirvan alloit terminer la séance, lorsqu'un vieillard courbé sous le poids des années, traversa la foule avec peine &

s'écria à haute voix : fais-moi justice, ô le meilleur & le plus juste des Rois !

En quoi demanda le Monarque. —

Roi clément ! accorde-moi deux minutes de tems pour reprendre haleine, je ne saurois..., —

Repose-toi, bon vieillard ! j'attendrai avec plaisir.

Ayant repris haleine, le vieillard commença ainsi : j'étois un des marchands les plus opulens d'Ispahan, & je n'avois qu'une seule fille nommé Ahesa, l'une des plus ravissantes beautés de tous les environs. J'élevois en même tems le fils d'un de mes amis. Je l'avois pris chez moi à la mort de son pere : il étoit jeune & pauvre, & j'ai pris soin de son éducation comme s'il eût été mon propre fils. Ma fille l'aimoit en secret, & je vis avec plaisir son amour croître avec l'âge. Lorsque mon fils adoptif eut atteint sa vingt-quatriéme année, je l'amenai à ta cour, je le vis avec joie s'avancer d'une dignité à l'autre & je lui remis enfin tous mes biens avec ma fille, ne me réservant qu'un entretien honnête & le repos né-

ceſſaire à mon âge. Ha ! que de remercimens il me fit ! que de fois il me jura une reconnoiſſance éternelle ! & l'ingrat n'a pas été fidele à la moindre de ſes promeſſes. Dès le moment qu'il ſe vit en poſſeſſion de tous mes biens, il me regarda avec mépris, endurcit le cœur de ma fille qui m'aimoit tendrement, & pour que mes plaintes ne troublaſſent point ſon repos, il me fit enfermer dans un appartement obſcur & reculé où j'ai à peine reçu le néceſſaire. Mon gardien m'a abandonné quelques inſtans aujourd'hui que toute la Perſe ſe livre aux réjouiſſances pour célébrer le jour où le Ciel lui accorda le meilleur des Souverains, le plus parfait des Rois. Un eſclave qui m'eſt reſté fidele a ſaiſi ce moment pour enfoncer l'entrée de mon cachot, & m'a porté ſur ſes épaules juſqu'au cercle qui t'environne. J'oſe eſpérer, grand Roi ! que tu daigneras exaucer la priere que je te fais de me venger d'un ingrat. —

Nushirvan ſe leva de ſon trône & regardant au Ciel avec des yeux mouillés de larmes, il s'écria ainſi à haute voix :

Etre suprême, pardonne si je viole aujourd'hui le serment que j'ai fait de ne point prononcer d'arrêt de mort le jour où tu daignas m'accorder la vie. Ce seroit un crime que de ne pas le violer en ce moment. J'ai pardonné au sujet perfide, à l'assassin & au brigand, mais avoir de l'indulgence en faveur d'un ingrat, ce seroit abuser du pouvoir que tu m'as confié !

Visir Ali, dit le Roi, cours avec un nombre suffisant de gardes là où ce vieillard te conduira, & si tu trouves toutes les circonstances conformes à son récit, tu feras étrangler ce monstre d'ingratitude. Quant à son épouse, cette fille infidele, tu remettras son sort à la décision de son pere qui dès cet instant rentre dans ses biens & dans ses droits.

V.

Nushirvan ayant régné trente ans accomplis & se voyant encore aussi chéri & adoré que les premiers jours de son régne, invita tous les grands de la cour à un repas solemnel, & se regardoit

avec eux comme un pere avec ſes enfans.

Aucune loi n'avoit encore limité l'uſage du vin, & la joie couloit abondamment des larges coupes d'ivoire, lorſque le Monarque demanda à ſes convives, quel moment de ſon régne, ils regardoient comme le plus heureux?

Les opinions ſur un point auſſi arbitraire furent exceſſivement partagées. Les uns dirent que c'étoit le jour où il avoit vaincu le plus puiſſant des Cans des Tartares; les autres le jour de la naiſſance de ſon fils aîné; d'autres enfin celui où trois provinces conſidérables de la Tartarie ſe ſoumirent de leur propre gré à ſon pouvoir. Il y eut, en un mot, preſqu'autant de ſentimens que de perſonnes à table.

Nushirvan ſourit en voyant ſes convives ſe tourmenter vainement. Vous vous trompez tous enſemble, mes amis, leur dit-il, mais votre erreur eſt très pardonnable, elle eſt même inévitable, puiſque vous ignorez ce qui m'eſt arrivé dans l'un des momens les plus mémorables de ma vie.

Vous vous rappellez, ſans doute, cette

nuit terrible dans mes campagnes contre Akiba, où l'ennemi vint nous surprendre dans le camp au moment que tout y étoit dans le plus grand désordre. La perfidie d'un de mes généraux augmenta le désastre, la moitié de mon armée resta sur le champ de bataille, l'autre fut dispersée, & moi même sans compagnon de mes peines, sans armes pour me défendre, sans moyens de subvenir aux premiers besoins de la vie, étourdi par la grandeur de ma perte, je me refugiai dans un bois voisin, où je me cachai sur l'arbre le plus touffu jusqu'à la pointe du jour. L'aurore commençoit à paroître lorsque je vis un payſan passer à côté de moi. Sa physionomie honnête répondoit de la probité de son cœur, je me découvris à lui, & le priai de m'indiquer un sentier peu fréquenté par où je pusse me sauver.

Il se prosterna devant moi. Tu es perdu, me dit-il, Roi que j'adore! si tu t'exposes encore deux pas en avant sous ces vêtemens royaux: tout le bois est entouré d'ennemis. Ces habits te trahiroient d'abord. Quitte les donc, &

prend les miens. Il vaut mieux que je m'en retourne tout nud dans ma chaumiere, que de faire périr l'espérance de toute la Perse. Je refusai envain ses offres généreux, il me présenta ses habits, plongea les miens dans un marais voisin, me conduisit heureusement à travers la forêt, & ne me quitta que lorsqu'il me crut en sûreté. Je lui recommandai fortement de venir chercher la récompense de ses services & de sa fidélité, aussitôt qu'il apprendroit mon retour à Ispahan.

Je continuai de traverser un pays inondé de mes ennemis les plus cruels, qui, contre leur coutume, traitoient alors mes sujets avec douceur, parce qu'Akiba les regardoit déja comme les siens, & je parvins heureusement vers le soir dans un village où ayant demandé l'hospitalité dans une des chaumieres les plus distinguées, je fus reçu avec bonté.

Je me trouvai au milieu d'une foule de payſans à demi ivres, & il est aisé de s'imaginer quelles étoient les cruelles perplexités de mon ame. Malgré mes inquiétudes, le sommeil alloit s'emparer de moi, lorsqu'un détachement de l'armée

du Mogol vint frapper à la porte. On lui ouvrit, & le chef de la troupe étant entré, lut cette publication en ma présence.

Akiba le plus généreux des vainqueurs & le plus grand des Monarques, fait savoir par les présentes qu'il donnera le gouvernement de la plus grande de ses provinces, & les plus riches trésors à celui qui pourra lui porter des nouvelles certaines de Nushirvan que l'on dit être égaré & errer encore à l'aventure, ou à celui qui lui livrera ce Prince mort ou en vie.

Le détachement partit & me laissa dans une angoisse inexprimable.

Eh bien ! s'écria le plus âgé des payſans après quelques momens de silence, avez-vous entendu cette proposition ? Qu'en pensez-vous ? —

Elle est éblouissante. —

Mais y en auroit-il bien un seul entre nous qui pût lui prêrer l'oreille, supposé qu'il trouvât le Roi, & qu'il fût en son pouvoir de le livrer au Mogol ? —

Pas un, — pas un, — ce ne seroit pas moi du moins, — moi non

plus. — Pas un seul, s'écrierent tous les assistans.

Il me semble, reprit l'un des anciens après que tout fut tranquille, il me semble qu'Akiba connoît très-peu le pays, qu'il considére déja comme lui appartenant pleinement, s'il espere d'y séduire quelqu'un à commettre une trahison envers son Roi, par une proposition de cette nature. Il peut, à la vérité, y avoir parmi nous des hommes assez perfides, & j'en connois moi-même en qui je n'ai de confiance qu'autant que je les vois : mais je ne crois pas qu'il y en ait un seul dans cette chambre qui pût trahir un Monarque qui nous aime si tendrement & qui a tant fait pour nous.

Je n'ai sauvé que ces cinq piéces d'or du pillage, dit l'un, mais si Akiba m'en offroit dix mille & que Nushirvan me demandât ces cinq dernieres qui me restent pour se sauver, je les lui donnerois avec joie, & je n'accepterois jamais les dix mille.

Et moi, dit un autre, j'ai un beau bien de campagne, mais si Nushirvan qui a tant perdu, le vouloit, je le lui céderois

à l'instant, & prenant le bâton de mendiant, j'irai demander du pain de porte en porte.

Un jeune homme assis dans un coin ayant ses bras autour du cou d'une jolie paysanne, qui jusqu'ici n'avoit pas dit le mot, se leva & s'approchant de la table, parla ainsi: tel que vous me voyez, je n'ai rien sauvé que ma vie; tout ce que je puis dire être à moi ce sont ces vêtemens, & ma femme. Lorsque le feu prit à ma maison & que je me sauvai par la fuite, j'emportai un sac d'argent, j'en aurois pû acheter la moitié de votre village. Mes pieds exercés à la course me firent avancer avec rapidité: mais cette chere femme qui n'en pouvoit plus, me fit bientôt rallentir ma marche. Un cavalier ennemi, jeune & voluptueux la vit, la poursuivit, l'ayant atteinte la saisit, la chargea sur son cheval & voulut s'éloigner avec elle. Je le suivis sur les ailes du vent. Prend ma vie, lui dis-je, en saisissant la bride de son cheval, prend ma vie, si tu es un animal féroce; mais si tu es homme prend cette bourse & rend moi ma femme, le seul bien qui

m'eſt reſté ſur la terre; il prit la bourſe & me rendit mon épouſe.

Il y eut de la généroſité de ſa part, & de la tienne, s'écria toute la compagnie. —

Vous pouvez juger par-là combien ma femme m'eſt chere, continua-t-il, combien elle m'eſt plus précieuſe que la vie: mais il eſt un ſeul homme ſur la terre qui m'eſt plus cher qu'elle, & cet homme c'eſt Nushirvan. S'il venoit ici & qu'il me dit: tu as une jolie femme, elle me plaît, céde-la moi: je le jure par les feux du ſoleil, je ſécherois d'une main les larmes involontaires qui couleroient de mes yeux & de l'autre je la lui préſenterois. J'ai toujours regardé comme un acte de juſtice & d'équité de ſacrifier la plus chere de nos paſſions à celui dont le plus grand déſir eſt de nous contenter, & qui a fait tant d'heureux. —

Tous les aſſiſtans éclaterent de rire. C'eſt une fidélité ſans exemple, s'écria l'un des jeunes gens: vertueux étranger! tu nous as tous ſurpaſſés. Mais qu'en dis-tu aimable jeune femme! ſerois-tu contente du changement?

Je ne désirerai jamais de changer d'époux, dit-elle en rougissant, car j'aime mon mari avec tant d'ardeur qu'un Dieu même me plairoit moins que lui; mais s'il falloit lui obéir à cet égard, comme étant mon maître, l'espoir d'avoir un fils d'un homme tel que Nushirvan, seroit la seule chose qui pourroit un peu me consoler du changement.

Un nouvel éclat de rire partit de toute la compagnie, & je cachai mon visage dans mes mains pour dérober à la vue de ceux qui m'environnoient les larmes de joie qui couloient le long de mes joues.

Mais représentez-vous mon étonnement, mes amis, lorsque le plus âgé de tous qui avoit proposé la question, pour savoir combien ils m'étoient attachés, se leva & s'adressant respectueusement à moi, me parla ainsi :

Et tu veux encore différer, grand Roi! de te donner à connoître à ceux qui t'aiment si sincérement. Je t'ai reconnu dès le premier instant que je t'ai vu, malgré ces habits grossiers qui doivent te déguiser : mais j'ai gardé le silence

pour éprouver auparavant la fidélité de mes freres. Je l'ai fait, je l'ai fait en ta préſence, permets-moi donc, ainſi qu'à mes amis, d'embraſſer tes genoux.

Puiſſe-je vous dépeindre ma ſurpriſe, la conſternation de la foule, la joie générale qui lui ſuccéda, & la douceur de mes ſentimens! pénétré de la reconnoiſſance la plus vive & la plus ſincere, je levai mes yeux au Ciel, je ſentis tout le prix de la vertu, & cette nuit, que pluſieurs de ceux qui écriront mon hiſtoire regarderont comme la plus triſte de ma vie, fut la plus heureuſe que je puiſſe me rappeller. Quelle joie n'eſt-ce pas pour un homme né ſenſible, de ſe voir ſi tendrement aimé!

Tout étoit gai & ſerein au tour de moi, la jeune femme ſeule reſta honteuſe & confuſe: mais je lui fis ſigne d'approcher. Il ſeroit injuſte, lui dis je, de demander de toi ce que ton mari a ſolemnellement juré de m'accorder, ſi je le déſirois: mais du moins tu me permettras un ſeul baiſer que je prends avec ſon conſentement, & déſormais tu peux

te vanter que ton Roi ta tendrement embraſſée.

A la pointe du jour je continuai mon chemin. Un guide fidele me conduiſit par des bois peu fréquentés & après trois jours de marche, je me vis en ſûreté. Je raſſemblai une nouvelle armée, & la victoire couronna ma défenſe légitime contre un ennemi barbare qui m'avoit injuſtement attaqué.

VI.

Nushirvan s'approchoit enfin de ſa derniere heure, de cette heure ſi redoutée & ſi certaine, qui pour les Princes eſt la preuve la plus convainquante qu'ils ne ſont que des hommes. Quoique l'âge eût blanchi ſa tête, on eſpéroit de le voir jouir d'une longue vieilleſſe qui aſſurât de plus en plus le bonheur & la paix de la Perſe : mais une chûte qu'il fit à la chaſſe, hâta ſa fin. Les médecins employerent envain toutes les reſſources de leur art, ils ne purent prolonger ſes jours, & l'on redoutoit à

chaque instant l'approche de la mort.

Ispahan, cette capitale florissante devint dès-lors le séjour du deuil & de la tristesse & Nuschirvad, quoiqu'il fût l'héritier du trône, répandit lui-même des larmes sincéres.

Nushirvan sentant arriver le moment qui devoit l'enlever pour toujours à ses files sujets, demanda avec la plus grande tranquillité, combien il pouvoit encore lui rester d'heures à vivre.

Cinq ou six tout au plus, fut la réponse du médecin.

— Ah! pourquoi ne pas m'en avoir averti plutôt? Tu as manqué de me priver d'un des plus doux instans, ou du moins du moment le plus important de ma vie. Il ordonna aussitôt de rassembler les habitans d'Ispahan au son de la trompette devant son palais, & dans moins d'une heure toute la place fut remplie de plusieurs milliers d'hommes.

Qu'on me porte, ordonna-t-il ensuite, sur le balcon du haut duquel j'ai souvent parlé au peuple, & toi Nusschirvad mon fils, tiens-toi à mes côtés. L'heure où j'ai le premier compte à

rendre de mon administration est venue, si je n'y entends point de reproches, je m'avance avec d'autant plus de confiance au trône de celui où j'aurai un compte plus exact & plus sérieux à rendre. On lui représenta inutilement que des mouvemens si violens augmenteroient les douleurs de son heure derniere, il persista dans son vouloir, & deux de ses serviteurs furent obligés de le soutenir pendant qu'il parla ainsi au peuple.

Mes enfans, j'ai occupé trente-cinq ans le trône de la Perse. Les bornes de mon Etat ne se sont point rétrécies, je les ai plutôt considérablement étendues. Cependant cet aggrandissement n'étoit point une obligation, que le sceptre m'eut imposée. Gouverner mon empire avec justice, c'étoit-là mon devoir & mon intention. L'heure de la séparation est arrivée. Il ne me reste plus que peu d'instans, & ces instans sont précieux. S'il y a quelqu'un d'entre vous à l'égard de qui je n'aie point rempli mes devoirs, que je n'aie point entendu lorsqu'il m'a demandé justice, que je n'aie point récompensé pour des services fideles, je lui

lui consacre ces instans. Qu'il s'approche ! c'est un Roi qui vous aime & qui va vous quitter pour jamais, c'est un pere qui vous parle & qui vous prie de lui demander encore ce qu'il peut avoir négligé d'accorder.

Un morne silence égal à celui qui régne dans les tombeaux, fut la seule réponse à cette question. On n'entendoit que des soupirs, des sanglots & des gémissemens, on ne voyoit que des larmes couler à grands flots.

N'y a-t'il personne, s'écria Nushirvan encore une fois avec une voix au dessus de ses forces, n'y a-t'il personne qui ait encore quelque chose à prétendre de moi ? Qu'il vienne ! qu'il approche !

Un soldat traversa la foule, s'avança jusqu'à Nushirvan, se prosterna devant lui, & dit :

Tu le veux, mon maître, & je parle. Mon nom est Nakir. J'étois capitaine dans ton armée. Mon courage ne te resta point inconnu, & dans l'une de tes dernieres campagnes, je fus chargé d'accompagner & de défendre ton sérail. Je

ne sais par quel hasard Nahun-Nihar, la premiere de tes femmes, vint à me voir, & je comprends encore moins comment un simple serviteur pouvoit plaire à celle qui jouissoit de l'amour d'un maître généralement adoré. Cependant il en fut ainsi. Une esclave m'appella le soir en secret dans sa tente, je m'y rendis, Nahun-Nihar s'offrit à moi avec tous ses charmes & voulut me rendre heureux. Quelques puissans qu'étoient ses attraits, je restai cependant inébranlable dans la fidélité que j'ai vouée à mon Souverain. Je me débarrassai de ses bras, & pris la fuite. En la quittant je vis l'amour qui avoit siégé dans ses yeux faire place à la fureur; le lendemain je fus appellé devant toi, tu étois plus sérieux que dans un combat. Nakir! me dis-tu, tu m'as griévement offensé. Tout autre Prince s'en vengeroit sur tes jours: mais je veux bien songer à ce qu'un homme n'est plus homme quand l'amour l'entraîne. Cependant tu aurois dû considérer à qui appartenoit la femme que tu désirois; tu aurois dû penser qu'elle t'étoit

confiée & que ma confiance même aggravoit ta faute : je te démets de ta charge.

Muet d'étonnement pendant quelques instans, je répondis enfin : Monarque puissant ! permets-moi quelques mots pour ma défense.

— N'ai-je pas dit moi-même tout ce que tu peux alléguer en ta faveur ? Oses-tu assez audacieux pour vouloir nier la chose ? N'es-tu pas entré par force hier au soir dans la tente de Nahun-Nihar ? —

J'y ai été : mais.... —

Eloigne-toi & n'enflamme pas davantage mon courroux. —

Je me retirai, & dès-lors mes jours se sont passés dans des ennuis peu mérités. Je ne viens point ici pour me justifier, grand Roi ! ni pour augmenter l'amertume de ta derniere heure, puisse t'elle être bien éloignée encore ! — mais pour t'empêcher d'emporter un faux soupçon contre moi dans l'éternité.

Qu'on appelle Nahun-Nihar, ordonna Nushirvan. Elle parut & avoua son crime. Perfide ! lui dit le Roi, je t'aimai au-

trefois comme mon ame, & tu as manqué de me séduire à tremper mes mains dans le sang d'un innocent ! Sois dès-à-présent l'esclave de cet homme, & que les biens considérables, que tu as rassemblés par mes bontés, soient sa récompense.

Des cris d'approbation applaudirent à ce jugement.

Y a-t-il encore quelqu'un dont le cœur m'accuse ? Qu'il parle ! qu'il accoure ! mes forces commencent à diminuer. Tout le monde garda le silence, il réitéra sa demande, mais inutilement.

Je viens de m'informer de mes fautes, continua-t-il, il est bien juste aussi que je m'informe du bien que j'ai fait. Y a-t'il quelqu'un parmi vous à qui mes bienfaits aient été utiles ou mon amour avantageux ? Quelqu'un qui reconnoisse combien j'aimois les devoirs du Souverain & combien leur observation m'étoit chere ? Quelqu'un qui, dans ce jour redoutable où nous nous retrouverons tous, soit prêt à me rendre le témoignage que je n'ai pas été entiérement indigne du trône où j'ai été placé ? Qu'il se fasse connoître

par des larmes ou des acclamations.

Quelle scene attendrissante de voir tous les assistans se prosterner à la fois, les yeux inondés de larmes ! de toutes les bouches on entendit retentir ces paroles : notre pere ! notre conservateur ! le plus grand des Rois ! notre protecteur ! notre défenseur dans la guerre ! notre Dieu sur terre !

Une voix s'écria ; Dieu conserve les jours de notre pere & prenne les nôtres ! & des milliers de voix répétérent ce cri. Les yeux de Nushirvan reprirent leur éclat, il fit signe de la main pour imposer silence à la foule, mais il fut obligé de le faire trois fois ; puis se tournant vers son fils, il lui dit :

Les derniers discours d'un homme ressemblent ordinairement à ses premieres paroles, en ce qu'ils sont les expressions sinceres de ses sentimens. Tu me croiras donc, j'espere, si je t'assure que c'est plutôt pour l'amour de toi que pour moi, que j'ai fait cette derniere question. Dans peu d'instans je comparoîtrai devant un tribunal où je serai jugé pour avoir bien ou mal gouverné. Que la

ſcene raviſſante dont tu viens d'être témoin te ſerve d'inſtruction pour ton régne. La douleur que mon peuple témoigne de ma perte, diminue les maux que je ſouffre. Ses acclamations, & ſes témoignages de reconnoiſſance ſont la plus belle récompenſe pour les veilles que j'ai conſacrées à ſon bonheur. Que de telles récompenſes, mon fils, ſoient le but auquel tu aſpires! —

Il voulut en dire encore davantage: mais ſes forces étoient épuiſées, ſa langue fut immobile, ſes yeux ſe fermerent & le ſouffle qui l'animoit paroiſſoit s'éteindre; cependant les ſoins de ſes gens retinrent encore quelques inſtans ſon ame prête à fuir; ſes regards déja enveloppés de ténébres, s'éclaircirent encore une fois, il les leva vers le Ciel & s'écria: c'eſt plus que je n'ai mérité & eſpéré! je trouve des douceurs bien conſolantes à cet inſtant où d'autres frémiſſent d'angoiſſe & de douleurs. Dieu de bonté! que mon dernier ſouffle te béniſſe encore! en diſant ces mots il expira de la mort du juſte, ſans amertume & ſans crainte.

VII.

Nuſſchirvad n'eut point pour les derniers avis de ſon pere cette indifférence que les ſucceſſeurs aux trônes ont coutume de témoigner pour de ſemblables conſeils. La ſérénité que Nushirvan avoit conſervée juſqu'à ſon dernier ſoupir, avoit fait une impreſſion ſi profonde ſur lui, qu'il fit tout ce qu'il crut devoir faire pour mériter un jour la même récompenſe. Il réuſſit à conſerver à la Perſe l'avantage d'être le plus heureux royaume de l'Aſie. S'il reſtoit quelquefois au deſſous de ſon modele, ce n'étoit point par défaut de zele, mais pour avoir reçu de la nature moins de talens en partage. Le même peuple qui l'auroit adoré s'il avoit régné avant ſon pere, fut aſſez injuſte pour murmurer contre lui quand il le mettoit en parallele avec Nushirvan.

Paſſant un jour avec une ſuite nombreuſe devant le tombeau de ſon pere, il vit un homme bien vêtu aſſis ſur la

tombe de ce Roi si regretté, & s'en étant approché, il lui demanda :

Que fais-tu ici bon vieillard? —

Je pleure la perte de notre pere commun. —

Tu le chérissois donc bien tendrement? —

Mon amour égaloit celui de tous ses sujets. —

Tu désirerois donc de pouvoir le rappeller à la vie quoiqu'il t'en coûtât? —

Je donnerois trois quarts des jours qui me restent à vivre. —

Souffres-tu quelque mal sous mon régne que tu puisses directement attribuer à ma maniere de gouverner? —

Non.

Pourquoi désires-tu donc avec tant d'ardeur de pouvoir faire venir Nushirvan d'un lieu où il est sans doute plus heureux qu'ici bas, si son fils ne te donne aucun sujet de murmure ou de plainte? —

Pardonne mon audace, mon maître & mon Roi! l'œillet est une belle fleur : mais quand je savoure son odeur délicieuse, je ne puis jamais songer sans attendrissement que la saison des roses est

passée, ni m'empêcher de souhaiter son retour.

Nusschirvad dit à ceux qui le suivoient : cet éloge, malgré sa brièveté, vaut plus que ces milliers d'oraisons funebres, & ce grand nombre de poëmes en son honneur dont on pourroit combler le lit du tygre : (s'adressant de nouveau au vieillard vénérable) rend-toi demain chez mon trésorier, tu seras récompensé de ta fidélité, amene-moi aussi ton fils aîné, je veux le faire élever & le combler de tant de biens qu'un jour il pleurera sur ma tombe, comme tu pleures sur celle de mon pere.

Le vieillard se jettant à ses pieds, lui répondit : O le plus grand des Monarques régnans ! je suis assez fortuné pour ne pas avoir besoin de tes dons & j'ai malheureusement survécu au seul fils que j'avois, mais je suis aussi sensible à tes offres que si je les acceptois. Tu as séché les larmes que j'ai versées pour Nushirvan & tu t'es en même tems montré digne d'être le fils d'un tel pere & le Roi d'un tel peuple. Sache que dans ce moment tu reçois pour la seconde fois

les bénédictions de Nushirvan. Je suis Méhézim, l'un de ses serviteurs qu'il chérissoit le plus. Peu de jours avant sa mort, il me fit appeller & me dit : je le sens, quoi que les médecins me disent, je vais bientôt rejoindre mes peres. Promets-moi d'éprouver le cœur de mon fils après ma mort, quand il aura déja régné quelques mois, pour savoir s'il se ressouvient de moi avec reconnoissance, & me prescrivit tout ce que je viens de faire.

S'il écoute tes discours avec bonté, continua-t-il, s'il échappe une larme de ses yeux, il est digne des soins que j'ai prodigués à son éducation. Alors tu lui diras que mon esprit, s'il ose jetter les yeux sur la terre, le fait dans ce moment, & le comble de bénédictions lui & son régne.

O mon Prince ! tu as fait plus encore. Celui qui reconnoît la justice des éloges accordés à son prédécesseur par un de ses sujets, & qui récompense ce sujet, est digne d'une gloire égale à celle de celui à qui il a succédé, &

ne se montre pas moins parfait que lui, ou du moins il l'atteindra aussi sûrement que le soleil luit dans ce moment sur nos têtes.

EL ARMARIO

De Donna Beatrix de Silva, con el Cadahalso del Condestable Don Alvaro de Luna, &c.

L'ARMOIRE

De la Marquise de Silva & l'Echaffaut du Connétable Alvare de Luna, &c.

Madrid, in-12, 1777.

Nous savons que cet ouvrage est attribué à un grand homme dont les occupations sont bien supérieures à celles des lettres. L'incertitude nous fait cependant un devoir de taire son nom, ou de respecter sa modestie. Mais il seroit malheureux qu'une plume exercée par le génie de la politique fût compromise pour avoir répandu les fleurs de l'esprit sur les sujets importans de l'histoire. Jupiter venoit

ſans honte ſe repoſer du gouvernement du monde parmi les fleurs du Mont-Ida.

La chûte du fameux connétable de Luna eſt un de ces événemens qui ne ſortent jamais de la mémoire des lecteurs. L'auteur de ce Roman le conduit à ſa perte par des cauſes, que néglige la plume trop majeſtueuſe de l'hiſtorien. Ces cauſes purement domeſtiques ſont plus naturelles, & ordinairement les plus vraies. Il eſt du moins très-vraiſemblable ici que l'infortunée Marquiſe de Silva dreſſa l'échaffaud d'où l'on vit tomber la plus ſuperbe tête de l'Europe.

Le Roi Jean ſecond étoit plutôt né pour les arts que pour le trône. Elevé par une mere ambitieuſe, il ne ſavoit faire que des vers à l'âge de régner. Tous les Princes de ſa maiſon étoient intéreſſés à le tenir dans cet état d'incapacité & de foibleſſe aimable. Un homme comme Alvare de Luna étoit trop habile pour reveiller l'énergie dans ſon maître. Mais il y ſuppléa par la ſienne, & ce fut donc de mauvais œil qu'on lui vit les rênes de la Monarchie Eſpagnole entre les mains.

Le régne de Jean second fut constamment orageux. Mais les Muses ont fleuri sa couronne. Que ne peuvent point ces brillantes enchantereſſes ! elles ont fait aimer à la postérité un Prince qui les aimoit ; & lui ont assuré une renommée de graces au défaut de celle de la dignité. Elles ont consacré ses amours & la douceur de son caractere. Les Muses sont femmes : aucune femme n'est ingrate de l'amour qu'on a pour sa personne ou du respect qu'on marque pour sa gloire. Toutes ont un talisman dans les yeux, & il faut voir l'amant qui leur plait doué des mêmes charmes qu'elles reconnoissent en lui.

Le jeune Roi de Castille ne se livroit pas si fort à ses amours & à ses études qu'il ne réfléchit par fois, & toujours assez pour admirer les grandes qualités de son ministre. Loin de cet excès qui rend le mérite importun, souvent odieux aux Rois qui s'en servent, il se porta dans un autre qui fut de se soumettre aveuglément à l'ascendant du Connétable. On n'a point d'exemple d'une pareille soumission d'un Roi lorsqu'on a lu la

scene de Badajoz dans l'ouvrage dont nous parlons.

Alvare avoit marié son maître à Isabelle de Portugal qui n'étoit ni riche, ni fille de Roi : mais rien n'étoit si rare que sa beauté, si orgueilleux que son caractere, si élevé que son ambition. C'étoit le plus heureux instrument à opposer à la Reine mere & aux Princes de Castille. Alvare conclut sans autre avis que le sien & ne prévint le Roi de son mariage que le jour où il devoit aller au devant de son épouse. Toute la cour se rendit à Badajoz. C'est-là qu'on essaya de perdre le favori, & que sa ruine fut conjurée pour un autre tems.

Le Roi sensible à la beauté, comme tout jeune homme, ne pouvoit cacher son impatience & se mourroit déja d'amour pour le prodige qu'on lui avoit annoncé. Les Princes de Castille oserent lui parler de la puérilité de ses transports, de l'avis de toute la noblesse qui étoit contraire à ce mariage, & de l'insolence du Connétable qui avoit pris sur lui de l'arrêter. Le Roi répondit qu'à la vérité c'étoit moins par sa volonté que celle du Con-

nétable s'il entroit dans cette alliance, mais qu'il étoit assez sûr de la bonté de ses vues pour ne jamais lui dire, non; qu'on lui feroit plaisir de partager son estime pour un homme aussi ferme, aussi sage & aussi grandement avisé; qu'on ne prétendît pas à son amitié particuliere sans en marquer pour cet étrange homme; & que si même son épouse n'étoit pas aussi belle qu'elle en avoit la renommée, on eût à la voir des mêmes yeux que lui, c'est-à-dire, à la trouver supérieure à toutes les beautés du monde, parce qu'il la trouveroit telle, uniquement à cause que le Connétable en étoit content.

On n'avoit jamais vû, lui disoient encore les Infans & les grands du royaume, qu'on s'en rapportât du choix d'une femme à autrui & sur-tout à un homme intéressé; on n'avoit jamais vu la foiblesse d'un Monarque aller jusqu'à faire asseoir au trône un favori, & à se borner aux honneurs d'un vain fauteuil. Ce Roi qui fut si timide ensuite pour la défense de son héros, répondit cette vérité fiere à ses Princes: — Que ne vous mettez-vous

dans le cas de lui tenir tête ? Eſt-ce ſa faute ou la mienne, ſi la nature & l'étude l'élevent au deſſus de vous ? Quant à moi je ne vois point d'un œil d'envie les qualités que j'ambitionne, & je reſpecte dans le dernier des hommes le talent de faire ce que je ne peux pas. —

On avoit averti le Connétable de cette altercation dont il étoit l'objet. Il ſe préſenta : quelques lignes de ſon diſcours nous ſuffiſent pour mettre en évidence la hauteur de ſon caractere & la fineſſe de ſon eſprit. — Votre Alteſſe, dit-il au Roi, tient conſeil avec ſes Princes : elle ne ſauroit mieux faire. Quand on eſt à la veille de perdre un patrimoine royal des parens ſont les meilleurs amis & il n'eſt ſorte d'amitiés ſinceres qu'on ne témoigne au parent qui ſe ruine. Oubliez, Sire, ce que j'ai réſolu touchant votre hymen : ſi vous reſtez ſans enfans, vos Princes don Henri & don Pedre ne laiſſeront pas manquer la Caſtille de ſucceſſeur : ou bien prenez une épouſe à leur choix : elle vous apportera des couronnes & des guerres dans leſquelles ils vous ſerviront avec gloire & fidélité,

au lieu que j'ai dépensé mon argent & le vôtre pour vous donner une femme, qui, n'ayant rien, ne peut se faire d'autres intérêts que les vôtres. La patience m'échappe, Sire. Je me retire à Escalone & vous laisse entre des mains qui n'ont jamais sçu ce que pese le fer ni les rênes du gouvernement.

Où étiez-vous, jeunes gens, quand les vieux chevaliers d'Espagne mourroient sous le poids de deux cent livres de fer à la bataille d'Aljubarotta ? Pesez la soie qui vous couvre contre la seule garde de leur épée. Comparez votre courage pour la calomnie, votre activité d'intrigue, à ces auguſtes sentimens qui leur faisoient en mourant mordre & bénir la terre que leur sang conservoit au Roi ? Comparez ce que vous dépensez pour des honteux complots & des amourettes aux diamans qu'ils faisoient vendre à leurs femmes pour élever contre les Almanzors des bannieres protectrices de l'honneur & du nom d'Espagne. Où trouveriez-vous, sans le voler, un écu pour vous nourrir dans votre ignorance & votre oisiveté, si je ne le cherchois

pour vous qui n'avez point de barbe & qui m'appellez déloyal, après vingt ans de services gratuits que j'ai rendus à votre maître? Il ne peut me payer parce que vous êtes à sa charge. Vos naissances sont la calamité & vos morts la fête des peuples dont le Roi est pere comme de vous, mais vous êtes les enfans gâtés, par conséquent les ingrats, & l'on descendroit tous les trésors du ciel en terre qu'on ne feroit jamais assez pour vous; & pour vous, Prince, qui ne faites rien pour personne.

Quant à vous autres grands du royaume, votre condition est plus pénible : je vous pardonne. Vous êtes soumis aux Saints plutôt qu'à Dieu : les Saints vous trompent & vous leurrent d'un pouvoir qu'ils n'ont pas. Ils finissent par mépriser la bassesse qui les implore, & le Dieu vous fait toujours grace avec la douleur de vous savoir ennemis de son autorité que vous trahissez pour plaire à ses Saints. —

Nous avons conservé cette derniere phrase parce qu'il faut conserver à chaque pays sa physionomie. Le Roi paroissoit trembler à l'idée de perdre son Conné-

table. Il lui promit de laiſſer murmurer la Caſtille ſans lui prêter l'oreille. Il le conjura de ſe calmer, & de faire paroître la belle Portugaiſe qu'il alloit épouſer ſans s'informer de ſon âge, de ſon caractere, ni même de ſa beauté ; & ſans autre raiſon que celle de contenter le grand Alvare de Luna.

C'étoit vraiment un grand homme ; il repliqua que ne poſſédant pas un ſou de terre en Eſpagne, il étoit indépendant du Roi, comme de tout autre ; qu'il ne vouloit que de la conſidération pour prix de ſes ſervices ; que ſi elle lui étoit refuſée, il reprenoit le droit de bien faire qu'il avoit avanturé. Qu'il ne s'arrêteroit jamais à côté du Roi tant que ceux qui l'avoient calomniés y ſeroient arrêtés ; & qu'il n'étoit plus une aſſez jeune barbe pour avoir peur de ſes ennemis, ni des puiſſances du monde, ni de la miſere. La vérité eſt qu'Alvaro de Luna n'a pas laiſſé de quoi payer ſon enterrement au taux horrible du faſte ſacré des Eſpagnols.

Dès cette époque de Badajoz les Princes entreprirent de le faire aſſaſſiner.

Alvare avoit quarante cinq ans : il se battit contre six assassins, deux Princes du sang royal & quatre laquais. Il triompha. Le peuple ne benit que les heureux : il fut exalté. Mais malheur à qui compte sur les Rois, ils commandent moins qu'ils ne sont dominés par les circonstances.

Tel fut le commencement de cette fameuse scene de Badajoz. Elle n'est pas encore finie. La nouvelle Reine doit arriver à chaque instant. Les Princes baissent les yeux devant le terrible ministre & le chargent en arriere de calomnies. Les grands à l'ordinaire ne savent trop ce qu'ils pensent, ils craignent le génie, craignent le peuple, & n'aiment pas le Roi dont ils esperent tout & à qui ils demandent tout.

Isabelle, la petite fille du grand batard d'Aviz arrivoit effectivement, & venoit montrer à l'Espagne les brillantes prérogatives de l'amour & du génie. Elle fut pourtant malheureuse, coupable, odieuse, tandis qu'elle pouvoit être une héroïne dans toute autre circonstance, il suffit d'un diadême pour faire du meilleur cœur la tête la plus mauvaise.

A la suite de cette princesse il y avoit une dame d'honneur qui va mériter toute notre attention. Elle valoit autant & plus que sa souveraine par la naissance. Elle n'avoit pas la même beauté ; mais elle avoit au dessus d'elle, ce charme d'une adorable physionomie où se peint une ame excellente, un esprit doux, un cœur sensible, & combien nous sommes hommes devant une physionomie qu'anime un bel œil éloquent, un sourire plein de graces & d'intelligence, un coloris divin qui change sous nos yeux magiques à chaque sentiment qu'ils font naître. Nous ne sommes que des artistes en face de la froide beauté qui ne cherche dans nos yeux rien autre chose que de quoi se complaire à elle-même : eh bien, statue, jouis de mes regards puisqu'ils te contentent, mais n'attends rien de plus. Je n'aime pas le marbre : je veux un grain de feu, fût-il de bois sec.

Le monde juge avec bien de la légereté. Combien de femmes sont outragées par une opinion qu'elles ne méritent pas ? Une extrême sensibilité va nous offrir le tableau d'une conduite pareille

à celle que régieroit une coquetterie extrême ; si le caractere de la marquise de Silva n'eſt pas rare, il n'en eſt que plus intéreſſant, plus utile à préſenter en exemple à tant de jeunes perſonnes égarées par une bienveillance trop univerſelle. Perſonne n'a vu le monde ſans avoir rencontré de ces ſortes de femmes qui ne ſachant déplaire à perſonne, & flattées de tous les ſentimens qu'on témoigne, reſſemblent aux coquettes par la maniere dont elles tâchent de contenter tout le monde : mais perſonne auſſi n'eſt aſſez inſenſible, aſſez ſauvage pour refuſer le plus doux ſentiment de l'indulgence à ces femmes dont les erreurs ſont un effet de la bonté du cœur plutôt que d'un vice de l'eſprit. Je défie le plus intrépide lecteur de leur refuſer la plus tendre pitié quand elles ſont auſſi cruellement punies que la marquiſe de Silva. Il eſt donc vrai qu'il eſt plus heureux pour les femmes d'être coquettes que ſenſibles.

Il y avoit déja quelques avantures ſur le compte de la Marquiſe ; ſon amant le plus célébre en Portugal étoit le comte

de Pereira, son parent ; & comme il n'annonçoit que des prétentions légitimes, il s'offensa de ce qu'un seigneur de Castille, de la maison de Giron, s'emparoît en vainqueur galant de tous les momens de sa maîtresse. Dans une fatale promenade, où ils se trouverent tous les trois, il affecta de remarquer le ridicule du rôle d'une femme entre deux cavaliers. Comme il supposoit qu'elle n'en pouvoit aimer qu'un, celui qui n'étoit pas favorisé ne lui servoit que de gêne ; & alors elle se trouvoit immolée à la satyre publique sans avoir de quoi s'en consoler par le plaisir.

L'Espagnol qui s'autorisoit d'être courtisan d'une cour qui donnoit le ton à toutes les autres, lui répondit avec l'ironie légere des gens affables & polis, qu'on n'importunoit jamais les dames à leur rendre des devoirs, & qu'il étoit si persuadé de cette vérité qu'il ne prendroit jamais sur lui de chasser d'auprès de sa maîtresse un homme qu'elle ne chasseroit pas.

— Savez-vous qui je suis, dit le Portugais ? — c'est ce qui ne m'inquiete jamais

jamais replique l'Espagnol : je ne connois du premier rang au dernier, que l'homme qui me plaît & celui qui me déplaît. — Et savez-vous ce que c'est que la noblesse Portugaise ? — Je sais que le ton d'impertinence ne peut pas être un titre de qualité; je sais que le sot orgueil se manifeste par le ton questionneur, & je ne puis avoir qu'une épée pour réponse aux gens qui n'ont que des impertinences pour question. — Mais, Monsieur, dit encore le Portugais, Madame doit juger entre nous, & condamner celui qu'elle n'aime pas. — Et non, Monsieur ! Madame n'est pas libre entre deux hommes dont l'un se présente pour mari & l'autre pour amant. C'est ce que vous ignorez dans la servile rectitude de vos principes gothiques. Je vous conseille d'être plus modeste, puisque vous êtes plus ignorant, & je me fais l'honneur de vous prévenir que le choix de Madame ne peut rien changer à mes dispositions, rien absolument, Monsieur. —

Ces Girons étoient des fiers hommes, & effectivement tout homme qui se présente pour mari joue le plus mauvais

rôle dans une aventure. La Marquise, dans la bonté de son cœur, ne voulut perdre ni l'un, ni l'autre ami; ni se voir l'objet d'une querelle où son honneur seroit toujours compromis. Elle se voyoit aimée de tous les deux, ne se plaignoit ni de l'un, ni de l'autre, ne préféroit personne, & n'accusoit que le malheureux sort des femmes, qui se trouvent continuellement serrées entre les opinions & les desirs des hommes.

La chose impossible c'est de contenter tout le monde. C'est pourtant le vœu des femmes; & c'étoit la premiere intention de Dieu, lorsqu'il dit à toutes ses créatures de se défier des serpens qui prêchent l'égoïsme, & de se rendre toutes heureuses par une bienveillance mutuelle. Mais les serpens seront toujours plus fins que Dieu, dit notre auteur; & nous allons le voir dans l'exemple d'Alvare qui étoit un véritable homme, & dans celui de la Marquise qui étoit une vraie femme avec tout le caractere ou l'instinct de son sexe charmant.

La Marquise ne prononça point entre les deux rivaux. Elle les aimoit tous deux par une simple reconnoissance de

l'amour qu'ils avoient pour elle. Après avoir partagé l'espoir entr'eux, elle eut la douleur de les voir mesurer leurs armes, sans incliner pour le vainqueur plus que pour le vaincu.

Charmant & malheureux caractere que celui d'une femme qui aime tout le monde sans passion, & sans autre préférence que celle qui lui est inspirée par toutes les especes de merite ! homme despote, qui ne sent pas le prix d'un si doux sentiment, qu'obtiens-tu ? La haine & l'infidélité des esclaves.

Giron & Pereira ne consulterent que leur honneur en se battant pour la Marquise, & la sacrifierent à l'opinion qui accuse presque toujours trop sévérement la femme qui fait battre deux hommes. On releva les deux ennemis percés de coups réciproques. On les plaignit, on blâma l'objet de leur bataille ; & il ne falloit blâmer qu'eux-mêmes. La gloire de cent mille coups de fer ne vaudra jamais celle du plus petit sacrifice fait à l'honneur de la beauté.

La Marquise fit plus : elle rendit publiquement des soins aux deux blessés.

On devroit enfin ſavoir qu'une femme n'a qu'un ſentiment, & qu'elle n'en a point lorſqu'elle ſe partage. Mais cette aventure la rendit déja ſuſpecte à la nouvelle Reine. Une belle femme, quoiqu'elle ſoit ordinairement peu ſpirituelle, a toujours aſſez d'intelligence pour découvrir une rivale & pour la craindre. Jamais on n'eſt ſi sûre de ſa beauté qu'on ne craigne les graces, ou la bonté, ou l'eſprit. Iſabelle avoit tout à craindre; & l'imprudence du Comte de Pereira décida la perte de la Marquiſe.

Il arriva le premier à Badajoz où il trouva le Roi Jean ſecond, qui lui demanda tout auſſitôt la vérité ſur la beauté de l'épouſe qu'on lui deſtinoit. Pereira, qui avoit le portrait de la Marquiſe, le préſenta au Roi de Caſtille en lui diſant : — ſi Madame Iſabelle eſt encore plus belle que cela, vous plaira t'elle ? —

Le Roi, voyant ce portrait où des yeux remplis d'ingénuité, ne reſpiroient que la ſoumiſſion & le plaiſir, en fut tellement enchanté qu'il n'écouta plus rien, & de ſuite ſe mit à parler du Connétable qui ſeroit ſon ami pour toute la vie,

& de Madame Isabelle qui seroit son idole éternellement, & de ce portrait qu'il épouseroit au défaut de l'original tant ce morceau de carton lui paroissoit préférable à toutes beautés vivantes qu'il avoit vues.

Le Comte ne manqua pas de lui représenter que ce n'étoit pas le portrait d'Isabelle : mais le jeune Roi galant l'interrompit au premier mot & lui dit : — je vous fais grand de mon royaume, Comte d'Olivera, Baron, Marquis, de tout ce que vous voudrez. — Mais, Sire, que votre Alteſſe daigne faire attention que..... — J'entends, mon cher Comte, que vous me croyez ingrat, & l'amour ne fut jamais si avare que je le suis ; demandez, & ce que je pourrai donner, regardez-le comme à vous. — Mais enfin, Sire, ce portrait n'est pas celui d'Isabelle. — Je sais bien qu'un portrait est toujours flatté : mais quand ces yeux n'auque la moitié du sentiment qu'ils expriment ; quand cette figure n'auroit pas toute cette douceur, tout ce charme qui me ravit ; quand ces jolies levres seroient moins tendres, & ce mot qui sem-

ble sortir de sa bouche moins fin, j'adorerois encore un objet qui seroit du quart moins charmant. Je ne puis vous dire ni vous payer tout ce que je crois vous devoir. Adieu, mon cher Comte: je vais recevoir l'original de cette divine peinture. —

Et tout de suite encore, cet aimable & jeune insensé courrut à la rencontre de son épouse qu'il ne connut point & n'adressa la parole qu'à l'original du portrait qu'il aimoit: En présence de sa femme, il fit sa déclaration d'amour à une suivante. Le mal étoit fait: la Reine offensée: ainsi donc tous les malheurs vont fondre sur la Marquise & sur le Connétable. Le Roi ne connoît plus rien que l'aimable Silva.

Cependant l'aimable infortunée semble prévoir le coup qui la menace & connoître tout le danger d'avoir des charmes pour tous les yeux. Elle a déja une expérience qui lui fait peur de plaire aux grands. Ce nouvel amour d'un Roi la désole; & la foiblesse de son caractere ne lui permet pourtant pas de déplaire à un Roi. Il n'y a effectivement que les femmes qui ne meritent aucun droit qui

ſavent en prendre. Elles connoiſſent tout le prix de l'audace dans leur ſexe & malheureuſement elles en abuſent toujours.

Le Roi s'appliquoit à réparer ſa mépriſe. Mais la Reine avoit été trop vivement bleſſée. Elle ne vit dans ſes hommages que les ſoins d'un époux honnête, que la galanterie d'un jeune homme, que les piéges d'un perfide. Elle ne conſomma ſon hymen qu'avec le ſentiment terrible de la jalouſie, & maudit également le Connétable auteur de ſa fortune & la Marquiſe auteur de ſa diſgrace.

Elle auroit pu regagner le cœur d'un jeune homme plus foible peut-être que ſenſible en fortifiant d'un peu d'art ſon extrême beauté. Mais l'art étoit trop au deſſous de la fierté de ſon ame, & ſon dépit ſecret lui donnoit un air de froideur & de rudeſſe qui couvroit tous ſes charmes aux yeux du Roi. Comment une femme altiere & mécontente ſoutiendroit-elle la comparaiſon avec une beauté touchante, naïve, modeſte, & à qui chacun croit plaire parce qu'elle ne ſait déplaire à perſonne?

On ne peut plus enfin pardonner à la

Marquise cet odieux don de se faire aimer. Ce n'est plus seulement du Roi que la Reine est jalouse : elle hait sa rivale pour mille autres conquêtes, mille autres séductions. Les fêtes de l'hymen duroient encore : quatre amans se présentent à la Reine & lui demandent la main de la Marquise. Tous y prétendent avec des titres égaux & des gages d'amour d'une égale importance.

La Reine déguise sa douleur & fait venir l'enchantereſſe. — Tout le monde vous aime, lui dit-elle, & il est question, Beatrix, de savoir si vous aimez. — Tout le monde cherche à me plaire, Madame, & je ne puis haïr personne. — Ce n'est pas me répondre, Beatrix. — Nous autres femmes nous sommes des fleurs, dit-elle encore. On nous careſſe avec du vent aussi doux que les zephirs. Tous ces zephirs me sont agréables, mais je ne suis amoureuse d'aucun. — Cependant n'est-ce pas ici celui de vos gants que vous avez donné au comte de Pereira ? — Il est mon parent, mon compagnon d'enfance ; il est bon, il est vaillant, plein de la plus pure tendresse pour moi ; je n'ai pu lui refuser ce qu'il

m'a demandé. — Ne reconnoiſſez-vous pas l'autre gant que vous avez donné au Marquis de Sarmiento? — Il me l'a demandé avec toute la galanterie Eſpagnole : c'eſt le ſeigneur le mieux fait, le plus poli & le plus aimable de la Caſtille. — N'avez-vous pas détaché cette fleur de vos cheveux pour don Louis de Velaſco? — Il eſt vrai, Madame : c'eſt un homme dont la tête eſt pleine de ſcience & le cœur de ſentimens aimables. Il eſt fait ſur-tout pour bien mériter des femmes par ſa prudence & ſa diſcrétion. — Mais ne déſiriez-vous pas au moins d'enchaîner le célébre Giron quand vous lui avez donné le ruban d'argent que voici? — Il refuſoit de paroître à vos fêtes, Madame, ſi je ne le parois d'une faveur qu'il pût y faire briller, & je n'ai pas voulu priver la cour du ſeigneur qui plus que tout autre en ſait faire les honneurs & l'agrément. Un ruban d'ailleurs, une fleur, des gants ne ſont pas des choſes d'un ſi grand prix qu'on ne puiſſe s'en priver pour ceux qui attachent tant d'importance à les recevoir.

Cependant le Roi ſe laiſſoit de plus

en plus enflammer. Il ne voyoit plus que la Marquise de Silva, & n'écouta bientôt aucune des considérations qui pouvoient lui faire respecter un cœur qui n'étoit plus fait pour lui. Son premier soin fut de chercher parmi les dames de la cour une complaisance accompagnée de toute la discrétion dont il avoit besoin. Il crut s'adresser finement en choisissant une jeune demoiselle dont on connoissoit l'amour pour le brillant seigneur de Giron. En effet il pouvoit penser qu'elle seroit plus intéressée qu'une autre à détourner le cœur d'une rivale pour lui reprendre son amant.

Malheureusement cette demoiselle étoit trop jeune pour savoir gouverner avec politique les intérêts d'un premier amour. Elle suivit le mouvement franc qui la portoit à se venger, & se chargea sans scrupule de l'emploi qu'on lui proposoit: sans scrupule aussi elle se promit de faire des lettres du Roi un tout autre usage que celui qui lui étoit recommandé. A tout âge une femme sent assez le plaisir de reprendre son amant; mais il faut avoir une ame bien généreuse pour se borner à cette seule jouissance, communément

une femme ne veut pas l'acheter par un sacrifice ; elle veut humilier sa rivale en la dépouillant & n'est pas capable de racheter son amant par le don d'un autre amant qui porteroit une couronne.

Dans l'intervale où cette demoiselle méditoit sa vengeance, sans trop savoir comment l'entreprendre, la Reine, fidele aux promesses qu'elle avoit faites aux amans de la Marquise, vint essayer de disposer le Roi à l'un ou à l'autre de tant d'hymens qu'on proposoit. Elle parut fort triste devant l'époux ingrat dont elle lisoit l'indifférence sur un front tout brillant de galanterie ; & bien moins charmant que le front toujours un peu soucieux de l'amour.

Le Roi lui tint les propos les plus aimables, & lui demanda par quel hasard elle auroit des chagrins qu'il ne puisse connoître ni dissiper. Elle n'avoit nul chagrin sans doute, répondit-elle : mais des pensées dont le Roi ne pouvoit être que l'objet. — Pensées d'amour ou de jalousie, redemanda le jeune homme? — Elles ne peuvent naître qu'ensemble, répondit la Reine. Cependant

les dernieres seroient indignes de nous, & j'aurai toujours du plaisir à vous voir aimé de toutes les femmes pourvu que je paroisse toujours préférée par vous. Voici l'objet qui m'amene.

La jeune Silva est ma parente : je la vois jeune, novice, aimable & presqu'adorée. Quatre grands seigneurs me la demandent, & je remets à votre prudence, comme à votre bonté royale, de choisir son époux & d'assurer sa gloire & sa fortune.

Le Roi n'apperçut point le piege de la Reine. — Et qui sont, demanda-t'il brusquement, ces grands amoureux qui la poursuivent. — Je vous nommerai comme celui qui me paroît plus digne d'elle le Comte de Pereira. C'est son cousin, & leurs ames se sont formées ensemble. — Le choix seroit merveilleux, Madame, si l'on n'avoit pas l'expérience du malheur des mariages contractés par des parens amoureux. Ils ne sont benis d'aucune postérité.

— Sire, j'avois prévu votre réponse : elle est conforme à la science que vous avez. Je proposerai donc ce grand Giron si connu des Maures & de toute l'Es-

pagne. — C'eſt un malheur : je viens de le marier en Arragon ; il l'ignore encore ; mais la choſe eſt réſolue autant que néceſſaire. — Ce ſera donc Velaſco qui profitera de cette néceſſité, puiſque la Marquiſe lui reconnoît encore le plus rare mérite. — Elle a bien raiſon vraiment : je le connois auſſi tout ſon mérite, & je lui deſtine le grand prieuré de St. Jean de Caſtille. — Alors, Sire, la Marquiſe ne peut eſpérer d'hymen, ſi vous avez encore une raiſon contre le Marquis de Sarmiento : c'eſt le dernier de ſes prétendans. — Le Marquis eſt trop jeune, Madame, vous l'avez ſenti vous même, puiſque vous êtes aſſez ſage pour ne me le nommer que le dernier. —

Amans, amans ! vous pourrez cacher votre amour quand vous pourrez cacher la lumière dans un vaſe de criſtal, & le feu dans la poudre tonnante. Jaloux & jalouſes quand vous pourrez empriſonner le vent dans l'air, vous pourrez mettre un frein à votre jalouſie. — Eh quoi donc, ſe dit la Reine, lorſqu'elle ſe trouva ſeule ! je ſuis jalouſe, femme, Reine & Portugaiſe ; & l'on ne tremble pas d'irriter ma vengeance.

Funeſte don de plaire ! hélas, c'eſt le ciel qui l'accorde & l'enfer qui s'en venge. L'infortunée Marquiſe va t'elle donc périr? Cette jeune amante de Giron munie d'une lettre du Roi vient trouver la Reine au moment de ſes fureurs & lui remit l'écrit fatal qui devoit les venger toutes deux. La Reine lit : rien ne pouvoit déterminer une femme jalouſe avec plus d'empire.

» Belle Beatrix, j'avois offert ma » couronne à votre portrait : la fortune » nous a trahis : mais elle a trompé » mon eſpoir ſans détruire mes deſirs. » Ils ſont plus que jamais de vous voir » Reine de Caſtille, heureux tous deux » par notre amour. Soyez-la de mon » cœur puiſqu'il ne me reſte que cette » offrande à vous faire. Si l'amour le » plus tendre peut intéreſſer votre ame » ſenſible, vous ſerez plus heureuſe que » votre rivale. Ah ! ſi j'en crois mon » cœur, le bonheur des femmes ne con- » ſiſte que dans un véritable amour, & » le mien ſuffit ſans doute à nous venger » de l'injuſtice du ſort qui nous a refuſé » la gloire du plus tendre hymen. »

La Reine ne put en lire davantage;

qu'on lui montre cette odieuse rivale, qu'on serve sa colere; que la promptitude annonce ce qu'elle doit attendre d'une cour qui paroît ne l'avoir appellée au plus haut rang que pour l'exposer à de plus éclatantes injures.

L'innocente victime parut enfin. Tout à coup la vengeance repose calme, comme le tonnerre dans les nuages d'une ame sûre d'éclater à son gré. On ferme les portes; la plus effrayante sévérité se déploie sur le visage souverain de la Reine. La douce Marquise ignore ses crimes & promene des yeux égarés autour d'elle.

— Beatrix, votre honneur, vous le savez, m'est confié. Au retour de la nuit vous fuirez de cette cour & vous retournerez en Portugal. — De quoi donc suis-je menacée, Madame? Je n'ai jamais osé faire aucun mal ni peine à personne. —

L'enchantereſſe! & c'étoit là tout son crime dont il falloit dévorer la conviction dans deux yeux les plus touchans du monde, & jusques dans le son d'une voix qui pouvoit amollir des tygres, mais non pas le cœur d'une femme impérieuse & jalouse.

— Aimable, charmante, divine, Beatrix, il y a les plus grands maux à craindre pour vous dans cette cour. Vous êtes excessivement libérale, & vous ne savez comment on refuse. Pas un cavalier ne se plaindroit des femmes si vous leur faisiez leçon de votre conduite. Je crains pour ma part que vous n'accordiez tant que je n'y perde quelque chose. Un prodigue sans mesure & sans borne est sujet à entamer le patrimoine des autres quand il a épuisé le sien. Je possede un bijou qui mérite mes soucis & mes veilles, & je vous vois sur le point de me le dérober. — Si Madame & souveraine me le permettoit, je lui demanderois l'explication d'une énigme que je n'entends pas. A qui ai-je accordé de ces faveurs qui pourroient faire rougir la plus timide vertu?

— Je vous ai nommé, Beatrix, quatre amans parés des gages de votre amour, & l'on n'en pardonne qu'à peine un seul. Mais certaines Marquises ne sont pas soumises aux régles de la constance & de la fidélité. Elles sont même dispensées de celles de la décence. Elles se multiplieroient en autant de maîtresses qu'il

y a d'hommes au monde ; & que me répondriez-vous, Marquise céleste, si je vous nommois le cinquiéme de vos amans ? Fille sotte & vile insensée, poursuivit la Reine avec colere ; ma couronne sur votre tête : vous nieriez encore que le Roi eût osé vous l'offrir sans que vous l'ayez flatté d'espoir. Je voudrois pouvoir déchirer ton ame en autant de débris que ce perfide papier & te dévorer le cœur comme je le dévore de mes dents furieuses. Souhaite maintenant de retourner en Portugal, mais souhaite-le vainement & verses des larmes plus cruelles que celles que tu m'as fait verser, en te souvenant des lieux, où tu reçus le jour, où tu essayas les odieux charmes qui t'ont procuré tes premiers plaisirs. Que les yeux de tes parens t'y cherchent désormais parmi les étoiles du Ciel : tu ne seras ni là, ni dans la terre. Les fleurs naîtroient peut-être encore sur ta fosse pour insulter à ma vengeance, & les eaux des ruisseaux murmureroient des plaintes sur ta perte si je te noyois. C'est ici, dans cette armoire que tu vas mourir ignorée de tous tes amans. Entre donc, & meurs, perfide....—

La demoiſelle qui ſe nommoit Inez fut épouvantée d'un effet ſi rigoureux de ſa trahiſon. Lorſqu'elle vit que la Reine, après avoir tiré la clef de l'armoire, la cachoit dans ſon ſein, elle ſe mit à deux genoux pour ſupplier de permettre qu'on prolongeât la punition de la Marquiſe en lui donnant la plus chetive nourriture. — Qu'elle digere les hommages qu'elle a reçus, qu'elle ſe repaiſſe de ces charmes, qu'elle s'abreuve de ſes pleurs! & qu'on ne me parle plus d'elle. —

Telle fut l'horrible deſtinée de la Marquiſe de Silva. Sa mort, ſon innocence n'auroient eu ſans doute aucune larme ſans le repentir de cette jeune Inez qu'on dit avoir été de la maiſon Lara. Elle alla ſecrettement trouver le Connétable & fondre en larmes devant lui en le priant d'uſer de l'autorité du Roi pour retrouver la belle Marquiſe. Elle avoua ſa faute & revela le crime de la Reine. Le Connétable jugea prudent de ne point avertir le Roi, & ſe prépara par cette ſageſſe une deſtinée auſſi triſte, mais plus éclatante.

Les plus grands hommes tiennent toujours à l'humanité vulgaire, & ils ſe

repaiſſent auſſi de l'erreur qui fait croire à la reconnoiſſance des têtes diademées. La reine lui devoit tout : il ſe préſenta devant elle avec confiance & la pria de croire qu'il ne venoit, quoique chargé d'ordres du Roi, qu'avec l'intention de ne lui cauſer aucune peine & de lui témoigner au contraire tout ſon reſpect. — Le Roi, lui répondit-elle, ne pouvoit choiſir perſonne dont le reſpect lui fut moins agréable : Alvare de Luna étoit la cauſe principale des dégoûts qu'elle avoit trouvés ſur le trône. Quelle reconnoiſſance eſpéroit-il pour lui avoir donné un époux volage, & l'avoir expoſée aux inſultes d'une cour ennemie de la ſienne ? Alvare avoit eu des raiſons pour élever Iſabelle ; & Iſabelle en avoit de meilleures pour faire deſcendre Alvare.

— Je ne ſuis pas venu, Madame, pour entendre vos plaintes. Gardez-les pour un autre tems où peut-être j'y répondrai. Le Roi me charge de ſavoir ce qu'on a fait de la Marquiſe de Silva. Je ne vous diſſimule pas qu'il vous ſoupçonne & qu'il eſt peu content de vous. J'ai interrogé vos dames, elles ne répondent que par des larmes ; les ſeigneurs qui prétendoient

à sa main se réunissent pour former une ligue qui vous offense. On croit que vous la tenez prisonniere. Les Espagnols se vengeront de vous sur tous les Portugais; la cour est en discorde, le fer brille continuellement depuis deux jours. On n'accuse & l'on ne menace que vous. Jugez, Madame, si c'est en ce moment que vous devez vous plaindre de moi ou me répondre.

— Répondez, lui dit la Reine, que cette femme n'est point perdue, & qu'on ne se donne pas la peine de se perdre pour elle. Dites qu'elle est ma parente & ma suivante, que personne n'a droit de m'en demander compte, & que c'est-là toute ma replique aux clameurs d'une multitude que je mépriſe. Retirez-vous.

— Pardon, Madame, la nature de cette affaire m'autorise jusqu'à l'importunité, & je ne me retirerai point qu'au préalable je n'aie visité tous vos appartemens.—Connétable, lui repliqua la Reine, je vous en ai assez souffert. Gardez-vous de me faire croire que venez comme honnête confident du Roi m'exposer à souffrir encore cette visite insolente dont vous parlez. Si votre rôle est de favoriser

ſes vices, rempliſſez-le plus loin de moi. — Votre Majeſté a t'elle bien penſé à ce qu'elle vient de me dire. — Très-bien penſé. — Et penſez-vous auſſi, Madame, qu'il ſoit difficile à l'ouvrier de briſer ſon ouvrage? — Et penſez-vous auſſi vous qui vous piquez de ſcience & de valeur en guerre que la plus forte citadelle ne puiſſe pas être emportée par une fauſſe porte? Allez, vous dis-je, mettez le pied ſur le trône du Roi, & meſurez de l'autre la diſtance qu'il y a juſqu'à l'echaffaut. La tragique hiſtoire des favoris a commencé avant vous & ne fira point encore après vous. —

Le reſpect pour les Reines eſt d'une étiquette ſi ſevere que le Connétable même n'oſa l'enfreindre à l'égard de la plus ingrate de ſes créatures. Alors il avertit le Roi; il n'étoit plus tems: l'armoire fut ouverte & ne préſenta qu'un ſpectacle capable d'arracher des larmes aux plus indifiérens & de faire mourir un amant de déſeſpoir. L'infortunée Marquiſe paroiſſoit dormir & ſon viſage animé des plus vives couleurs frappa tous les yeux; mais elle dormoit du ſommeil éternel: & ces couleurs brillantes n'étoient

que des traces d'un sang virginal qui s'étoit porté vers la tête au moment où le défaut d'air comprima son beau sein & la fit expirer étouffée. L'ignorance de ces tems, peut-être l'amour du Roi consacrèrent ces couleurs divines : le miracle en étoit visible, ce qui fit que bientôt après la Marquise de Silva fut invoquée comme la patrone d'un couvent de Dominicaines à Tolede.

Mais la Reine n'avoit point élevé la voix avec tant d'orgueil sans avoir lié d'un lien indissoluble son parti avec les Princes & les Grands de la Castille, tous mécontens du Connétable & de son administration. Il avoit donné les meilleures places du royaume aux gens sages & utiles sans distinction d'amis ni d'ennemis ; il avoit racheté de ses épargnes le trésor engagé ; il avoit fait des guerres avec gloire, & la paix toujours avec profit. Mais il avoit déplû à la beauté. Il fut jugé commissairement & convaincu de prévarications, de concussions, de trahison contre son Prince, qui ne seroit jamais arrivé à la fin de son régne, sans le génie qu'il employa pour le soutenir. Voilà l'histoire simple & pure de la chute

de ce fameux Connétable. Le Roi qui l'avoit élevé si haut se contenta de le déclarer innocent contre l'avis de la Nation qui le condamnoit, & lorsqu'il eut vu sa tête séparée de son corps, il ouvrit la bourse de ses menus plaisirs pour en tirer de quoi lui faire des obséques; il versa des larmes sur son cercueil en criant à l'injustice & le regretta toute sa vie. Mais on pense bien que, puisqu'il n'avoit pas eu la puissance de le défendre, il n'eut jamais celle de le venger. Et voilà les Rois: les meilleurs parmi les Rois! voilà le sort du génie & de la bonté. Voilà les crimes de la terre & la justice des Cieux. Comment avoir l'ambition de montrer des talens? Comment désirer de plaire & comment peut-on s'effrayer de mourrir?

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les Volumes *de la Bibliothéque universelle des Romans* pour les

mois de Mai & Juin 1788, en deux parties. J'ai trouvé que le fonds des ouvrages qui composent ce recueil étoit intéressant, que les analyses étoient bien faites & les notes curieuses.

Donné à Paris, le 16 mai 1789.

SÉLIS, Censeur royal, Professeur d'éloquence, des Académies de la Rochelle, Orléans, Amiens, Rouen, Lyon, Berlin, &c.

TABLE

Des Volumes de Mai & de Juin.

LA FILLE MALTRAITÉE, ou Histoire de Miss. Marie Beaumont, pag. 3
CLÉMENCE D'ENTRAGUES, ou le siége d'Aubigny, 282
ANECDOTES du régne de NUSHIRVAN, Roi de Perse, 320
L'ARMOIRE de la Marquise de Silva & l'Echaffaut du Connétable Alvare de Luna. 370

Fin de la Table.

209770

LF.C.
B582u

Author .....

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 207-208.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU